MARC FLEURY

# SHAKTIS

ROMAN



La Caboche

# SHAKTIS

MARC FLEURY

# SHAKTIS

ROMAN



Conception de la page couverture
**Raymond Gallant**

Révision
**Jean-Louis Boudreau**
**Nicolas Gallant**

Mise en pages
**Pyxis**

Catalogage avant publication de
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada

Fleury, Marc, 1949-

Shaktis

ISBN 978-2-923447-72-8

I. Titre.

PS8611.L49S52 2012 C843'.6 C2011-942900-4
PS9611.L49S52 2012

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2012
Bibliothèque nationale du Canada, 2012

Éditions la Caboche
Téléphones : 450 714-4037
1-888-714-4037
Courriel : info@editionslacaboche.qc.ca
www.editionslacaboche.qc.ca

Vous pouvez communiquer avec l'auteur par courriel :
michelmarcfleury@gmail.com

Toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

« Les sociétés modernes tissées par la science, vivant de ses produits, en sont devenues dépendantes comme un intoxiqué de sa drogue. Elles doivent leur puissance matérielle à cette éthique fondatrice de la connaissance et leur faiblesse morale aux systèmes de valeurs, ruinés par la connaissance elle-même, auxquels elles tentent encore de se référer. Cette contradiction est mortelle. C'est elle qui creuse le gouffre que nous voyons s'ouvrir sous nos pas. L'éthique de la connaissance créatrice du monde moderne est la seule compatible avec lui, la seule capable, une fois comprise et acceptée, de guider son évolution »

Jacques Monod, *Le hasard et la nécessité*, Seuil, 1970

« Je maintiens que le mystère de l'homme est incroyablement diminué (à tort) par le réductionnisme scientifique et sa prétention matérialiste à rendre compte du monde de l'esprit en termes de simple activité neuronale. Une telle croyance ne peut être considérée que comme une superstition… »

John C.Eccles, *Évolution du cerveau et création de la conscience*, Champs, Flammarion, 1994

« La véritable question, désormais, est de savoir si l'être humain est capable de se hisser à un niveau moral plus élevé, c'est-à-dire à un plan de conscience plus haut, pour se trouver au niveau de la puissance surhumaine que les anges déchus ont fait tomber en ses mains. Mais il ne sait que faire de lui-même et il ne peut pas progresser tant qu'il n'est pas mieux averti de sa propre nature. De ce point de vue, règnent malheureusement une ignorance effrayante et une répulsion non moins considérable à agrandir et à approfondir le savoir relatif à sa propre nature… »

Carl G. Jung, *Réponse à Job*, Buchet/Chastel, 1977

À l'éternel féminin

# 1

## Printemps

Au second étage de notre maison sous les arbres – c'est ainsi que nous l'avons nommée dès le premier jour –, mon bureau s'ouvre à gauche sur le vaste atelier de Mylène, et à droite sur la magnifique rivière Richelieu. J'ai poussé mes talents de bricoleur à leurs limites. Mylène m'a fait une joie extraordinaire en entrant pour la première fois dans cette grande pièce qui allait devenir son domaine. J'ai trop d'empathie pour mes patients. Découvrant une personne sensible, fragile, je ne sais comment l'aider à vivre dans un monde qui demande tant d'agressivité et de robustesse. Parfois, je n'en peux plus de porter cette douleur des autres, alors je m'absorbe dans des tâches domestiques. C'est mon remède par excellence. Au bout de mes efforts s'illumine le beau visage de Mylène – dont je ne me lasse jamais –, j'oublie mes peines. Plusieurs mois de patience se glorifient dans l'éclat d'un sourire, ma récompense. Je me suis aménagé un petit espace, tout près. Maintenant, mon regard se balade entre la fenêtre et Mylène. Je l'observe discrètement se pencher sur ses toiles. Elle recule, s'avance, redonne un

coup de pinceau çà et là. Je la vois triomphante, maîtresse de son art, je respire. Les fleurs imaginaires de sa récente exposition l'ont projetée chez les étoiles montantes. Un véritable festin de couleurs où des calices, des corolles, des pistils surgissent au loin, mais se dissolvent quand on s'approche et fuient notre entendement. Ses toiles dynamiques ont surpris les critiques ; ils attendent la prochaine thématique « Les animaux de poussières » pour la consacrer dans leur cercle. J'adore la regarder se donner à son art. J'observe ses traits comme un sculpteur le ferait. Son front haut et large achève un visage rectangulaire qui s'arrondit avec douceur autour de lèvres plutôt minces et ordinaires. Mais justement comme tout le reste tient du prodige, cela nous la rend plus accessible. Ce nez parfait qui est à un profil, ce qu'un point d'exclamation est à une phrase, marque Mylène d'un port de tête royal. Ses oreilles, une véritable architecture vertigineuse, fine, délicate, allongée un peu en pointe, comme la race féline se camoufle souvent sous son abondante masse de cheveux châtains. Que dire de ses yeux, ni trop avancés ni trop reculés, confirmant la force douce de son regard ? À l'Université de Montréal, durant nos études, le campus la reconnaissait sous le titre « la maudite belle brune aux yeux clairs ». Chose certaine, Mylène fut, et est encore, l'objet de regards incessants. Mais revenons à notre lieu, et notre présent. Je dois mentionner aussi un autre fidèle et docile observateur, notre bon vieux Aristote, un colley magnifique lui vouant un amour infini, en partage avec moi sans la moindre jalousie. Brave bête ! Néanmoins, il ne s'approche pas trop. Il tire une leçon de sa dernière fâcheuse expérience dans les relations de voisinage. Voyez-vous, Mylène travaille avec des écouteurs l'isolant dans un monde bien à elle. Ses chefs-d'œuvre surgissent tout autant de la lumière que de la musique. Parfois, elle s'emporte dans le rythme ; à une

occasion, notre chien, assoupi dans ses propres rêves, l'a fait trébucher, et il s'en est fallu de peu que Mylène ne s'écrase sur lui. Le pauvre Aristote s'est senti coupable d'un crime effrayant envers sa douce maîtresse, qui lui a d'ailleurs confirmé la chose par de sévères réprimandes. Un spectacle assez touchant, je dois dire. Dans les yeux tristes d'Aristote, on devinait un cœur sur le point de chavirer dans une mer de détresse. La pitié, toutefois, comme un remord, gagna Mylène, et le tout se termina dans une joyeuse embrassade. Depuis ce jour, le sage Aristote garde ses distances.

Mylène s'est levée ce matin en grande forme. Hier, elle a reçu les résultats d'une batterie de tests médicaux qui ont confirmé hors de tout doute qu'elle n'a aucun problème. Depuis son enfance, elle se plaint d'une douleur qui l'assaille, de temps à autre, sous le sein gauche. Je lui répète que c'est une brûlure imaginaire, éprouvée parce qu'elle a horreur de sa tache de naissance à cet endroit. Une véritable pointe de flèche imprimée, qui n'est pas vraiment visible, du moins publiquement. Ça l'obsède à lui en faire mal. Pour régler la question une fois pour toutes, elle a passé tous les examens possibles. Elle n'a rien. C'est dans sa tête, comme je lui disais. J'ai étudié un peu la médecine avant de me diriger vers la psychologie pure, et je sais reconnaître une vraie maladie. Là, elle me croit et ses inquiétudes sont dissipées. Elle a un seul autre petit défaut, elle n'aime pas les minous et moi je les adore. Il y a dans les chats un mystère toujours présent. Enfin, j'ai fait un compromis pour Aristote, mais alors on y a mis le paquet. Une pure race, dont la généalogie, remonte, je pense, jusqu'au roi Arthur. Voilà ! Pour le reste, je qualifierais Mylène de presque parfaite. Et ce qui me bouleverse le plus, c'est sa joie spontanée et sincère, quand on lui fait le moindre cadeau. Un petit quelque chose d'inattendu et voilà qu'elle vous redonne, par

l'éclat de son plaisir, mille fois ce que vous lui avez offert. Elle a gardé la simplicité d'une enfant même si, par tout le reste, j'ai plutôt l'impression de vivre avec une reine. Je suis un homme comblé qui n'a rien fait pour mériter ce privilège. Et, de plus, à travers elle j'ai appris à aimer les femmes en général. Et je sais bien qu'il ne faut pas toutes les mettre dans un moule commun. Des patientes, j'en ai eu de tous les styles et j'ai ressenti par empathie toutes sortes de problèmes de couple, menant à des névroses plus sûrement qu'à l'infidélité. Sans prescrire l'aventure en dehors des liens sacrés du mariage comme remède d'occasion – vous me suivez –, il m'arrive, en tant que psychologue, de fermer les yeux sur une pratique très répandue qui ne fait pas que du tort. Chut ! S'il fallait que les médias américains surprennent mes propos, je serais rayé de ma profession. D'ailleurs, je trouve extrêmement malsaine leur insistance à dénoncer sur la place publique les fugues extraconjugales de leurs célébrités. C'est d'autant plus troublant quand on pense que dans l'ombre des hommes profitent, à bon compte, bourgeois, bien nantis, de l'esclavage sexuel de jeunes femmes et d'enfants. Et ça, on en parle très peu. Incroyable disproportion entre une insignifiance qui capte l'attention de toute l'Amérique et un phénomène qui nous plonge dans le mal le plus obscur au cœur de notre civilisation. N'oublions pas le fameux credo de nos grands marchands-technocrates, le respect de l'offre et de la demande. Ce trafic humain est payant. On ne parle pas ici d'hôtesses qui en toute liberté décident de faire du service, mais bien de minables qui s'approprient le corps et l'esprit de jeunes filles et d'enfants pour les revendre comme du bétail. C'est le problème du mal, au cœur de notre temps et de nos sociétés d'abondance, dans une de ses manifestations les plus lâches. Et, encore une fois, c'est surtout le féminin qui

est humilié, rabattu, écrasé par la force de la brute humaine. Le malaise dans notre civilisation, il explose à nos yeux dans ce commerce horrible. L'abomination de l'offre et de la demande prend ici un sens à nous en donner la nausée.

Lorsque le grand poète Paul Éluard a dit « *Je t'aime pour toutes les femmes que je n'ai pas aimées* », quelque chose de très beau venait d'être révélé, mais il m'a fallu rencontrer Mylène pour saisir toute la portée de ses mots. J'aime les femmes dans ce sens. Il ne faut pas en conclure pour autant que je m'autorise, à l'endroit de Mylène, des petites passades légères et sans importance. Non ! Dans mon cas, ce serait comme de dire à la vie qui m'a tout donné, eh bien, ce n'est pas assez. J'en veux plus ! J'en redemande ! Ça serait comme un manque de respect envers « Dieu ». Je me permets, ici, d'employer ce mot comme Einstein affirmait « *Dieu ne joue pas aux dés* ». On s'entend. Je ne défends pas un point de vue religieux ou théologique. Je me sentirais encore plus infidèle à moi-même. Un jour qu'on discutait du sujet, emporté par mon enthousiasme, je lui disais que je serais toujours loyal comme une vieille champleure qui coule exactement au même endroit, expression d'ailleurs qu'elle n'a pas particulièrement appréciée. Elle m'a répondu « Ta vieille champleure, je m'en fous. Ce qui m'importe, c'est que tu sois avec moi parce que tu m'aimes. Je t'en voudrais si tu vivais avec moi par obligation ». Enfin pour conclure sur la question du féminin, je crois que l'homme connait mal son anima, comme l'a suggéré celui que je vénère en tant que maître, Carl G. Jung. Mais, aujourd'hui, on a marginalisé ce grand érudit. Les freudiens ont gagné la bataille et la pharmacopsychologie règne en souveraine, sous le drapeau du refoulement sexuel et de l'inconscient personnel, et surtout pas collectif. Tout n'est pas définitif. Il y a encore des combattants dans le camp jungien, dont je suis, mais nous

sommes les parents pauvres de la psychologie moderne. Je dois dire que je suis un peu à contre-courant et, à bien des égards, je ne suis pas à ma place dans ma profession. Ma première grande bifurcation, si je puis dire, s'est déroulée aux trois quarts de ma formation en médecine. J'ai bêtement lâché après avoir tenu un cerveau humain dans mes mains. Le professeur prenait un malin plaisir à nous décrire cette chose toute plissée, au tissu mou et gélatineux, replié sur lui-même en d'étranges circonvolutions qu'il appelait, seulement pour nous ébranler, les intestins de la pensée. Il soulignait à l'excès que nous observions l'âme personnelle, le siège de la volonté, de la liberté, de la poésie, de l'art et des amours. « N'est-ce pas extraordinaire, disait-il, de tenir l'essence humaine entre vos doigts ? Admirez la complexité de la vie ! » et il semblait au sommet de la montagne du savoir, fier d'être parmi les initiés qui n'ont pas peur d'affronter la vérité. L'envie de vomir me fit sortir de la classe. Dix minutes après, j'entreprenais des démarches pour changer mon orientation, de la médecine vers la psychologie. Ce ne fut pas sans difficulté, mais, quand j'ai commencé l'étude des thèses jungiennes, je me suis senti dans la bonne voie, du moins sur le plan philosophique. La pensée immense de Jung, son œuvre colossale, son empirisme combiné à des incursions dans les traditions religieuses et même ésotériques m'ont fasciné dès le départ. Pour la première fois, j'avais l'impression de plonger réellement dans les profondeurs de l'âme humaine, bien au-delà de la surface scintillante des milliards de connexions neuronales. Je devenais un explorateur des fondations cachées du monde. J'aimais aussi les voyages de Jung, qui voulait comprendre comment d'autres cultures, rares, échappaient à notre civilisation moderne et comment elles percevaient notre manière de voir. Cet aspect répondait à

mes désirs de jeunesse de partir avec mon baluchon de rêves sur la grande route sans frontière. Mais on peut errer longtemps sur des chemins de fortune et ne rien découvrir. Mon sens pratique prenant le dessus, je suis resté sur place avec le sentiment que je pourrais trouver près du lieu de ma naissance mon destin imaginé. Ma vie s'est toujours déroulée sous le signe de la chance. C'en est presque gênant, surtout devant la détresse de mes patients dans notre société d'abondance. Si j'ajoute le privilège que j'ai de vivre avec Mylène, la chance qu'elle m'ait choisi parmi la foule des prétendants, alors cette douceur de la vie à mon égard me porte à croire qu'il me suffit d'être ici pour trouver tout ce dont j'ai besoin. J'ai l'impression d'être né sous une bonne étoile. Malgré tout ça, il me manque quelque chose, et je ne sais trop exactement à quoi correspond cette obsession d'un plus à connaître. J'espère un évènement sans pouvoir le nommer. Une espèce d'intuition vague que je ne peux raisonner, mais qui ne me lâche pas. Mylène a son mal imaginaire au cœur, moi j'ai le sentiment d'une présence à venir. L'attente déçue d'un frère ou d'une petite sœur avec lesquels je désirais jouer, explique-t-elle mon attitude ? Tous mes camarades venaient de familles avec beaucoup d'enfants et moi je ne comprenais pas pourquoi j'étais seul. Et je voyais que mes amis ne connaissaient pas leur bonheur. Je devins le confident des cadets négligés par leurs aînés. Je les écoutais, les réconfortais, prenais leur défense. Les parents m'adoraient, vous pensez bien. J'ai comblé ainsi mon attente, et je crois que ma faculté d'empathie pour les autres remonte à cette période. Notez que maintenant j'aimerais bien pouvoir m'en défaire un peu, car dans ma profession ça reste difficile de vivre ces émotions. D'ailleurs, d'instinct je n'envisageais pas de soigner des malades, mais je voulais faire de la

recherche. La théorie m'attirait davantage que la pratique. Malheureusement, ma thèse a soulevé beaucoup de controverses, et, même si j'ai réussi ma soutenance, on m'a reproché une orientation un peu trop philosophique et abstraite. On m'a fortement recommandé un travail en clinique. J'ai donc suivi cette voie, mais ma propension à l'empathie me fait douter de pouvoir maintenir une distance essentielle avec mes patients. C'est pourquoi je ne me considère pas vraiment à ma place ; mais, dans la vie, on ne peut pas toujours faire ce qu'on veut.

Quand même, l'université, c'était le bon temps. Je me souviens de mon enthousiasme à défendre ma thèse, que certains ont associée à tort au mouvement féministe du seul fait que j'y prônais l'équilibre de l'anima et de l'animus. Il faut quand même distinguer la vision des polarités chez l'humain, tel que Jung le souligne, de revendications égalitaires, socialement bien justifiées par une multitude de cas. Je ne parle pas de ça ! Ce n'est pas mon propos ! J'ai choisi un autre sujet ! Ne m'entraînez pas dans un moule conceptuel qui n'est pas le mien. Je pense avoir compris Jung sur cette question. L'anima évoque la diversification, le côté intuitif, l'explosion de la vie, son exubérance, l'amour, la force de protéger l'enfant. L'animus répond au désir d'unifier, il systématise, il rationalise, il sert une volonté de puissance qui veut rassembler sous un ordre unique l'infinie complexité de la création. L'individu compose avec ces deux polarités, indépendamment, jusqu'à un certain point, de son sexe. J'ai affirmé qu'historiquement la mâle raison a dominé le monde. Quand on ne se connaît pas soi-même, les réactions prennent le dessus et rien ne peut s'opposer à un mur d'ignorance. Toute tentative qui vise à accroître l'animus chez la femme ou l'homme va à mon avis dans la mauvaise direction. Ma soutenance de thèse fut une vraie

bataille, ce fut difficile et houleux, mais j'en garde un souvenir stimulant.



C'est vendredi, je travaille à la maison. Et là, je prends une pause recherche libre. J'aime écrire ce qui me passe dans la tête. Je le fais pour me souvenir de la vie coulant dans ses instants fragiles et précieux. Tout se perdrait pour toujours sans le pouvoir du langage. C'est mon insignifiante contribution « *À la recherche du temps perdu* ». Personne n'est autorisé à me lire. Mylène respecte cet interdit, c'est mon lieu secret. Mes enfants bénéficieront de cet héritage.

Nous sommes au printemps 86 et mon pommier s'adonne enfin à ses fantaisies de couleurs. J'ai épuisé tous les mots pour décrire cette effervescence de vie et de promesses. Seule Mylène a pu immortaliser, dans sa toile *L'arbre en fleurs*, cette beauté, jamais tout à fait la même, procurant à chaque fois un ravissement différent. J'essaie de coucher quelques pages chaque saison. Je passe outre, quand rien ne se produit.

Qu'est-ce qui vaut la peine d'être souligné en ce mai 1986 ? Je ne sais guère, je vis plutôt dans ma bulle, loin du monde actuel. On parle beaucoup de l'explosion à la centrale nucléaire de Tchernobyl – ça me rappelle le film *The China Syndrome*, que j'ai adoré –, mais à vrai dire, c'est l'arrivée du Macintosh Plus qui retient mon attention, ces temps-ci. Je raffole de cette bestiole électronique. Mon ami de longue date, Bruno Laflamme, un designer enseignant à l'Université de Montréal, m'a fait découvrir cette merveille. Idéal pour un écrivain. On peut mettre des livres entiers sur des petites disquettes. Incroyable ! Et d'autres

choses encore plus surprenantes vont émerger du génie technique. Bruno m'a instruit sur le projet ARPANET.

Selon lui, un jour nous serons tous en contact à l'aide de ces bidules personnels, grâce à des réseaux en forme de gigantesques toiles d'araignées enserrant la Terre. Il dit que tout apparaîtra au grand jour. Il n'y aura plus de secret, plus d'obscurantisme. La communication instantanée ouvrira l'ère des médias sociaux et donnera aux masses un pouvoir sans précédent dans l'histoire. Je ne sais pas si Bruno délire ou s'il est visionnaire, mais à l'entendre, un jour nous nous rencontrerons dans des mondes virtuels presque aussi réels que le nôtre. « Là, tu charries, Bruno, ne me prends pas pour un imbécile. » Il m'a fait visiter son nouveau laboratoire et m'a montré avec grande fierté ce qu'il appelle des mini-ordinateurs. Un produit de *Silicon Graphics* bien plus puissant que mon Macintosh, mais plus coûteux. Cent vingt mille dollars, pour faire des images de synthèse. On croirait des photos qui surgissent des nombres. Tout ça, c'est fait avec des zéros et des uns, qu'il m'explique. C'est étonnant ! Et ce n'est rien, selon lui, nous verrons prochainement des flammes, des océans, des explosions, des humains et des animaux virtuels. Voilà pour vous, mes chers futurs enfants, l'état de la planète d'après le Dr Pierre Longpré de l'Institut Jalbert. Sachez aussi que nous travaillons fort (hum !) votre mère et moi à vous mettre au monde. Vous vous faites prier un peu trop. Notre médecin ne s'inquiète pas. Patientons !



Je me suis confié à l'écriture très tôt, mais je crains qu'avant l'arrivée de mon Macintosh vous ne puissiez me lire. Je suis brouillon et mes pages sont couvertes de ratures.

Il vaut peut-être mieux que vous commenciez par ce printemps 86, quitte à parcourir plus tard les époques plus lointaines, si vraiment ça vous intéresse. De toute façon, je repense souvent au passé et je ne le revois jamais tout à fait de la même manière.

Il y a quelques exceptions, des souvenirs qui restent très vifs, qui gardent leur saveur initiale. Le jour où j'ai ouvert mon journal, je revenais de la salle paroissiale où je jouais au bowling avec mes copains. En ces temps-là, on mangeait des chips, on buvait du coke, on fumait pour être cool et on essayait d'impressionner les filles en abattant toutes les quilles d'une seule boule. Elles nous regardaient, en riant, et, parfois, dansaient sur la petite piste, juste à côté. Tous mes dimanches après-midi se passaient ainsi dans un véritable paradis. Quand est sorti le grand succès des Beattles « *A Hard Days Night* », tous les jeunes dans la salle ont été emportés par l'air nouveau et révolutionnaire ; une beauté aux longs cheveux, blonds et lisses, est entrée avec le plus magnifique sourire jamais vu sur la planète Terre. C'est du moins ainsi qu'elle m'est apparue et j'ai compris que seules les demoiselles (et plus tard les femmes) possédaient le don extraordinaire de s'exprimer avec une puissance vitale hallucinante. Il me semble que nous, les hommes en général, on ne sait pas trop comment être. Personnellement, quand on me fixe pour une photo, j'ai l'impression d'avoir un bâillon sur la bouche. Et donc, ce sourire de la déesse n'a été rien de moins que mémorable. Vous comprendrez alors que, sous le choc de l'émotion et par association disons, « *A Hard Days Night* » est devenu la plus belle œuvre musicale jamais composée, dépassant de haut tout ce que j'avais entendu. J'ai admis plus tard que j'avais peut-être omis quelques trucs du genre « *l'Hymne à la joie* » de Beethoven. Rassurez-vous, depuis, mes connaissances se sont agrandies.

Ce fameux dimanche, déjà loin, sous les battements du temps, a créé ma passion littéraire. Je me devais d'immortaliser cette expérience inouïe sur quelques pages. C'est ainsi que j'ai commencé mon projet grandiose de fixer les moments dans leur envol. Quand plus tard j'ai découvert Proust, j'ai compris qu'il me fallait abandonner toute prétention. Je me suis donc contenté de gribouiller pour moi-même. Maintenant que je suis marié et tente d'être père, je me dis que vous, mes enfants, hériterez d'un document précieux. Un témoignage unique ! Je n'écris pas tout. Je me restreins volontairement. Je ne veux pas vous assommer de futilités. Pas question de faire un texte suivi, mais rare sont les saisons où je ne couche pas quelques mots. J'épouse le rythme de la nature. Nous sommes privilégiés de vivre de si grands contrastes au Québec. Quel plaisir de passer d'un extrême à l'autre ! À noter que tous les gens de mon pays ne partagent pas mon enthousiasme.

Aujourd'hui, en ce beau jour, je me réserve un après-midi de liberté. Je reprendrai mon travail de bureau demain. Une petite évasion printanière, une permutation spontanée entre le vendredi et le samedi ne changent pas grand-chose. Mon directeur, le Dr Mathieu, ferme l'œil sur cette pratique, répandue chez plusieurs collègues. J'ai ouvert le bal. Maintenant, plusieurs me suivent. À l'interne, nous appelons ça les congés réflexifs, mais je crains que notre privilège ne nous soit retiré sous peu, à cause des pressions du Dr Eagle, notre célébrité institutionnelle. Côté physique, il a le crâne lisse et la face d'un hibou avec de grandes orbites aussi rondes que sa tête, des lunettes également circulaires, un nez au bout crochu aplati sur sa longueur. Le tout repose sur un torse court qui s'achève disgracieusement en un gros ventre bien dodu. Côté mental, il porte bien son nom. C'est effectivement un aigle redoutable qui voit ses

proies de loin. Quand il vous guette, vous sentez l'ombre menaçante de ses ailes noires planant au-dessus de vous. S'il pique, tenez-vous bien, il tombe comme un éclair. Ne vous y trompez pas ! Sous ce personnage glissant, aux formes sans prise, se cache une intelligence pointue qui manipule le verbe à une vitesse foudroyante. Il en impose à tous avec ses mots coupants et nous enserre dans son regard et ses griffes. Pourtant, à première vue, il n'est qu'un petit hibou insignifiant. Il se transforme par le pouvoir de la parole. On oublie qu'il est laid jusqu'à en être ridicule. On craint d'être pris pour sa cible préférée. Depuis son arrivée, il empoisonne nos assemblées départementales. Ciboire !

— Mais pourquoi frappes-tu du poing ton bureau comme un enragé ? Tu te fais de la parlotte à toi-même ? J'ai entendu tes jurons et je déteste ça ! Un psychologue devrait surveiller son langage. Tu t'échapperas un jour, là où il ne faut pas. T'auras l'air d'un idiot et moi d'une nouille.

— Excuse-moi, chérie, c'est tout ce qui me reste de ma culture religieuse ! Ça remonte à loin.

— La belle affaire ! T'es pas sensé, aujourd'hui, faire de la réflexion et des analyses sur tes patients ?

— Et toi de la peinture dans ton atelier ?

— C'est justement ce qui m'occupait avant que tu ne me fasses sursauter !

— Mille pardons, Madame l'artiste, voyez-vous, j'ai quelques petits problèmes politiques à l'Institut. Ça me turlupine.

— Mon pauvre mari est tout tourneboulé ! Avant, à l'université, tu disais « ça me part pas de l'idée ». Ton vocabulaire s'élargit, bravo ! C'est mieux, j'en conviens, un réel progrès, et si tu arrives à ne plus jurer, tu seras un homme idéal.

— Laisse tes sarcasmes, c'est plus sérieux que tu ne crois.

— Alors… faisons une pause café, descendons à la cuisine, et parlons-en.

De notre table, la vue est bloquée par la haie trop haute. Il faudrait que je me décide à la couper. J'hésite parce que ça absorbe le bruit des voitures qui passent à toute vitesse sur le boulevard devant la maison.

— Bon, voilà un cappuccino délicieux. Raconte !

— Hier, on a eu notre assemblée départementale et je me suis confronté encore au Dr Eagle.

— Qui est-il ? Jamais entendu parler de lui.

— Tu le connais, c'est la vedette de l'institut.

— Ah bon ! Mais je ne sais toujours pas qui c'est.

— Enfin ! On l'a engagé l'année dernière avec trompettes et fanfare. On en disait tous du bien. Il a un curriculum vitæ irréprochable. Un nombre phénoménal de publications, de conférences partout dans le monde. Une véritable star en psychiatrie.

— Ah oui ! Ça commence à me revenir.

— Au dîner du cinquantième anniversaire de l'institut, quand il t'a vue à mes côtés, son visage s'est crispé de jalousie.

— Là, je me souviens très bien. Ce gars n'est vraiment pas beau. Le pauvre !

— En tout cas, je peux dire que son regard s'est fixé sur toi. J'en étais gêné.

— Bah ! avec les hommes, s'il fallait que je m'arrête à ça, je ne saurais plus comment m'habiller.

— Je te conseille fortement la burqa. C'est absolument *safe* pour toi et pour moi.

— Je te ferai porter un collier, avec une laisse, avant que tu ne me poses ça sur la tête ! Alors qu'est-ce qu'il t'a fait, ce laideron ?

— Ce petit hibou bedonnant manie le langage aussi bien que Voltaire. Une fois de plus, il a ridiculisé mes travaux.

— Comment peut-il faire ça ? Ta situation est bien établie depuis des années à Jalbert ! Et en plus, à ce que je sache, ce n'est pas ça la principale composante de vos activités. Tu n'es pas dans une université, mais dans une grosse clinique, en quelque sorte. Tu n'es pas obligé de faire de la recherche, c'est bien vu, mais personne ne va te blâmer si tu passes outre, alors pourquoi se mêle-t-il de ce qui ne le regarde pas ?

— Tu sais, la psychanalyse pure, malgré des théories séduisantes, n'a pas remporté beaucoup de victoires. C'est vraiment la pharmacopsychologie qui triomphe. Eagle représente la ligne dure. Il ne jure que par la médication, et rien d'autre. Pour lui, quelqu'un avec du moral, c'est avant tout une personne ayant un cerveau sain. J'ai beau lui rappeler que les fondateurs de la psychologie croyaient à une certaine hygiène spirituelle pour maintenir un bon fonctionnement de la matière cérébrale, il éclate d'un rire sarcastique. Il ne daigne même pas me répondre. Il anéantit complètement mon domaine de prédilection et s'interroge sur mes quelques années d'études en médecine. Je suis, pour lui, un faiblard qui s'est replié sur les sciences floues.

— Qu'est-ce qu'il y a de si terrible à parler d'hygiène morale ? Après tout, on dit bien qu'à force de se faire du mauvais sang, on se rend malade.

— Exactement ! C'est aussi ce que je pense. Et à force de broyer du noir, on arrive à bousiller de façon irréversible notre cerveau. C'est là, en mots simples, la preuve quotidienne de l'interaction entre le mental et la matière cérébrale.

La psychanalyse demeure très intéressante même si ses théories ont finalement peu d'effet. Je me souviens d'un patient ayant suivi un traitement qui lui a permis de retrouver les causes de son mal. Il nous était reconnaissant d'y

voir clair, mais ça ne le guérissait pas pour autant. Il continuait à souffrir de ses crises délirantes. Il se sentait sur un pied d'alerte comme si de parfaits inconnus voulaient l'attaquer. Il avait beau se raisonner, rien à faire. Une peur panique s'emparait de lui. Le lien entre la conscience et le cerveau demeure très mystérieux. Les matérialistes comme le Dr Eagle ont simplifié la chose à l'extrême. Le circuit neuronal la produit, un point c'est tout. Il faut donc utiliser le scalpel ou des pilules. Quand je pense à mon patient, je vois une âme prisonnière, harcelée par de mauvaises attitudes l'induisant en erreur. Son mental veut retrouver la paix, mais des cris d'alarme sonnent le qui-vive et il s'épuise sur des feux de paille. L'interaction, du cerveau et de la conscience, me semble mal éclairée par le contexte matérialiste ambiant de notre culture technoscientifique. Mylène, avec son intuition, n'a pas tort de revenir à la sagesse populaire.

— Je pense effectivement que l'expression se faire du mauvais sang touche un aspect qu'on escamote trop légèrement. Hélas ! les patients nous arrivent trop tard. La porcelaine a volé en éclats, si je puis dire. Impossible de recoller les morceaux, une bête leçon d'entropie, quoi ! La destruction prend le dessus, et là, il n'y a plus que les médicaments pour inhiber le mal. Le malade ne guérit pas pour autant. Il reste esclave à vie de sa médication. Le cerveau déréglé continu à produire des signaux inadéquats, des tempêtes moléculaires trompent et abiment la conscience, qu'on tente d'apaiser un peu par notre connaissance chimique des réactions cérébrales. Pour soigner une personne en mal d'être il faut intervenir tôt dans le processus et lui donner un soutien psychologique, mais un dépressif se creuse son trou et s'y cache.

— Tout ça est très sensé, à mon avis. Qu'est qu'il a redire, le Dr Eagle ?

— Pour lui, c'est tout le contraire. Si quelqu'un se fait du mauvais sang, c'est déjà le signe d'une chimie déséquilibrée dans le cerveau. En d'autres mots, tout se ramène à la délicate balance cérébrale. Quelqu'un qui a du courage, de la volonté, et tout le reste, révèle un état particulier de matière grise. Les qualités morales et spirituelles sont des illusions entretenues par des siècles d'obscurantisme religieux. Nous sommes en quelque sorte de superordinateurs biologiques programmés par l'évolution depuis le début de la vie.

— Donc, quand je te dis je t'aime, mon chéri, tu es mon homme, et que ça me remplit de félicités, tout bien considéré, c'est que mes neurones pataugent dans un bonheur chimique indicible.

Mylène s'amuse. Elle ne ressent pas encore beaucoup la gravité de la situation. Ses cheveux bruns aux reflets légèrement violets descendent en boucles souples, le long de son visage, et rebondissent agréablement sur ses épaules. Quand elle oscille la tête, en me donnant cet air espiègle tout à fait irrésistible, je perds immanquablement le fil de la conversation. Plus rien n'a soudain d'importance que de contempler cette beauté, qui, par le plus grand des hasards au monde, se trouve devant moi, inondée du soleil printanier. Mais où en étais-je ? Ah oui, la chimie du bonheur. L'ordinateur biologique. À des conceptions diverses de la conscience correspondent des pratiques particulières avec les patients. Par exemple, je vois bien que la notion du mal pose peu de problèmes à la majorité de mes collègues. Elle se réduit, après tout, à un cerveau déréglé. On présume que, normalement, la matière grise ne produit pas de monstruosité. Une approche qui ne tient aucun compte des conflits entre les nations, des massacres idéologiques, des haines raciales, inscrites, en quelque sorte, dans la nature : un héritage biologique tribal. Hein ! Pas mal quand même !

Le problème du mal dans notre civilisation est au cœur de mes réflexions. Par exemple, les crapules abjectes kidnappant de jeunes filles pour en faire des esclaves sexuelles obligées de se taper vingt clients par jour – et ces cas trop réels me touchent très profondément – ont choisi librement le chemin des ténèbres. Je ne crois pas à la rééducation de ce genre de mecs. Justement, ce ne sont pas des ordinateurs qu'on *reboot* avec un nouveau logiciel. Le mal est inscrit profondément en eux, mais je ne sais pas comment l'extirper. Je ne suis pas capable d'absoudre de tels crimes. C'est trop me demander. En fait, je serais plus calme devant la cruauté humaine si je pouvais n'y voir que le résultat de cerveaux en panne avec des circuits embrouillés. Mais ça non plus, je n'y arrive pas. Quelque chose de métaphysique s'élève en moi et me confronte à la puissance infernale de l'ombre. Quoique, à vrai dire, je me sente totalement incapable de combattre cette force de destruction aveugle. Je ne comprends pas cette pulsion de mort au centre de la vie. Pourquoi l'humain choisit-il le mal plutôt que le bien ? Je ne me satisfais pas non plus de la réponse que donne la tradition judéo-chrétienne.

Voilà que Mylène me regarde, l'air de me dire, tu accouches ou pas dans tes réflexions.

— C'est triste ma belle, mais, pour ce courant matérialiste, le bonheur, c'est avant tout une question de chimie. La poésie en prend un coup. Et ce n'est pas tout ! Tu devrais voir la haine d'Eagle envers toute forme de pensée religieuse. À ses yeux, toute personne imaginant, de près ou de loin, un Dieu ou une force spirituelle à l'origine de l'univers souffre d'infantilisme grave.

— Ouf ! Ça fait beaucoup de malades à soigner. Nous, au Québec, on a pris nos distances vis-à-vis nos curés, mais dans le monde il y a encore beaucoup de croyants.

— C'est le moins qu'on puisse dire ! Il combat ce qu'il appelle le fléau des religions sans voir que cela contredit ses propres théories.

— Là, je m'excuse mon chéri, mais moi non plus je ne comprends pas.

— Mais enfin, d'un côté, il nie que l'état mental puisse influencer l'équilibre chimique du cerveau et de l'autre il lutte contre la foi comme si elle causait toutes nos calamités. Admettons, aux fins du raisonnement, que cette attitude déboussole l'individu. Alors n'est-ce pas le meilleur exemple justement d'une manière de voir qui désorganise le système neuronal ? Fin de la démonstration !

— Si ça te convainc, tant mieux ! Moi, je préfère ton âme de poète à tes discours sur la méthode. Pourquoi perds-tu ton temps avec ce bonhomme ? Vous ne pourrez jamais vous comprendre même en discutant cent ans. Pas la peine d'essayer !

Mylène me balance son regard enjoué et quelque peu moqueur. L'air de dire, pourquoi tu t'énerves avec si peu. Pourtant, quelque chose change dans le climat de notre département. Eagle crée un état de guerre idéologique. Il commence à se faire des adeptes. Je pense que certains, trop lâches pour se mesurer à lui, préfèrent se ranger de son côté pour être épargnés.

Aristote, tanné d'être seul là-haut, descend l'escalier maladroitement et vient demander des caresses.

— Tu vois, tu emploies le mot âme sans même t'en apercevoir. Ça fait partie de notre culture. Eagle te réprimanderait sévèrement d'utiliser une telle métaphore. Selon notre éminent docteur, il faut se débarrasser de toutes traces de pensées religieuses, qui n'ont plus raison d'être. Eh bien moi, je suis encore fidèle à cette expression. Quelque chose s'y rattache même si je ne sais pas trop quoi. Il me semble

en effet que, si nous n'avions pas d'âme, je ne pourrais t'aimer comme je le fais maintenant. C'est comme si on m'enlevait ton essence.

— Parfaitement ! Et moi, je dirais plus, si tu n'en avais pas, je ne vois pas ce qu'il me resterait. Tu n'imagines tout de même pas, mon cher mari (Mylène, affiche un air coquin et je me demande ce qu'elle va encore me parachuter), que je me contenterais, dans un pareil cas, de tes fesses maigrichonnes, alors que je les préfère pleines comme du bon pain, et je passe les autres détails. Ton âme, mon vieux, c'est ton salut.

Et elle se met à rire aux éclats devant ma mine déconfite. Je ne m'attendais pas à un tel retournement. Elle en rajoute.

— En fait, pour être plus précise, car la situation mérite attention, il faudrait, dans le cas où tes éminents collègues démontreraient sans équivoque que les hommes n'ont pas cette essence lumineuse, réinstaurer le combat glorieux des mâles pour les femelles. Note que nous, les femmes, pour être franches, nous savons déjà que peu d'entre vous ont une âme, comparés à nous. Toutefois, quand nous espérons en dénicher un qui a cette belle flamme, nous pardonnons les petits manques physiques que la nature dans son ensemble n'excuse pas. En général, nous ne prenons que les plus forts. Au moins comme ça, on perpétue une race vigoureuse. Par contre, je pense que le Dr Eagle n'a peut-être pas bien mesuré les conséquences pour lui-même. Ce grassouillet fondant n'a aucune chance dans l'arène Darwin.

— Bon, ça va mon adorée. Tu n'as pas besoin de poursuivre, je m'en fais sans doute pour rien. Si on travaillait un peu, au lieu de perdre notre temps avec ces *âmeries*.

— Je ne te le fais pas dire, mon loup. On remonte. Pauvre Aristote qui doit recommencer sa gymnastique.

Eagle gagne du terrain. Mes collègues me surveillent et me reprennent si j'emploie des mots faisant référence au spirituel. Je dois me résoudre au silence. Heureusement, ma permanence me protège. Difficile de mettre à la porte un chercheur à cause de ses allégeances. Je ne suis d'aucune religion. Mais l'histoire du judaïsme et du christianisme me passionne. Disons que j'ai un penchant vers la métaphysique et certaines écritures prophétiques, car je leur trouve des qualités poétiques indéniables. Et puis il reste que ça fait partie de notre héritage. Je ne vois pas comment on peut se soustraire à cette influence présente dans notre culture. Je m'interroge et j'aimerais qu'on fasse des recherches scientifiques sur le sujet au lieu de tout balayer du revers de la main. Ainsi, j'ai lu avec beaucoup d'intérêt les travaux du Dr Ian Stevenson sur la réincarnation. Il apporte des témoignages de réminiscences recueillis avec beaucoup de rigueur. Difficile de rendre compte de ces phénomènes, mais peut-être y a-t-il d'autres explications. Il faut prendre le temps d'analyser ces cas plutôt que de les rejeter d'emblée, puisqu'ils ne s'accordent pas avec une représentation matérialiste simpliste. J'ai même eu un patient qui prétendait se souvenir d'une vie antérieure. Il m'a donné des précisions surprenantes sur des lieux qu'il n'avait jamais vus. En particulier, il m'a fait une description saisissante d'un petit village alsacien, Riquewihr, qui m'avait enchanté lors de vacances dans la région de Strasbourg. Une année plus tard, j'ai monté un projet de recherche avec un psychologue indien, professeur à l'université de Delhi s'intéressant, lui aussi, à ces phénomènes généralement associés à la réincarnation. Dans son pays, le sujet soulève moins de

sarcasmes. À la manière du Dr Ian Stevenson – que certains considèrent être le Galilée du vingtième siècle –, je voulais reprendre certains thèmes et poursuivre dans cette direction, particulièrement chez les enfants, car la mémoire s'estompe vite à l'adolescence. Je soulignais précautionneusement que mon travail ne visait pas à démontrer une croyance religieuse quelconque, mais bien à élargir les données sur ces réminiscences. Mon but était d'établir, hors de tout doute, des faits qui demandent explication d'une manière ou d'une autre. Libre à ceux qui dénoncent toute notion spirituelle de trouver une justification purement matérialiste. Malgré toutes mes précautions, mes avertissements, mes prudences, mon projet a été refusé. Le Dr Eagle en a été informé, je ne sais trop comment, et il en a profité pour discréditer globalement la valeur de mes travaux. « Si nous laissons s'infiltrer les poisons des croyances dans nos universités et centres de recherche, nous démolissons les fondements de notre science. Je demande que nous formions un comité pour filtrer, dorénavant, les demandes de subvention, afin de bloquer les propositions ne pouvant que jeter le discrédit sur notre institution. Messieurs, il faut être vigilant pour préserver notre honneur. » Il m'a cité en exemple, et personne n'a osé se mettre de mon côté. Je sentais bien que parler davantage n'aurait fait qu'empirer mon cas.

« Le mal tient essentiellement à des causes matérielles. Toute personne peut souffrir d'un déséquilibre chimique détruisant son intégrité mentale. Il n'y a pas de mystère. Pas besoin d'être psychiatre pour affirmer la fiction d'un être divin. La religion est dépassée. La science contredit tous les jours ce type de croyances. La conscience abimée n'est que le résultat d'un moteur en panne : le cerveau. »

Mon conflit avec le Dr Eagle s'avive. Il invite les

universitaires responsables à s'enrôler sous sa mission : combattre la peste religieuse. Il se crée des alliés naturels, particulièrement chez les biologistes bien ancrés par leur pratique dans le fait matériel, et se défie instinctivement des physiciens théoriciens, un peu trop abstraits à son goût. Je dois dire que je ne m'y retrouve pas non plus, mais pourvu qu'il s'en méfie, c'est bon signe.

Orchestrée par le regard perçant d'Eagle, la pression énorme des collègues m'impose une position de retrait. Je dois adapter mon vocabulaire. Remplacer les mots bannis, âme, esprit, spirituel, par le je, le moi, le cerveau, l'organisation cognitive. « Il y a des mots qui n'ont plus raison d'être à la lumière des sciences contemporaines. Déjà qu'il faut tolérer un attachement puéril aux diverses religions minant la planète de songes dangereux, faut-il aussi être complaisant envers des attitudes non scientifiques, dans nos milieux ? Comment dégager l'humanité de ces superstitions, si nous, les scientifiques, sommes complaisants devant des fables ridicules ? »

Je baisse la tête momentanément comme un prisonnier dans son institut. Je me demande si le prix de ma liberté intellectuelle vaut ma démission.

Nous recevons quelques collègues autour d'une bonne table. J'adore cuisiner, encore plus que bricoler. J'essaie de ne pas m'isoler du département. Plusieurs craignent, s'ils me fréquentent, de subir les foudres d'Eagle. Un régime de terreur se met peu à peu en place et Mylène se navre de cet état de choses. D'une douceur exemplaire, maîtrisant l'art de l'accueil, elle m'appuie et redouble d'attentions

pour chacun, afin que je préserve quelques alliés. Elle écoute avec gentillesse les propos des uns et des autres, se moque légèrement de mes opinions, pour attirer la sympathie. Elle garde le Dr Mathieu, directeur du centre de recherche, dans ses bonnes grâces. Celui-ci permet même qu'elle l'appelle Louis, ce qui en dit beaucoup, car normalement il est assez protocolaire. Il y a donc une belle complicité entre le Dr Mathieu et Mylène. Ainsi, lors d'un dîner, Louis tente d'amener l'attention vers lui, sans y parvenir, jusqu'à ce que Mylène lui donne un coup de pouce.

— Je crois, affirme-t-elle à haute voix, que notre sujet va intéresser tout le monde.

Instantanément, tous mes invités se tournent vers Mylène, et le Dr Mathieu reconnaissant – il aime bien prendre le devant de la scène – en profite pour monopoliser la conversation.

— Vous savez, chers collègues, qu'il faudra m'arrêter si je commence. Je disais donc à notre charmante hôtesse que le directeur de la Maison Saint-Michel, un vieil ami à moi, voulait connaître mon opinion sur un certain Charles Martineau, muré dans son silence. Je vous prierais de ne pas divulguer ce nom, ni aucune information en dehors de notre cercle, sans que je vous en donne l'autorisation. D'après les encéphalogrammes, son cerveau ne présente aucune lésion ou anomalie quelconque. Il reste néanmoins des heures dans un état second, sans bouger, complètement absent de ce qui l'entoure. Il semble être totalement désintéressé. Vraiment hors du monde ! Un policier l'a d'abord aperçu à la sortie d'un dépanneur sur la rue Ontario Est. Cinq délinquants le pressaient et le menaçaient. Sur le point d'intervenir, il assiste médusé à une scène de combat étonnante. Dans un éclair de gestes à peine perceptibles, l'assailli déjoue les attaques de ses agresseurs. La violence

se retourne contre les voyous et notre homme, à peine effleuré, continue son chemin. L'agent dit n'avoir jamais rien vu de tel. Il le suit discrètement jusqu'à son appartement. Là, il fait une petite enquête auprès du concierge et poursuit son investigation plus tard. En bref, ce gars énigmatique vit seul dans son vieux logis immense depuis de nombreuses années. Il est né à Montréal, mais son père a été transféré aux États-Unis quand la compagnie pour laquelle il travaillait a dû fermer ses portes au Québec. La famille a suivi. Il a passé sa jeunesse dans la banlieue ouest de Chicago. Un coin pas trop agréable, à ce qu'il paraît. Il est revenu au Québec après la mort de sa mère. Le concierge le décrit comme un homme triste qui ne parle jamais à ses voisins et ne reçoit personne. Un vrai solitaire.

Mes invités semblent plus ou moins intéressés, mais ne veulent pas contrarier le directeur. On le connaît, il n'abandonne jamais son travail. À croire qu'en dehors de ses activités professionnelles, il ne trouve rien qui le passionne. Je sens que Gilles, notre jeune stagiaire, commence à s'impatienter. Le bon vin l'a mis de joyeuse humeur et je pense que l'envie de quitter la table le tiraille. Il devine que Mathieu va nous emprisonner dans un long monologue. Je lui lance un regard sévère qui le rappelle à l'ordre, car ce n'est pas le moment de froisser le directeur. De plus, je dois confesser que cet inconnu, je ne sais trop pourquoi, m'attire. Mathieu, tout de même sensible et vexé par l'impatience de Gilles, élève le ton.

— Notre homme vit comme un ermite. D'après le concierge, il tombe aussi dans la lune depuis quelque temps, et ça, c'est nouveau apparemment. J'emploie ses mots : « On dirait qu'il n'est pas là. Depuis un mois, il a quelque chose qui tourne pas rond. Y commence à me faire peur et aussi les voisins n'aiment pas ça. Il fait ses commissions

machinalement. Il ne parle pas. Il paye sans attendre son change. Il prend un pain au dépanneur sans passer à la caisse. Les gens du bout le connaissent et endurent ses manies, mais y va pas bien, c'est sûr. Pis le pire, c'est que, des fois, la nuit, il oublie de fermer sa musique indienne, qui joue à répétition. Les logis sont mal isolés et la petite vielle d'à côté commence à se plaindre, et celle-là n'est pas commode. Moi, j'pourrai plus ne rien faire, si ça continue. L'autre jour, j'ai été le voir pour y dire d'arrêter sa musique. Il m'a regardé avec un air ben triste et s'est excusé. J'ai pour mon dire que ce gars-là doit faire une grosse déprime. » Toujours est-il que, le lendemain, la nuit a été très mouvementée dans l'immeuble. Cette fois-là, c'était une passacaille de Bach qui empêchait les voisins de dormir et la petite vieille, après avoir cogné dans les murs à en devenir hystérique, a fait appel aux policiers pour forcer l'entrée. Ils ont retrouvé notre homme allongé par terre, inconscient, et prévenu les ambulanciers. On a inspecté l'appartement : un dojo dénudé, mais très vaste, une salle de méditation tapissée d'images et de graphiques saisissants. Une bibliothèque colossale, des livres de mathématiques, de physique, de biologie, de chimie. Puis, partout ailleurs à chaque endroit dégagé, des piles de revues variées. De la philosophie, de la littérature, des œuvres anciennes. On a l'impression que cet homme consacrait sa vie à l'étude. Quand je l'ai rencontré à Saint-Michel, son regard m'a immobilisé et une grande tristesse s'est abattue sur moi, puis il s'est retourné, sans mot dire. Jamais un patient ne m'a causé un tel émoi. C'est difficile à expliquer. Je me suis présenté. Je lui ai fait savoir que je voulais l'aider. Il a haussé les épaules. Finalement, je me suis levé, j'allais partir, mais là, il s'est tourné enfin vers moi, et m'a fixé avec fermeté « Trouvez celui qui attend », puis il s'est effondré dans son silence et a fermé les yeux.

— Ah ! Quand même, il parle ! m'empressai-je de dire. Mais quel curieux message !

Je trouve que Louis est assez bon conteur. Ça m'a surpris de le voir imiter la voix du concierge. Jamais je ne lui aurais imaginé ce talent. D'habitude, j'aime bien que mes invités s'amusent et ne tombent pas dans le moule hiérarchique de l'institut, mais cette fois-ci, pris par mon propre intérêt, je me sens visé personnellement par la phrase « Trouvez celui qui attend. » Pourquoi ? Eh bien, parce que depuis toujours j'ai l'impression d'attendre quelque chose. Vous me direz avec raison que le miracle, je le vis au quotidien, du fait d'être avec Mylène. Je sais que c'est bizarre de la part d'un psychologue, mais la sensation demeure. Je n'arrive pas à me libérer de cette émotion. Je me répète, Mylène est prise par sa tache de naissance, moi, c'est l'idée d'un évènement à venir qui m'obsède. C'est pourquoi la phrase de Charles Martineau me surprend. Mathieu poursuit et je vois que mes invités ont hâte qu'il en finisse avec son monologue. C'est à moi qu'il revient de rediriger la conversation, mais je ne veux pas le faire tout de suite.

— Disons qu'il bredouille quelques mots tout aussi incompréhensibles que son journal.

— Ah bon ! Il ne parle pas, mais il écrit, lance Gilles, qui démontre maintenant plus d'intérêt, au grand plaisir de Mathieu.

— Oui ! Mais c'est, si je puis dire, sans queue ni tête. Très difficile à démêler. Ça oscille entre un mauvais roman et un délire religieux. Cet homme, manifestement enclin au mysticisme, sera mieux servi par notre hôte qui a plus d'affinités avec la chose. Même le Dr Eagle, dit-il avec une pointe d'ironie, en conviendrait.

Mes collègues se retiennent de rire, je comprends à quel point le climat du département a changé. Pas question

de poursuivre avec tous sur ce sujet, mais je me demande comment briser le monologue pour laisser mes invités respirer un peu et m'écarter du danger. C'est mon fidèle et ingénieux Aristote qui me sort du pétrin. Un petit jappement étouffé montre qu'il en a marre de la solitude pendant que tout le monde est collé à la salle à manger, le seul endroit qui lui est formellement interdit. Tous ces gens représentent pour lui un potentiel de caresses extraordinaire. Il n'en peut plus d'attendre.

— Écoutez, Louis, je crois que mon chien va nous faire un malheur si on ne le rejoint pas sous peu. Je propose qu'on quitte la table. Vous et moi, on peut continuer la conversation dans la petite alcôve à l'entrée principale et régler nos affaires, ce patient m'intéresse effectivement. Laissons nos collègues s'occuper d'Aristote, qui se fera une joie de se présenter.

Mes invités, enchantés par ma suggestion, s'installent en îlots de discussion dans mon salon, qui ne manque pas de fauteuils confortables. Mylène arrive avec les digestifs et rapidement un ton de badinage envahit la maison. Aristote ne sait plus où donner de la tête, sa queue vibre bon train, mais il connaît bien les régions piégées et se garde de toucher le moindre bibelot. Bien assis sur les banquettes arrondies de ma tourelle, à l'abri des oreilles indiscrètes, je reprends le fil.

— Louis, pouvez-vous m'en dire plus sur son journal ?

— Écoutez, empruntant le point de vue de notre célébrité interne, je pense qu'il s'agit d'une bouillabaisse de spiritualité. Du prophète Isaïe à la kundalini, tout y passe. Le Dr Eagle y verrait la preuve indiscutable de l'effet pervers de la religion sur le citoyen. Je vous conseille d'être prudent dans votre rapport d'analyse, car vos gestes sont observés. Malgré le respect que je vous porte, et tous ici

fermons les yeux sur vos mauvais penchants philosophiques, il reste que je ne pourrai pas toujours vous protéger. Gardez en tête l'orientation mise de l'avant à l'institution et surveillez plus que jamais votre langage dans cette affaire. Un bon test pour vous, mais qui comporte des risques.

Mylène du salon nous épie de temps en temps. Elle commence à prendre au sérieux mes appréhensions à propos du climat départemental et se fait du souci. Je tente de la rassurer de mon sourire, indiquant que ma conversation avec le directeur se passe bien.

— Merci, Louis, de vos conseils. Je ne les oublierai pas. Je veux bien, dans un premier temps, rencontrer ce patient, mais j'aimerais d'abord profiter de vos talents d'analyste pour comprendre son journal. Tout le monde reconnaît votre expertise en la matière, alors autant que j'en bénéficie immédiatement avant de faire fausse route.

— Merci, Pierre, de ces bons mots, mais je n'ai pas tout lu en détail, j'ai ignoré certains chapitres. Vu dans son ensemble, je dirais qu'il faut distinguer deux aspects importants dans le manuscrit. Certains textes se rapportent à des états psychologiques très intimes du patient. Par exemple, dans la section Shiva, on comprend qu'il regrette une opportunité de jeunesse. C'est un retour vers une expérience unique sans doute, mais, dans les faits, ce fut un rendez-vous manqué. D'autres chapitres ressemblent davantage à un journal. Il décrit son déracinement et son vécu dans la banlieue de Chicago. C'est là qu'il rencontre les Shaktis. Deux femmes, la mère Ariel et la fille Kalyani, issues d'une tradition spirituelle très ancienne. À vrai dire, je conserve un doute sur leur véritable identité. Elles sont peut-être plus folles que notre pauvre patient. C'est Ariel, apparemment, qui initie Martineau aux arts martiaux. C'est elle aussi qui lui ouvre la voie du mysticisme, mais, à cette

époque, je dirais que Martineau résiste à cette influence. Il garde une profonde vénération pour la raison. Le problème, je crois, c'est Kalyani, qui, selon ses termes, n'est rien de moins qu'une beauté surnaturelle. Elle ne lui laisse pas le choix. « Tu es avec nous ou contre nous. » Il hésite, mais à la fin il tombe dans une dépression sévère. Peu à peu, sa logique vacille. À mon avis, aujourd'hui il ferait tout pour retrouver les Shaktis et regrette amèrement de ne pas les avoir suivies. Après sa séparation, due à un évènement décrit dans un chapitre que je n'ai pas lu, il s'enfonce dans une nostalgie déchirante. Il étudie sans cesse et se convertit finalement à la vision de ces femmes étranges. Pourquoi ? Je pense qu'il prétend avoir été au bout de la raison et n'avoir rien trouvé qui vaille. Depuis lors, il cherche un moyen de renouer avec les Shaktis. Dans ses envolées littéraires, il imagine des indices capables de le mener à elles. Il s'abandonne à quelques intuitions pour retrouver le nom d'une île mystérieuse. Bien entendu, c'est complètement stupide. C'est comme si je vous demandais la carte précise d'un pays de rêves. Vous n'êtes pas au bout de vos surprises. Ce n'est pas un malade habituel. Un autodidacte intelligent, complètement déconnecté du réel et en proie à une folie dépressive métaphysique. Vous avez du pain sur la planche !

— Vraiment, Louis, ça semble un beau défi. Pourvu que j'arrive à le faire parler ! Ça ne sera pas du tout cuit.

— C'est le moins qu'on puisse dire. Je pense que tout va se jouer dans le premier regard. Vous verrez par vous-même, ce maître des arts martiaux, bien qu'égaré dans son délire, ne laisse pas indifférent. Tenez-moi au fait de vos démarches, je suis curieux de connaître la suite.

Je me suis demandé si Mathieu en rajoutait et se moquait poliment de moi, sachant mon appétit pour les choses

hors de l'ordinaire. Non, je crois que ce patient l'a vraiment impressionné.

— C'est promis.

À côté, on parle de rénovations, de vacances planifiées, de tout et de rien. La soirée tire à sa fin. On attend que le directeur sonne le départ, comme à l'accoutumée, et la maison se vide rapidement. Je me retrouve seul dans la cuisine encombrée de verres, de bouteilles. Avant d'attaquer la vaisselle, je veux partager avec Mylène mes impressions.

— Que penses-tu de notre réception ?

— Je sens qu'effectivement le climat se gâche à ton département et que tu ferais mieux de surveiller tes arrières.

— Ça oui ! Et c'est ce que je fais, crois-moi. Et pour ce qui est du nouveau patient que Mathieu me propose ?

— Ce monsieur m'inquiète. Connaissant ton empathie pour les autres, je ne vois pas le bien que ça peut te faire, surtout dans la situation présente à l'institut. J'espère que cet homme ne t'entraînera pas dans son monde étrange. Fais attention et ne te laisse pas emporter par ton goût du mystère. Même Mathieu, qui est un gars robuste et peu sensible, a souligné que ce patient impressionne. Alors, comprends le message ! Reste sur tes gardes. Ne donne pas au Dr Eagle des munitions pour te discréditer. Cela dit, moi, je suis fatiguée et je m'en vais au lit. Bon courage avec tous ces verres délicats et viens vite me rejoindre. Je lirai un peu en t'attendant.

Quand j'arrive à me glisser sous les draps, après avoir battu tous les records des laveurs de vaisselle, je n'ose troubler le sommeil de Mylène. Elle repose dans ses rêves. Je repense à Charles Martineau et me demande dans quelle aventure cette histoire va m'entraîner. Je ne peux fermer l'œil. Je suis survolté. Je me lève et commence à lire les textes de Martineau que Louis m'a laissés. La nuit très

sombre engouffre notre maison. Aristote, après avoir hésité à me suivre, a pris la bonne décision de poursuivre son sommeil au pied du lit. Sage Aristote !

# 2

## Shiva

Nous sommes des somnambules. Nous vivons la déchirure de l'être. Nous souffrons de la longue séparation entre Shiva et Shakti. Nous perdons la trace de notre immortalité. Nous sommes au cœur du Kaliyuga. Cette ère terrible inversant le haut et le bas. Les nouveaux rois n'ont plus la dignité des porteurs de lumière. Cela fut prédit dans les Tantras. Cela est actuellement. Des prêcheurs nous inondent de leur absurdité. Ils nous enlèvent l'espoir de ne jamais découvrir un sens et le cosmos, si vaste soit-il, devient insignifiant. Nous ne sommes plus à la fin que des consommateurs, des usagers, une algèbre abstraite aux mains des banquiers. Notre civilisation va bientôt imploser et personne ne fait rien. Moi aussi, j'ai longtemps dormi. J'ai cru au progrès, à la raison, à l'économie, à la croissance avant de comprendre que nos bases ne peuvent tenir sans la grande poésie qui structure le monde. Nous ne pouvons vivre dans l'absurde. Nous avons besoin d'un Sens comme un corps assoiffé d'eau vive. Et là, après des milliards d'années, nous succombons à l'invasion de bébelles.

J'ai erré longtemps, pris par ce doute qu'on nous inflige, tant il paraît ridicule de penser la puissance de l'Être en soi. Au lieu d'un éblouissement, on nous propose une mare obscure sans profondeur. Toutes ces années vagues livrées à l'emprise d'une logique impitoyable, je n'ai trouvé à la fin qu'une prétention odieuse. Si je ne vous avais rencontrées, fascinantes Shaktis, que serais-je devenu dans cette horrible vision d'un monde pour rien ? Quand le vide m'écrasait, je tombais à genoux dans la noirceur, je repensais à ce qui me fut offert, mais que je n'ai su prendre. Je vous ai croisée trop tôt. Une chance inouïe, mais je n'avais pas traversé suffisamment d'horizons pour comprendre ce que je recevais.

Il y a seize ans de cela… mais je te vois encore, Kalyani, comme le premier jour où je t'ai aperçue. J'ai bu mes larmes dans la sécheresse de mon cœur dévasté. Sache que ton absence n'a pu effacer ta présence immense. Je me suis nourri d'un désir exaspéré. Vrai ! Les gestes manqués pèsent plus que les échecs dans l'action. Et ils sont nombreux à nous dire de ne plus croire aux étoiles. D'accepter le néant primordial et de vivre sans l'espoir. On nous afflige, de n'être qu'atomes et automates. Ils parlent haut et fort et nous lancent des sarcasmes quand on ne comprend pas bien ce qu'ils nous démontrent avec tant d'artifices. On s'immobilise, on se relâche et la vie devient morte. Leurs chemins ne mènent nulle part ; ces hommes qui portent la fierté d'avoir tué Dieu rient de nos chimères. Tu m'avais prévenu, Kalyani : « La vraie vie n'est pas dans ce que tu sais. Embarque avec nous et dépasse l'illusion. Chevauche le tigre comme Shiva. » J'ai hésité, j'ai douté de vous, précieuses Shaktis, j'ai refusé votre vision.

Tu t'offusquais de la moindre hésitation de ma part. Ta mère Ariel, plus conciliante, me pardonnait. Il faut dire

que je partageais avec elle un amour de la discussion. Tant de conversations au Café de Sam me reviennent encore aujourd'hui. Hier vit toujours.

— Ariel, contrairement à votre fille, vous aimez philosopher.

— Avec un bon interlocuteur ! Kalyani y viendra plus tard. Elle soigne présentement ses blessures, à sa façon. Son instinct de vérité lui suffit. Elle a besoin de moins penser que nous.

— Dommage qu'elle n'a pas plus de vous en elle. Je voudrais tellement la connaître davantage, mais je ne sais trop comment lui parler.

— Je te l'ai répété souvent, ce n'est le moment ni pour toi ni pour elle de vous lier au-delà d'une amitié. Tu dois aller d'abord au bout de ton propre chemin. Tu as choisi la raison pour guide ; tu ne peux plus reculer, mais aux extrêmes du rationnel tu retrouveras les pas de l'intuition. Et, comme tu acceptes seulement ce que tu redécouvres – ainsi est ta nature –, mêmes les orages de ma belle Kalyani ne te feront pas dévier de ta route. Tu en souffriras néanmoins, pauvre Charles ! Prépare-toi à parcourir un long chemin tortueux avant de trouver ton port d'attache.

— Je préfère ça à la docilité mièvre. Malgré tout le respect que j'ai pour vous, je ne peux vous suivre dans votre mysticisme. D'accord pour les arts martiaux, que vous maîtrisez à la perfection – ça, c'est du concret –, mais le reste, je m'excuse, je ne vais pas m'embarquer dans une autre illusion alors que je me sors à peine de ma propre religion. En matière philosophique, je n'aurai de mentor que la rationalité pure telle que les mathématiciens la pratiquent. D'ailleurs, dans un an je souhaite m'inscrire à l'université de Chicago en physique. J'ai d'excellents résultats et je crois que je pourrai avoir une bourse qui payera tous les frais de scolarité.

— C'est bien ce que je te disais ! Ta route est tracée. J'espère que tu le vivras, ton rêve, mais ça ne sera pas simple. Les portes ne s'ouvrent pas facilement pour les pauvres dans ce pays.

— Je ne le sais que trop, la richesse clinquante nourrit des désirs inatteignables et brise les moins fortunés. Mes chances, bien que faibles, existent et j'ai remarqué que mon entrainement physique améliore ma concentration dans mes études. Je suis plus rapide et j'obtiens d'aussi bons résultats qu'avant.

— Ainsi, tu penses devenir un grand scientifique.

— Oui ! Et je fais tout pour y arriver. Je prends même de l'avance sur les cours, mais surtout j'espère que la mathématique répondra à mes questions fondamentales. C'est pourquoi, même si j'adore nos discussions philosophiques, je vais d'abord me fier à la méthode expérimentale. Je ne veux pas vous vexer, mais je ne peux me renier.

— Rassure-toi, Charles, tu ne me froisses pas. J'ai ma propre voie, dont je tire des enseignements. Néanmoins, si ta compréhension actuelle des choses semble s'opposer à moi, je te conseille de plonger plus en profondeur. Je ne peux croire que nos connaissances ne puissent un jour se réconcilier.

— Je ne saisis pas ce que vous voulez dire. La science est objective et votre vision mystique est subjective. Au départ, c'est incompatible.

— Je reconnais bien ces formules enseignées comme des vérités qui vont de soi. La démarche de tes physiciens n'est pas supérieure à la mienne. Elle a les deux pieds dans la métaphysique : le matérialisme. Ils se croient au-dessus de toute idéologie, mais ils s'illusionnent comme des enfants devant la puissance technique. La science est pouvoir et non savoir. Toute représentation du monde se joue sur une toile d'interprétation. Le réel n'est pas la perspective.

Ariel me donnait parfois le vertige. Le sol semblait s'effondrer sous mes pas. Je restais longtemps silencieux à réfléchir et je l'admirais sans nécessairement acquiescer à ses dires. Une telle femme paraissait sans commune mesure avec le milieu d'où je venais. Qu'importe si je ne pouvais partager son mysticisme, mais le fait de sortir des ornières du sens commun me procurait un ravissement inexplicable. Je ne pouvais m'empêcher de comparer avec tristesse le monde d'Ariel à celui étroit de ma mère vivant comme une bonne chrétienne, sans jamais contester ce qu'on lui avait transmis. Une foi aveugle qui tue l'esprit.

— Je ne suis pas certain d'être en accord avec vous, mais ça me change des idées reçues et ça fait penser. C'est même étourdissant. Quel contraste entre ce qu'on m'a enseigné et ce que vous me dites ! J'ai l'impression de sortir d'un Moyen Âge spirituel.

— Est-ce que tu pratiques encore ta religion, Charles ?

— Pas vraiment, mais parfois, j'accompagne ma mère le dimanche à la messe, car je n'aime pas la voir marcher seule jusqu'à l'Église.

— C'est gentil. Tu es fils unique, je crois ?

— Oui et depuis la mort de mon père je me sens responsable d'elle, quoiqu'en vérité elle se tue au travail pour que je me consacre à mes études. Elle aussi espère que j'obtienne la bourse pour entrer à l'université. En attendant, elle met un peu d'argent de côté. Je dois dire qu'elle n'aime pas trop que je m'entraîne tous les soirs à votre dojo et que j'étire quelquefois nos discussions au Café de Sam.

— Je comprends. Elle craint que tu négliges tes études. Ne la déçois pas. Elle te donne tout ce qu'elle possède.

— C'est vrai, mais en même temps je me sens obligé de taire toute la révolte qui bouillonne en moi contre des enseignements auxquels je n'adhère plus. Au moins, avec

vous j'ai le droit de contester, de m'opposer, d'expérimenter et ça ne vous trouble guère.

— Il n'y a qu'un Shiva qui puisse atteindre une Shakti, les autres hommes ne nous impressionnent pas beaucoup.

— Je m'excuse, je ne voulais pas vous manquer de respect. Au contraire, j'apprécie tellement le fait de pouvoir tout dire ce que je pense sans jamais franchir un territoire interdit.

— Le volcan en toi doit exploser. As-tu un problème avec ton Dieu ?

— Je ne crois pas en Jésus-Christ comme son fils, mais je ne sais plus très bien où j'en suis pour le reste. Jeune, il me fallait accuser quelqu'un pour toute la douleur que je voyais et ça m'arrangeait de passer ma colère sur cet Être suprême responsable de notre misère. Je me révoltais contre sa création et, quand il se plaignait de nous comme si nous étions la cause du péché, je ne pouvais m'empêcher de lui rappeler que nous n'avions pas demandé à exister. Il n'a pas le droit de nous faire porter le mal qui nous entoure de toute part. Je le trouvais capricieux, colérique et plein de représailles envers ses pauvres abandonnées dans l'obscurité.

— Heureusement que tu cachais cette vision à ta mère. Elle aurait cru son fils possédé du diable. Il reste que tes propos sont graves et affligeants, même pour une non-chrétienne. Quel manque d'humilité, Charles !

Ariel parlait calmement sans jamais me contraindre à ses doctrines. Elle accordait beaucoup d'importance au phénomène de la conscience et me suggérait de remettre en question la science sur son émergence. « Trouve la place de la conscience et tu trouveras le centre du monde. » Je ne comprenais pas trop ce qu'elle voulait dire. Il me semblait évident qu'un jour les neurologues perceraient le mystère, mais une telle complexité inextricable enserre le

cerveau que seules des années de recherches assidues parviendront à en trouver la clef. À vrai dire, je pensais aussi que les biologistes devraient s'inspirer plus de la physique pour cerner l'émergence de la conscience. Mais je ne m'attendais pas à rencontrer dans l'infiniment petit l'acte de l'observateur pour modifier le comportement des particules. Je sais aujourd'hui que la théorie quantique fait intervenir, au cœur du microcosme, la stratégie de l'expérimentateur dans le jeu des résultats. La phrase d'Ariel « la représentation du monde est toujours tissée sur une toile d'interprétation » m'a alors bouleversé. Ma vision scientifique du monde – en vérité très mécaniste jusqu'à ce jour – a commencé à se fissurer dans ses fondations. Peu de physiciens osent le dire à voix haute, mais certains attribuent à la conscience le pouvoir d'effondrer la fonction d'onde et d'activer le champ du possible. Étrange renversement des perspectives. C'est comme marcher dans la neige et trouver au-devant de soi la trace des ses propres pas.



J'approche enfin des limites de la raison. Il m'a fallu une discipline sans faille et des années d'étude dans l'ombre, loin des ornières officielles qui étouffent les révolutions. J'ai aussi élargi mon regard sur ladite marche du progrès et l'écrasement lent de la sacro-sainte économie de marché. Je vois le piège dans lequel notre humanité sombre. Déjà au Moyen Âge se tissait dans nos villes ce qui allait nous asservir. L'esprit mercantile grandissait sous la bénédiction de l'Église. Soudainement m'apparut clairement l'alliance terrible entre les marchands et la puissante société des

scientifiques. L'appât du gain au mépris de tout, le règne de la convoitise. Faire plier la nature à notre sauvagerie pour croître à tout prix. Vendre des armes à l'ennemi de notre frère pour étendre notre suprématie. Je perds l'équilibre devant l'ampleur de ces maux, je ne supporte plus la marche aveugle des dominants. Je dois vous retrouver, Shaktis, pour un nouveau départ. Kalyani, reviens ! Je t'appelle du fond de mon gouffre. En ce temps qui fut le nôtre, je n'osais m'avancer. Le doute me terrassait et je ne pouvais t'en parler. Cette banlieue ouest de Chicago, triste et dangereuse, m'étouffait. Tu penses que je pouvais faire un saut aussi grand ? Accepter votre vision du monde, abandonner ma révolte intérieure. Tu voulais que je me perde en toi sans rien demander. Que je te suive inconditionnellement sur un fil surmontant l'abîme. C'était au-dessus de mes forces. Je m'enfonçais dans l'absurde, dans le dégoût de l'injustice, dans le désir de lutter contre les démences incompréhensibles assaillant le monde. C'est comme si je voulais arracher de la Création la mort impitoyable et tout ce qu'elle représente, toutes les tortures qu'elle impose. Je rêvais d'une secrète vengeance de l'homme contre Dieu. Comment a-t-il pu nous abandonner ainsi dans la nuit ? Il devenait facile de ne croire en rien, mais cela non plus je ne pouvais m'y résoudre. Tu m'invitais à traverser le barrage de mon éducation, à voir autrement. « Ta négativité, Charles, peut nous perdre tous, si tu continues dans cette voie de l'ombre. Laisse aller cette pesanteur. À travers nous, les Shaktis, tu acquiers un pouvoir bien plus grand que tu penses, mais tu te perds dans l'hésitation, l'obscur va utiliser cette faiblesse pour s'abattre sur toi et indirectement sur nous. Tu nous mets tous en danger par ta haine et ta révolte futiles. On ne dit pas à Dieu ce qu'il doit être ! » J'ai poursuivi le chemin des ténèbres. Le tissu créatif a basculé dans la

tragédie. Un soir funeste a déclenché la furie du dément et des jumeaux maléfiques qui n'ont pour plaisir que la rage de détruire.



Longtemps, j'ai ressenti l'abîme d'un être égaré, la prison des neiges arctiques. Quelque part dans ces cavernes de glaces, une lueur veillait. Une flamme allumée par toi, tapie dans les grottes figées de mon silence, attendait l'heure de l'éveil.

Ce que tu m'as donné, tu n'as pu me le soustraire, même en partant. Je me souviens de nos conversations intimes, de la joie envahissante d'être avec toi. Y a-t-il quelque chose de plus extraordinaire ? Inatteignable, tu n'en devenais que plus désirable. Ma nature romanesque te faisait sourire, attendrissait le regard pénétrant de ta mère. Sous votre charme, fascinantes Shaktis, j'ai bâti des ponts entre notre monde et l'invisible, mais je n'y croyais pas vraiment. Ariel disait : « Le monde de la Maya se déploie dans le jeu des contraires. L'origine du mal va bien au-delà de votre mythe chrétien de la chute. Certes, Lucifer, le porteur de lumière, a échoué, mais c'est vous qui l'avez peint comme le démon, l'ange noir déchu, le diable, la bête hideuse. Grave erreur de votre Église, qui confond bien des choses. De même, votre Christ ne fut jamais l'Emmanuel annoncé par le vénérable Isaïe. Encore une confusion lourde de conséquences par les Pères de votre Église. Le vrai message de votre admirable prophète Jésus, c'est de dire en clair que le Dieu Univers est crucifié dans la Création. Telle est la métaphore de l'incarnation du mental, tellement évidente pour qui n'a pas reçu votre éducation

religieuse. » Aujourd'hui, ces paroles font vibrer en moi une étrange symphonie qui remonte aux sources de notre représentation du monde, mais en ce temps-là de ma jeunesse je ne pouvais comprendre.

Kalyani ! Je m'abreuvais avant tout de ta beauté, mais je ne suis pas docile, je ne peux accepter aveuglement quoi que ce soit. Tu m'as tendu la main. En ce temps, je ne voyais pas les portes du destin. J'ai rendu illusoire l'essentiel, donné à mes doutes tout le poids. J'ai passé à côté de la vie et creusé le trou noir qui a failli nous engloutir. Notre rupture m'a presque tué. Mais je n'ai pas abandonné. J'ai repris la quête beaucoup plus tard.

Après toi, Kalyani, qu'ai-je fait ? D'abord les longs mois de dépression, la descente dans le vide. Mon désespoir au départ semblait infranchissable, mais j'ai retrouvé mon bâton de pèlerin. Ce que tu as semé ne pouvait mourir. Ce fut une existence moyenne en apparence normale, mais le souffle de l'infini demeurait. La grandeur oblige ! J'ai préféré au début me protéger de tout. J'étais encore tellement déçu de moi-même, comment aurais-je pu envisager le présent ? Je craignais de tomber, je me suis collé au sol. La brûlure du souvenir m'humiliait. Je rêvais ma vie, distancié de moi-même. Séparé de ta splendeur, je ne désirais plus rien. Alourdi par une tristesse innommable, je disparaissais.



Le temps passe. L'énergie se réveille. Une vie humaine n'est qu'un instant dans l'être. Le combat intérieur remonte à la nuit du chaos initial, l'acte de création : le *Big Bang*.

Je suis debout, Kalyani ! J'ai traversé le doute. J'ai vu le visage de Shiva. Mais comment te retrouver, après tant

d'absence ? Impossible ? Trop tard ? Trop de souffrances entre nous, trop de silences. L'obscur tente par tous les moyens d'empêcher l'union de Shiva et de Shakti. Puis-je seul percer cette masse de ténèbres qui enserrent notre horizon ? Suis-je maintenant assez fort ? La sagesse de ta mère ne m'a jamais abandonné. Quand je suis désorienté, j'entends sa voix qui me guide. La conscience ouvre le champ du possible. Je me sens capable de trouer l'opacité qui nous englue. J'aimerais te retrouver, mais je ne sais pas où tu es. Je n'ai aucune piste. Le monde trop vaste épuise mon regard. Je force l'imaginaire. Je vois une île, une maison étrange, une auberge sympathique. Tu as, je pense, une petite fille. Tu es fidèle à la tradition des Shaktis. Je visualise le globe. Le nom de cette terre m'échappe. L'Angleterre m'attire, mais je ne sais pourquoi. J'entends la voix de ta mère qui m'appelle pour que je vous rejoigne, mais tout se perd dans le brouillard. Que puis-je faire ? Ariel disait que nous serions à jamais connectés, mais tu as bâti un barrage entre nous qui m'empêche de voir. Il doit y avoir un passage, un lien que je ne saisis pas. Je dois créer de nouvelles avenues. Je suis trop solitaire. Il y a quelqu'un qui, sans le savoir, peut me conduire à vous. Je dois utiliser le pouvoir de l'imagination pour élargir le champ du possible. Kalyani, je trouverai le pont entre nous. Je ne suis plus l'homme que tu as connu. J'ai dépassé la haine. Je suis confiant. Le souffle de Shiva grandit en moi.

# 3

## Charles

J'arrive tôt à Saint-Michel. Je n'aime pas courir mes rendez-vous. J'en profite pour admirer l'emplacement. La maison de bois toute blanche avec un toit de tuiles rouges offre l'attrait d'un refuge paisible. Elle est située aussi sur le Richelieu, mais de l'autre côté de la rive, à quelques kilomètres à l'ouest de ma demeure. Quelques patients déambulent sur le terrain comme des touristes autour d'une auberge champêtre. Je me promène pensif sur la berge. Le temps, assombri par des nuages stationnaires, donne à la rivière des tons de gris sans éclat. Ce matin, Mylène m'a demandé de ne pas me mêler à cette histoire. « Je ne sais pourquoi, mais ce type bizarre me fait craindre le pire. Sois très prudent. » Une bonne demi-heure d'avance me permet de réfléchir encore. J'ai lu les deux premiers chapitres du journal de Martineau et j'ai déjà beaucoup de questions. J'espère qu'il va collaborer. Cet individu me semble intéressant. Peut-être, somme toute, ne souffre-t-il que d'une mélancolie délirante. La psychose maniaco-dépressive revêt toutes sortes de visages ; mais le fait que s'y rattache,

cette fois-ci, une vision du monde hors du commun rend le cas plus fascinant à mes yeux. Je dois dire que la prison mentale des humains m'a toujours bouleversé plus qu'aucune autre forme de maladie. Peut-être à cause de la subtilité de la chose. Une personne physiquement saine qui soudain sombre dans la folie. Oscillant entre une mélancolie dévastatrice et les espoirs les plus abracadabrants, capables d'entraîner des gens normaux dans son rêve ; mais, quand l'illusion tombe, le patient se décourage et passe à la torpeur. Puis voilà, ça remonte, à moins que le drame antérieur n'ait amplifié la violence jusqu'à la destruction. Ce cycle qui enferme l'individu dans un va-et-vient le jette comme une guenille sur des murs de béton et peu à peu le disloque complètement. Je trouve ça plus triste que les autres maladies, car j'ai l'impression que l'humain se fait arracher sa nature profonde. Il se coupe de tout ce qui le lie à ses semblables. Bien entendu, le Dr Eagle me fusillerait s'il m'entendait. D'ailleurs, il m'a sous sa loupe, il s'intéresse à ce cas autant que moi pour des raisons inverses. Mathieu n'a pu lui cacher que je soigne Martineau. Il ne s'y est pas opposé comme on pouvait s'y attendre, mais je suis certain qu'il va tenter de me prendre en défaut. Évidemment, pour lui c'est une occasion en or de démontrer que la religion ne fait qu'embrouiller un individu malade. Au lieu de se précipiter chez un psychiatre, le croyant se plonge de plus en plus dans l'irréalisme. Il ne se soigne pas, il se détruit. Moi, je pense que, au contraire, ce Charles Martineau, en se détachant d'une vision plus mystique et poétique du monde, en misant uniquement sur sa rationalité, s'est propulsé dans un trou qui a failli l'engloutir. Ça promet d'être une bonne bataille au département.

Dans le jardin, un chêne attristé par son entourage, empreint de la folie ambiante, semble avoir tordu ses branches

dans une agonie silencieuse. Les fausses apparences de vacances au bord de l'eau n'ont pas trompé le vieil arbre. Mais voilà l'heure, je dois me présenter au bureau du Dr Groulx. Son cabinet charmant donne sur le parc. La vue sur la rivière me réjouit. Et pendant que le docteur m'expose la situation, je laisse mon regard errer sur l'onde immobile. J'apprends que Martineau est toujours muré dans son silence. Il se montre calme le jour, bien que ses nuits agitées révèlent un trouble intérieur. Curieux, car en général c'est le contraire, mais y a-t-il un seul trait normal dans cet homme ? Comment peut-il être tranquille lorsqu'éveillé et si mal dans son sommeil ? On ne sait l'expliquer. On a décidé de lui administrer des médicaments. Le tohu-bohu nocturne s'est arrêté aussitôt, mais son silence a persisté. Selon le Dr Groulx, Martineau refuse tout simplement de parler. Il pourrait le faire, mais ne veut pas. On a rejoint son supérieur à Postes Canada, sans en tirer grand-chose. Apparemment, il a bien fait son boulot. Distant et réservé, il n'a jamais demandé de promotion. Un homme poli, mais impénétrable. Un regard lointain, imperméable aux sarcasmes des collègues, presque toujours triste. Une fois, le patron s'est un peu énervé de son mutisme, mais il dit avoir été pris d'effroi quand Martineau l'a fixé. Il s'en est tenu là. À son travail, on l'a surnommé Le Silence. « Le Silence aujourd'hui semble bien rabat-joie. Le Silence ne viendra pas au party. Que c'est dommage ! Il va tant nous manquer. Le Silence baise-t-il les filles ou les gars ? » Indifférent à tous, il ne se donnait pas la peine de répondre. Avec le temps, les employés ont même fini par se tanner de ces jeux qui ne déclenchaient rien. Pour les besoins du travail, quelques paroles sortent de la caverne intérieure. On s'y est habitués. Alors, on n'est pas trop avancés. Est-ce un homme dangereux ou pas ? Peut-on le laisser regagner son logis ?

On n'en sait rien. Apparemment, une fois par mois, il enseigne aux meilleurs étudiants d'une école d'aïkido, rue Parc, près de la montagne. Là, il est respecté comme un grand maître. Les professeurs confient que nul ne lui arrive à la cheville. Il pourrait vaincre tous les champions du monde, mais ne s'intéresse pas à ce genre de choses. Un bien curieux personnage.

Voilà qu'un rayon de soleil perce la morosité des nuages, mais ne réveille pas la rivière profondément endormie. Le vent ne se lève pas. Dans le parc, une jeune fille se met à danser quelque chose qui fait penser au Lac des cygnes. C'est toujours affligeant d'assister au spectacle d'une adolescente emmurée dans sa tête. Je n'arrive pas à oublier ma première patiente, une demoiselle de seize ans, folle de ballet classique, qui sombra dans l'anorexie, puis la schizophrénie. Je n'ai rien pu faire. Je l'ai vu disparaître peu à peu, tant dans son corps que dans son esprit. Je dois apprendre à me détacher de mes malades. Je porte leur drame sur mes épaules et je me sens accablé par toutes ces détresses. Je reviens au Dr Groulx devant moi qui parle d'un ton monocorde et qui, en somme, ne me révèle pas grand-chose. Il résume :

— Je crains que nous ne puissions rien faire pour cet homme énigmatique.

— Vous croyez qu'il délire ?

— Je ne sais pas. Il vit dans une réalité élargie. Ça dure depuis fort longtemps, mais il a quand même pu s'adapter grâce à sa routine. Il s'est enfermé dans ses habitudes. Son patron m'a dit qu'il donne l'impression de dormir en travaillant. C'est comme s'il venait au bureau pour se reposer et, chez lui, menait une vie d'ermite studieux. S'il a vraiment lu tous ses livres, cet homme est une véritable encyclopédie. Le corps policier nous a demandé d'analyser

son état psychologique, avant de le relâcher dans la nature. Sa maîtrise des arts martiaux inquiète. Imaginez ce qu'il pourrait faire s'il perdait les pédales !

— Je peux comprendre, mais ce malade n'a pas commis de crime. On ne peut l'enfermer indéfiniment.

— Vous avez parfaitement raison. Nous avons des suspicions à son égard, mais nous ne pouvons pas prolonger indûment la situation. Dr Longpré, nous comptons sur vous pour résoudre cette énigme.

Un gardien m'amène à la chambre de Martineau, donnant sur le parc. La jeune fille de tantôt en est maintenant aux révérences sous un tonnerre d'applaudissements imaginaires. Elle semble si heureuse. Toujours cette profonde nostalgie qui m'étrangle. Je n'oublierai donc jamais mon premier échec. « Voilà, je vous laisse, docteur, bonne chance. » J'entre et tout de suite je ressens la puissance du regard de l'homme silencieux. Immédiatement, je subis cette emprise étonnante. « C'est donc vrai, ce qu'on raconte. Ses yeux verts nous immobilisent. Quelque chose aussi nous prend au plexus. »

— Monsieur Martineau, excusez-moi de cette intrusion, je suis le Dr Longpré.

— Enchanté, docteur, de vous recevoir. Je vous en prie, prenez place.

Je m'étais résolu au silence, au mutisme, à la résistance, mais pas à un accueil chaleureux. J'en reste bouche bée, totalement déconcerté, désarmé. Je m'effondre sur une chaise le cœur battant à tout rompre.

— Vous ai-je fait perdre l'usage de la parole, docteur ? dit-il en souriant.

— Non, pas du tout, excusez-moi, mais, pour être franc, on m'avait préparé à autre chose qu'à un mot de bienvenue de votre part.

— Oui, je peux l'imaginer. Je parle peu d'habitude.

— Mais avec moi… d'emblée… qu'est-ce qui explique ce changement radical ?

— Je n'aime pas bavarder inutilement. Je préfère le silence à la parole quand je suis devant des bornés. Vous êtes différent ! Votre visage est celui d'un homme ouvert. Je reconnais ça immédiatement.

— Vous pensez que les autres avant moi ne méritaient pas même une seconde de votre attention ?

— Ne vous moquez pas, docteur Longpré ! Je peux interrompre cette conversation si c'est ce que vous voulez. Ceux venus avant vous n'auraient pu me comprendre. Je n'y peux rien, c'est ainsi. Ils sont déconnectés de l'être, voilà tout. Ils n'ont plus d'altruisme, d'idéalisme, de compassion vraie, d'oubli de soi. En somme, ils se rapprochent de la définition moderne de l'humain : un ordinateur biologique. Leur cœur n'a plus de porte spirituelle. Il est opaque. Il n'est plus que ce muscle qui bat dans leur poitrine. Ils vivent dans les ténèbres de l'esprit. Vous comprenez ce que je dis ?

Il continue à m'expliquer sa vision et là j'ai vraiment l'impression qu'il délire. Il doit être dans sa phase ascendante. Il me prend comme interlocuteur. Il semble heureux de me voir, mais je ressens un poids terrible. Il fait bien sentir sa solitude irréversible, celle d'un homme qui n'est plus avec personne dans le monde. Mais je ne pense pas qu'il soit vraiment fermé aux autres. Il s'isole parce qu'il se différencie. Il ne laisse entrer personne dans son univers, mais il est obligé de parler pour retrouver sa liberté et, pour des raisons obscures, il m'a choisi. Il tente de me convaincre que son silence tient à une nostalgie immense, mais je crois plutôt déceler la marque de l'arrogance et d'un sentiment de supériorité. J'essaie de le suivre, mais c'est difficile. Lui qui depuis des jours demeure immobile, là il ne me permet

pas de placer un mot. Je crains de l'offenser en l'interrompant. Finalement, j'ose.

— Pardonnez-moi, monsieur Martineau, pouvez-vous simplifier et m'expliquer pourquoi vous me parlez alors que depuis votre entrée à la Maison St-Michel personne n'a pu tirer le moindre son de vous ? Le Dr Mathieu, qui est venu vous rencontrer avant moi est un homme respectable, et vous lui avez tourné le dos. C'est incompréhensible !

Il évalue la situation. Puis il se met à sourire.

— Disons que j'ai le don de lire certains visages. Le vôtre est comme un livre ouvert. J'y vois une vie généreuse. Vous êtes comblé et seul l'amour d'une femme remarquable peut produire une telle sérénité. Si vous me regardez attentivement, vous y percevrez l'inverse. J'ai été malmené par l'existence et j'ai porté de grandes détresses et des souffrances difficiles à franchir. Vous trouverez aussi une force et une détermination que vous n'avez pas. Tout vous est tombé dans les mains facilement. Moi, j'ai dû me battre pour gagner chaque pouce de terrain et au départ je n'étais pas mieux armé que vous ne l'étiez. Pourtant, même si nos routes ont été opposées, nous sommes maintenant très près l'un de l'autre. Nous sommes quasi des frères jumeaux même si dans le passé nous avons été tout à fait dissemblables. Vous le constaterez avec le temps. Je sens une affinité que vous ne pouvez percevoir, car vous n'avez pas mon entraînement, mais retenez ce que je vous dis.

— Pour être honnête avec vous, monsieur Martineau, je crains qu'effectivement vous ne soyez dans une phase délirante, assez grave. Vous ne me connaissez pas et vous projetez sur moi ce que vous aimeriez que je sois. Mais nous n'avons rien en commun.

— Vous croyez ça ! Je vais vous prouver immédiatement le contraire. Vous êtes un psychologue jungien.

Votre visage n'accuse aucune fermeture mentale. Il n'y a pas ces rides qui traduisent l'entêtement et le goût de triompher à tout prix. On sent que vous avez une capacité d'écoute et je me dis qu'une personnalité aussi vaste que Jung a dû vous plaire. Je me trompe ?

— Je suis effectivement très respectueux de ce grand fondateur de la psychologie moderne. Vous aviez une chance sur deux d'être dans l'erreur, alors n'allons pas trop vite. Vous connaissez Jung ?

— J'ai étudié ses théories, mais je suis un autodidacte, comme vous le savez. Je ne suis pas autorisé à parler comme vous l'êtes.

— Je ne juge pas l'homme à ses diplômes. Avez-vous vraiment lu tous les livres de votre immense bibliothèque ?

— Oui !

— Vous avez trouvé ce que vous cherchiez ?

— Non !

— Écoutez, monsieur Martineau, je suis ici pour vous aider à comprendre ce qui s'est passé en vous, mais soyons clairs : nous sommes loin d'être des frères jumeaux sur quelque plan que ce soit. Vous êtes sorti pour votre plus grand bien d'un silence qui nous troublait, mais n'allez pas à un autre extrême en voyant plus qu'un psychologue qui veut vous aider à reprendre votre vie normale.

— D'accord Dr Longpré, mais permettez-moi de vérifier une dernière intuition, plus personnelle cette fois-ci ?

— Mais après, c'est fini, ce jeu – laisse-moi te dire qui tu es – on a des choses plus urgentes à faire.

— Vous a-t-on déjà fait remarquer que vous donnez de la légèreté d'être ? Et il me fait un clin d'œil comme pour me prouver qu'il voit en moi.

Cette dernière question me trouble, car elle va droit à une expérience très intime avec Mylène. Quand je la

courtisais à l'université et que je croyais ma cause perdue devant une compétition trop forte, je lui demandai pourquoi c'était moi l'élu. Elle ne put s'empêcher de rire et de se moquer. « C'est parce que j'aime les laids et les pas trop brillants ! » s'esclaffa-t-elle. Complètement ahuri, je ne sus que dire. Elle m'embrassa et me murmura tendrement « Vraiment, tu ne sais pas ? Tu me plais parce que tu me donnes de la légèreté d'être. Et j'ai besoin de cela plus que tout. » Je fus très surpris de cette réponse, car, à vrai dire, je me sens toujours envahi par la douleur des autres. J'ai choisi la psychanalyse pour soigner le mal d'être. La légèreté, où donc Mylène a-t-elle trouvé ça ? Voulait-elle dire, que je prends sur moi la tristesse, et que, d'une certaine manière, les gens ont l'impression de se délester d'un fardeau ? C'est du moins comme ça que j'ai raisonné quand la douce Mylène m'a ouvert son cœur. Le fait qu'un étranger me parle de cette qualité, à ce moment-ci, me surprend énormément.

— À vrai dire, je suis alourdi par la souffrance de mes patients et la légèreté d'être, ça ne signifie pas grand-chose.

— Je voulais dire que vous portez le fardeau des autres. Je me suis mal exprimé. Ça ne doit pas être de tout repos pour vous, car l'âme humaine est bien mal en point, et vous êtes un témoin privilégié du malaise dans la civilisation. Nous sommes en chute libre. Vous devez le voir chez vos malades au quotidien.

— De quoi parlez-vous ?

— D'une mort spirituelle sans espoir. Nous y reviendrons, mais, pour le moment, aidez-moi à sortir d'ici. Je veux reprendre ma vie et retourner chez moi tranquille. Qu'est-ce qu'il faut faire ? Vous pouvez m'appeler Charles.

— Ce n'est pas habituel de créer une telle proximité. Gardons nos distances.

— J'insiste !

— D'accord, Charles. Mais ce n'est pas aussi simple que vous pensez. D'abord, vous avez troublé la paix nocturne de vos voisins et on vous a retrouvé inconscient chez vous. Vous n'avez donné aucune justification. De plus, vous avez terrassé cinq voyous, légitime défense certes, mais, si vous êtes malades et en proie à des hallucinations, vous pourriez être dangereux. Nous voulons nous assurer que vous n'êtes pas une menace ni pour vous-même ni pour les autres. J'ai besoin d'explication pour vous protéger.

— Bien sûr. Je vais vous en donner. Ouvrez votre appareil enregistreur et vous pourrez par la suite transcrire un résumé de votre cru qui paraîtra plausible à vos pairs. Je ne connais pas assez votre jargon pour m'improviser psychologue. Voici l'essentiel de ce que vous devez rapporter.

— Charles, je ne peux procéder ainsi. C'est moi qui suis sensé écrire ce que je pense de votre état et non vous de me dicter ce que je dois mettre dans mon analyse. C'est le monde à l'envers !

— Justement, tout est sens dessus dessous ! Vous ne pouvez dire mieux. Écoutez-moi d'abord et vous jugerez ensuite.

J'hésite, mais finalement je le laisser aller à son scénario. Il prétend être sous l'emprise d'une phobie sociale. Il craint le regard des autres. Pour lui, faire des courses à l'épicerie constitue en soi une épreuve. Marcher dans la foule : un supplice. Rencontrer des étrangers : un effort surhumain. Je l'arrête et lui souligne vivement qu'il me parle avec assurance et semble être en contrôle de tout. Là, il me dit soigner sa phobie avec des tranquillisants. N'aimant pas cette dépendance, il a tenté de s'en défaire. Il aurait trop réduit la dose et, en conséquence, serait tombé dans un état

lunatique. Je ne crois rien de ce qu'il me raconte, mais je décide de souscrire à son jeu.

— Quand on prend des médicaments, Charles, il ne faut pas modifier la prescription sans consulter un psychiatre.

— Oui, je le comprends maintenant. On m'a redonné des tranquillisants pour apaiser mes nuits. Ce qui du même coup m'a rendu moins phobique.

— En effet, on m'a informé de la chose. Sauf que personne ne vous savait souffrant de cette maladie. Comment le deviner puisque vous étiez silencieux ? Un heureux hasard vous a remis sur pied.

— Tout à fait ! D'ailleurs, c'est grâce à ce type de médication que je peux vivre une vie à peu près normale et travailler à Postes Canada. Il faut dire que je côtoie un minimum de personne, j'évite toutes les assemblées syndicales, les fêtes de bureau, les pauses café. Si bien que je me suis adapté socialement. Mes patrons n'ont rien à me reprocher. Ils ne comprennent pas mon manque d'ambition, ni mon caractère taciturne, mais je fais mon boulot correctement.

— Jusque-là, je vous suis, Charles. On m'a rapporté que vous n'êtes pas un bout en train au travail, mais que vous êtes discipliné.

— Je gagne ma vie simplement, mais les gens du bureau ne m'apprécient guère. Il faut dire, vu mon état, que je n'ai rien fait pour attirer la sympathie. Je n'aurais pas dû diminuer la dose de mon cru, mais à la longue on se sent idiot d'être sous la dépendance de si minuscules pilules.

— Vous avez, pardonnez-moi cette expression familière, « pété les plombs ».

— Exactement, docteur !

Je n'embarque pas dans cette toile un peu trop bien tissée, mais pour le moment je le laisse poursuivre sa

fantaisie. Il se croit d'une intelligence supérieure, je dois lui faire accepter un suivi analytique. Ça, j'y tiens personnellement, car je veux connaître ce qu'il trame dans sa tête. Il est encore trop tôt pour le confirmer, mais je ne serais pas surpris que mon examen révèle une PMD (psychose maniaco-dépressive).

— Je vais me porter garant de vous. Il me faudra néanmoins plusieurs mois, sinon je doute d'obtenir gain de cause.

Charles me sourit. Il a ce qu'il désirait apparemment, mais je pense qu'il n'est pas non plus dupe de mon jeu. Le mensonge partagé !

— Je comprends. C'est naturel. J'accepte. Notre conversation est maintenant terminée. Je suis fatigué. Je vous en prie, sortez-moi vite d'ici.

— Pardonnez-moi, Charles, j'ai une dernière petite question. Qui sont ces Shaktis auxquelles vous faites référence dans votre journal ?

— D'abord, vous n'avez pas l'autorisation de lire mes écrits, s'empresse-t-il de dire avec un mécontentement très explicite.

— Écoutez, nous ne voulons que votre bien. Vous n'êtes pas en prison ici. Nous n'avons négligé aucune piste susceptible de nous aider à mieux vous comprendre. Je n'ai parcouru que vos deux premiers chapitres et je trouve ça très révélateur et intéressant. Difficile de démêler la fiction de la réalité. C'est pourquoi j'aimerais que nous en discutions. Si vous m'interdisez de poursuivre, je vais arrêter sur-le-champ, mais disons que jusqu'à aujourd'hui vous n'avez pas été très coopératif.

— C'est vrai ! De toute façon, je doute que personne ne puisse y comprendre grand-chose. Vous pouvez continuer votre lecture, nous en parlerons la prochaine fois. Je suis fatigué. Heureux de vous avoir rencontré.

— D'accord, Charles. J'attendrai donc pour savoir si les Shaktis relèvent de la fiction ou de la réalité.

— Les Shaktis existent, je peux vous le confirmer immédiatement. Le reste demandera un peu de temps et beaucoup d'ouverture d'esprit. Laissez-moi, s'il vous plaît, me reposer.

Ce patient n'est certainement pas ordinaire. C'est un cas unique. Il a beaucoup de charisme et une force passe en lui, même quand il délire. Il est tellement convaincu quand il parle que c'en est déroutant. J'ai l'impression qu'il a fait sauter des barrages dans sa tête et que son intuition est très développée. Sa présence crée un trouble. J'ai analysé bien des malades et je me montre, c'est connu trop perméable, mais le cas de Martineau relève du jamais vu. Ce patient projette des émotions avec une rare puissance. Cet homme me fait glisser sur une pente dangereuse. Je n'insiste pas. Martineau donne vraiment des signes de fatigue. Il s'en retourne à sa fenêtre et à son silence.

# 4

## Début

Quand une brèche s'ouvre dans un cœur longtemps endormi, le barrage des violences soutenues cède sous la pression des souvenirs éveillés. Je m'abandonne au flot de mes pensées. Des îles flottantes à la dérive, des lieux de mémoires amalgamés. Tout un passé se reconstruit en présences fugitives. Je dois poursuivre les réminiscences, retrouver le commencement.

Un espace vide, dans lequel je cherche des étoiles. Des moments d'intimité magique, des ambiances reviennent à travers une simple mélodie aimée. Parfois, une voix mélancolique creuse mon âme comme un canyon menant à des rivières secrètes et souterraines. Je remonte ainsi les années jusqu'à l'enfance. Voilà que je me revois avec mon père, près d'un ruisseau où la truite s'égarait dans les après-midi chauds, sous le pont de bois, appréciant les douceurs de l'ombre. Il portait un mouchoir blanc noué sur le crâne, l'air un peu ridicule. J'aimais nos randonnées, lui seul avait ce pouvoir remarquable de déceler dans la vivacité des reflets le menaçant « grande gueule », que personne d'autre

d'ailleurs dans tout le quartier n'avait observé. Ce brochet légendaire vit encore dans mes songes et se dérobe à tous les regards. Que de jours heureux ! Il me semblait que la vie s'écoulerait ainsi, toujours calme et paisible. Dans la maison, la joie régnait et, quand les oncles et les tantes s'amenaient à l'improviste, des rires aux éclats illuminaient le visage serein de ma mère.

Les choses commencèrent à tourner mal quand nous dûmes nous expatrier du Québec pour aller dans la banlieue ouest de Chicago. La compagnie où travaillait mon père fut fermée et on lui offrit un transfert qu'il accepta, n'ayant pas d'autre opportunité. On quitta nos amis, le cœur dévasté, et mon ruisseau avec rage. Ce coup du destin, on ne le méritait pas. Rendu là-bas, on s'adapta difficilement. Ma mère dut commencer à faire de la couture pour les gens des alentours afin de boucler les fins de mois. Les logements coûtaient cher et on ne voulait pas vivre en miséreux. Mes parents s'épuisaient au travail et mon père, avec tout ce stress sur les épaules, finit par tomber malade. Un premier avertissement cardiaque nous fit craindre le pire et il dut se résigner à ne plus faire d'heures supplémentaires.

La mort traîtresse surveillait de près. Un soir, elle l'a enlevé sans égard, sous nos yeux. Pour la première fois, j'ai vu ma mère en larmes. Petit garçon, j'ai voulu combattre la faucheuse. Je la hais. On m'a élevé dans le respect des volontés de Dieu. Il ne faut pas juger le Créateur. Personne ne peut comprendre ses desseins. Prions avec humilité. Mais comment ne pas se révolter quand notre cœur éclate en millions de sanglots ?

Enfant, je souffrais d'une délicatesse insupportable. Je fus écrasé par le regard effrayé de mon père passant dans l'au-delà. Ce lieu maudit. Mais pourquoi Dieu est-il si indifférent à notre douleur ? « Il s'en va au ciel, me disait-on. C'est un homme bon, Jésus l'accueillera dans son paradis. »

Sans doute, ces belles paroles me réconfortèrent un peu, mais pas pour longtemps. À mesure que mon esprit critique s'élargissait, je remettais tout en question, au désarroi de ma pauvre mère. La vie n'épargne pas les gentils. Bien au contraire, on a parfois l'impression que triomphent les plus pourris, les plus mornes d'entre nous. J'ai grandi dans ces doutes, qui me ravageaient l'intérieur. Apparemment, je devenais l'homme de la maison, mais je ne suis pas sûr que l'adjectif m'allait parfaitement. Fils unique, un profond attachement me liait à ma mère, sur qui maintenant tout reposait. Un désaccord religieux fondamental nous séparait, mais je demeurais silencieux pour ne pas la contrarier. Elle faisait tout pour moi et sa bonté, son oubli de soi m'ont toujours inspiré. Elle voulait que je m'instruise et faisait tous les efforts pour ramasser de l'argent pour mes études. Une rage métaphysique bouillait en moi, mais il fallait que je me discipline. En ce temps-là, les jours avançaient à pas de tortue. Peu après la mort de mon père, nous avons dû déménager, plus à l'ouest, dans un coin pauvre et triste. Ma mère faisait de la couture tous les jours et presque tous les soirs. Nous habitions un très petit logement à la limite d'un quartier peu recommandable. Notre salon donnait sur une allée de peupliers, la seule chose belle dont je me souvienne. Ces arbres évoquent encore pour moi majesté et noblesse, un espace hors du temps. Devenus rares dans nos villes, ceux qui survivent me semblent être des sentinelles tristes et solitaires.

Sept jours par semaine, j'entendais le bruit de la machine à coudre. Je voulais aider et trouver du travail, conscient que ma mère se tuait à la tâche, mais elle disait « Concentre-toi sur tes études pour entrer à l'université. T'auras toute ta vie pour travailler. » Ma culpabilité s'effaçait vite. Je me suis imposé une discipline de fer pour

réussir. Certains soirs, lorsqu'elle n'en pouvait plus de se courber sur sa machine, quand ses doigts fatigués tremblaient trop pour achever une couture délicate, elle fermait tout, ouvrait sa télévision et s'installait confortablement sur son divan. Il m'arrivait à ces moments-là d'oublier mes livres, d'aller m'asseoir à ses pieds pour lui faire plaisir. Elle glissait sa main dans mes cheveux et je restais ainsi jusqu'à ce qu'elle s'endorme, sans jamais voir la fin du film. De même, pensais-je, nous passons brièvement dans le temps et nous ne connaîtrons pas la suite.

Des années se sont déroulées dans un temps presque immobile. Elle, sa vieille machine et moi, mes livres, nous étions fidèles à nos engagements. Notre grande sortie, une fois par mois le dimanche, consistait en un dîner chez Sam, le restaurant du coin reconnu pour ses *smoke meat* et ses frites. Elle aimait bien le gros Sam, qui lui réservait sa place préférée, ces journées où elle arrivait joyeuse comme si elle s'offrait un festin de roi. Si contente avec si peu. Son sourire illuminait tous les gens autour et voilà qu'eux aussi se sentaient riches.

Sam l'accueillait toujours de la même façon.

— Oh là ! La grande couturière ! Gertrude vous êtes rayonnante ! Quand allez-vous nous l'amener, votre amoureux ?

Sam, énorme, avec un visage plissé de gras, un cou épais, trop court se perdant dans le creux de ses épaules comme si sa tête s'affaissait sur sa poitrine, affichait un air franc et vigoureux. Cette joie puissante nous faisait oublier son physique moelleux et fondant. Ma mère riait, flattée par le rituel. Elle portait quasi toujours sa robe noire qui l'amincissait avec sa collerette blanche. Sa coiffure sobre clairsemée de gris montrait qu'elle vieillissait bien trop rapidement dans ce quartier de misère. Sa jeunesse fuyait à une vitesse éclair.

— Mon cher Sam, j'ai trop de travail pour prendre soin d'un mari. Et si j'avais à choisir, ça serait vous, car j'ai rêvé toute ma vie d'un homme sachant cuisiner et bricoler. Que Dieu me pardonne de dire ça, mon époux ne faisait pas grand-chose dans le ménage, mais il avait une belle éducation.

La femme de Sam, aussi bien portante que son conjoint, jetait à ma mère un air entendu, pendant qu'elle s'affairait dans la vaisselle. D'un dimanche à l'autre, la conversation variait un peu, mais au bout du compte tout revenait à un cycle de phrases. Tous se prêtaient avec patience à ces habitudes simples qui font que les jours semblent se cristalliser dans le temps.

Le restaurant de Sam avait une caractéristique unique. Il ouvrait le passage entre le quartier arrière assez sombre, aux prises avec divers gangs de rue, et le nôtre, pauvre, mais respectable. La richesse s'élargissait de plus en plus vers l'est. Ce couloir entre deux mondes remontait au temps où les citoyens avaient bâti la longue et haute muraille pour limiter l'entrée des intrus. On fit une exception pour le restaurant de Sam. Ne voulant ni le mettre d'un côté ni de l'autre, elle s'arrêta à droite et à gauche du café. Il devenait possible de passer par la porte arrière pour changer de vie. Curieusement, il n'y avait guère de va-et-vient entre les deux quartiers. La barrière jouait son rôle et chacun se tenait dans son périmètre, respectant la convention implicite. On allait chez Sam pour manger et non pour traverser la frontière.

Mon enfance s'acheva brutalement à mes quatorze ans, qui foncèrent sur moi à vive allure. Ce fut un volcan intérieur que j'appris à discipliner. Mon esprit contestataire m'éloigna des consensus sociaux. Mélange hétéroclite de volonté et d'hésitations troublées par des désirs puissants, je me séparais de plus en plus de la masse des camarades. Je

trouvais niaises leurs aspirations : une maison confortable, une belle voiture, des voyages dans le Sud, une femme pour fonder une famille, une maîtresse pour le reste. Dans les tourments de mon adolescence, je compris que du côté de la raison s'ouvrait ma voie. Le monde de la poésie me rendait trop vulnérable. Je me préparais pour entrer à l'université en physique, la discipline qui me semblait être à la base de toutes les sciences et, plus près du réel. Ma grande préoccupation consistait à dominer ma sensibilité et aiguiser ma rationalité. Je découvrais que la volonté nous fortifie et peut nous abstraire du chaos émotif. À force de vouloir, je devins plus stable que jamais et je m'entourai de silence afin de ne laisser à personne prise sur moi. Cette austérité intérieure appliquée à toutes mes vulnérabilités me créa une carapace quasi indestructible. Voilà comment je me pensai illusoirement fort, protégé par un discours tellement bien tissé que j'en vins à ne plus me reconnaître dans mon paraître. J'avais étouffé ma sensibilité pour vivre. Ni la science, du moins le peu que je n'en savais, ni la religion ne me satisfaisait philosophiquement. Je me révoltais de plus en plus contre les enseignements chrétiens. Surtout cette histoire du Rédempteur du genre humain. Non, mais qu'est-ce qu'on a bien pu faire à part naître et mourir pitoyablement ? Tenter de survivre dans un monde où la tuerie de la jungle domine. De quoi le Christ nous a-t-il libérés au juste ? Du mal ? C'est ça, être rachetés ? Faut-il être aveugle à ce point pour ne pas voir la misère, toujours criante ? La crucifixion n'a servi à rien. Avant ou après Jésus-Christ, c'est du pareil. Pas une miette de progrès moral. Nous avons tout simplement plus de moyens pour nous massacrer les uns les autres, pour exploiter ceux que nous voulons réduire à l'esclavage sans le dire. La vie continue son règne de souffrance en nous faisant croire au

bonheur et, quand par le plus grand des hasards il se pointe discrètement, il repart aussi vite, se moquant de nos illusions. J'explosais littéralement de rage lorsque je voyais ma pauvre mère résignée à son petit pain, besognant sans rancune, acceptant son lot d'injustices sans lever la voix. Dans mon orgueil incommensurable, j'avais besoin d'un Dieu pour l'accuser du mal qu'il nous faisait. Ceux qui proclamaient sa mort anéantissaient ma révolte. Je ne pouvais adhérer à cette mélancolie suprême du vide. Je suis resté croyant à cause de la colère qui me consumait.



Je n'allais plus avec ma mère chez Sam le dimanche, mais parfois le soir j'y venais seul pour un dernier café. Je prenais plaisir à observer des gens si différents de moi et des filles, jeunes, mais déjà tellement désillusionnées. À capter dans leurs regards la nostalgie d'une vie meilleure sur la terre promise qui fuyait devant eux, ravissant tout l'espoir de leur génération. Me surprenaient leur fierté et leur passion de vivre. J'écoutais les conversations secrètes, j'épiais les rêves, mais je ne parlais jamais à personne. Le Café de Sam devint mon petit royaume interdit. Quelque chose là m'attirait, mais je ne savais pas comment me comporter. Comme un pèlerin dans le désert voyant un feu au loin, je craignais de m'approcher de la tribu l'ayant allumé.

Apôtre de la raison et de la logique, j'analysais le monde et son histoire ; plus je poussais en cette direction, plus je glissais dans le dégoût. De la mort injuste de mon père à tout ce que mes lectures me dévoilaient, je me noyais dans l'amertume. J'entrepris une espèce de guerre adolescente et stupide contre la création. Une obscurité grandissait en

moi, mais la vie ouvre parfois des passages inattendus. Un soir chez Sam, une femme digne et grave entra par la porte arrière. Tous les visages se retournèrent immédiatement comme s'il s'agissait d'une vision impossible. Ce genre-là n'arrivait pas de ce côté. Elle ne prêta aucune attention à nos regards étonnés, s'installa au comptoir sur un tabouret voisin du mien. Je ne voyais plus qu'elle. Cette dame très grande, forte, une véritable sculpture, habillée d'un costume moulant, noir, des yeux d'un gris d'acier et des cheveux blonds clairsemés de blancs enroulés soigneusement sur sa tête, dégageait une assurance incroyable. Moins jeune qu'elle ne le paraissait sans doute, son visage exprimait une sévérité, une maturité, une gravité témoignant du temps qui nous marque tous d'une manière ou d'une autre. Je n'aurais pu lui donner d'âge, mais je n'avais jamais vu une femme de cette sorte. Ni Sam d'ailleurs, qui, le moins qu'on puisse dire, restait sidéré par sa nouvelle cliente.

— Vous êtes Sam, je suppose. Mes élèves m'ont parlé de vous en bien.

Elle adoucit son regard, pour mettre Sam à l'aise. Elle esquissa même un sourire, inoubliable tant il modifiait instantanément son visage austère, exprimant soudainement une tendresse inouïe. Sam essaya de bredouiller quelques mots dans un langage plus châtié que d'habitude. Elle commanda le fameux spécial. Sam aurait bien aimé en savoir plus, mais d'autres clients entrèrent et il se tourna vers moi l'air piteux, me priant de tenir compagnie à la dame. Il me présenta rapidement, mais c'est elle qui engagea la conversation.

— Je me nomme Ariel et je viens juste d'aménager ma nouvelle école d'aïkido à deux pas d'ici, au coin des rues Thorn et Belleville. Je recrute actuellement des étudiants.

— Ah bon ? J'ai toujours admiré les grands maîtres de

cet art, je crains toutefois que le quartier que vous avez choisi ne soit pas le meilleur.

Elle me questionna, mais je voyais dans son regard que son action était réfléchie.

— Pourquoi donc, Charles ?

J'étais soudainement inquiet sans savoir pourquoi. J'avais l'impression que ses yeux gris lisaient en moi comme dans un livre ouvert. Je sentais que Sam, affairé dans sa cuisine, aurait donné gros pour entendre ses paroles.

— Les gens de ce côté n'ont pas le sou. Je crois aussi que des arts martiaux plus violents, valorisant l'attaque plus que la défense, conviendraient mieux à leur tempérament. Je sais que l'aïkido peut être efficace, mais il demande une maîtrise avancée tandis que, par exemple, le karaté prépare plus rapidement aux combats de rue.

— Je vois que vous connaissez un peu la philosophie du renversement de la force. Vous avez raison, c'est très difficile. Peu sont capables d'atteindre cette perfection. Toutefois, ceux qui y parviennent sont quasi invincibles. Je m'intéresse à ceux-là seulement. Je veux les trouver et les former. C'est pourquoi je voyage beaucoup à la recherche d'étudiants dignes de mon enseignement. Mes cours gratuits donnent à tous une égale chance.

Je fus surpris de ses confidences et je sentais qu'elle m'évaluait, mais je ne savais pas pourquoi. Je poursuivis de mes objections.

— D'accord, mais pourquoi choisir un lieu où les gens n'ont pour ainsi dire pas d'éducation et vont très mal comprendre une philosophie de combat très subtile, qui n'est pas l'apanage de tous ? En plus, vous êtes une femme ! Méfiez-vous des caïds du coin. Je pense que vous sous-estimez le pouvoir de ces gangs de rue. Ils ne sont pas commodes, vous savez. Même le corps policier n'ose pas

trop s'aventurer dans leurs parages. Malgré tout le respect que j'ai pour l'aïkido, je ne vois pas comment vous pourriez tenir devant dix brutes solides. À votre place, madame, je traverserais à tout le moins de ce côté ci de la barrière.

Elle se contenta de sourire et me répondit sur un ton un peu narquois.

— C'est ainsi que je fais mon recrutement ; il n'y a pas de meilleure façon. Venez vous promener avec moi et vous comprendrez. Les gens qui sont acculés à la pauvreté, quand ils s'en sortent par leur volonté sans se perdre dans la corruption, dépassent les mieux nantis. Ils apprennent le poids réel des choses. Rien ne s'acquiert simplement. Ça développe l'endurance et le courage chez ceux qui n'abandonnent pas. Être né du mauvais côté de la clôture donne parfois des avantages. Je connais bien ce type d'environnement. Le lotus pousse dans la boue.

Je me demandais pourquoi elle me racontait tout cela, moi, un pur étranger, et d'où me venait cette impression qu'elle me devinait sans arrêt. Je commençais à me sentir mal à l'aise sous son regard inquisiteur et je décidai de quitter.

— Je m'excuse, je dois partir. Ça m'a fait plaisir de vous rencontrer.

J'allais me lever quand sa voix me commanda sans que je puisse protester.

— Un instant, Charles, je n'ai pas terminé avec vous. Si vous désirez marcher vers le centre de vous-même et découvrir qui vous êtes réellement et ce dont vous êtes capable, je vous invite à mon dojo. Une obscurité vous habite et vous menace, venez vous entraîner dès lundi prochain pour éviter le pire.

Je partis subjugué par Ariel. Elle avait senti cette ombre en moi que je n'osais trop regarder en face. Ma vie allait changer.

# 5

## Frontière

Je sais que Mylène m'attend avec anxiété. Je l'ai prévenue de mon retard. Elle m'a fait part de son malaise, qui ne fait que croître depuis la matinée. J'ai tenté sans succès de la rassurer. Je me réjouis de ma rencontre avec Martineau. Le directeur devra me donner le crédit d'avoir débloqué la situation. Je n'ai rien fait d'extraordinaire, mais j'ai ouvert le dialogue avec un malade difficile. Derrière l'attitude hautaine de Martineau, je devine une grande solitude. J'aurais bien aimé me rendre directement à l'institut, mais je dois donner cours à l'Université de Montréal. Il y a des journées comme ça où tout arrive en même temps. Ce n'est qu'en fin d'après-midi que j'entre dans le bureau du directeur, impatient lui aussi de me voir. Je ne lui dis pas tout. Je m'excuse presque d'être celui à qui Martineau s'est expliqué, mais je souligne que grâce à cela nous pourrons étudier un cas assez spécial. D'ailleurs, Eagle ne pourra que se réjouir, pour les raisons qu'on sait. Il fait des pressions pour avoir accès au dossier sous prétexte que ses recherches sur les effets néfastes de la religion l'autorisent à suivre les

malades qui exhibent un enchevêtrement malsain de fantaisies spirituelles. Mathieu lui a tenu tête et voulait me parler avant d'acquiescer à sa demande.

— Écoutez, Louis, bien des choses demeurent floues dans cette affaire. Que fait cet érudit, maître d'aïkido, chez Postes Canada ? J'ai l'impression qu'on voit seulement la pointe de l'iceberg et, avant que le Dr Eagle ne mette ses griffes dans mon jardin, j'aimerais bien avoir le temps de réfléchir. Après tout, c'est à moi que ce patient veut parler et ce n'est pas le moment de briser sa confiance en faisant intervenir un deuxième analyste. Je doute fort que Martineau apprécie notre éminence. Ne compliquons pas la situation.

— Je suis d'accord avec vous, il devra attendre. Mais vous le connaissez, il ne lâchera pas le morceau. Même si je suis le directeur, je ne pourrai indéfiniment lui bloquer la route. Préparez-vous donc à l'assaut et construisez une argumentation solide qu'il ne pourra attaquer. Voilà, vous êtes prévenu maintenant.

— Je vous remercie de cette confiance, Louis.

Nous discutons longuement. Mathieu m'apporte des éléments nouveaux, car il a reçu d'Immigration Canada un dossier fort intéressant. Quand Martineau revient au Québec, il va séjourner chez son oncle. Celui-ci traîne un cancer depuis des années et il meurt six mois plus tard. À Chicago, une histoire d'homicides involontaires entoure le jeune homme. Il a plaidé légitime défense et a été acquitté. Une bagarre de rue qui a tourné à la tragédie. Ses assaillants ayant un casier judiciaire, le bénéfice du doute a prévalu en sa faveur. On n'a jamais retrouvé la trace des témoins convoqués, apparemment deux femmes tenant un dojo dans un quartier malsain. Cette disparition a intrigué le corps policier, mais l'enquête n'a rien donné. Charles

Martineau a connu une expérience dramatique dans sa jeunesse. Cela semble l'avoir marqué pour la vie. Le reste demeure toujours aussi flou. Je promène un regard songeur sur le bureau de Mathieu. Des dossiers superposés à en devenir malade. Quel bourreau de travail ! Les regrets viendront sur son lit de mort.

— Je ne sais, Pierre, si je dois vous féliciter pour votre chance ou votre doigté dans cette affaire, mais je suis heureux du résultat. Notre homme est enfin sorti de son silence. Je vais donc appuyer votre requête pour le libérer. Je crois aussi qu'il n'est pas une menace pour les autres. Il s'imagine au-dessus de nous, mais ne donne pas dans le mépris. Il vit dans un monde d'où nous sommes à peu près tous exclus, à l'exception de quelques élus, bien entendu.

Disant cela avec une pointe de sarcasme, le directeur signe d'une belle envolée, comme il a coutume de le faire. Avec empressement, je quitte son bureau pêle-mêle. Je n'ai jamais aimé ce lieu qui évoque le désordre et le débordement. Le Dr Mathieu mène trop de dossiers à la fois. Son travail remplace la famille qu'il n'a jamais fondée. Cette situation fait qu'il met beaucoup de pression sur tout le département. La présence du Dr Eagle ne fait qu'empirer les choses. Nombreux sont ceux qui rêvent d'une aventure, pour Louis, avec sa nouvelle assistante. Elle réveillerait sûrement n'importe qui d'autre.

Ma rencontre fut malgré tout moins longue que prévu. Mylène m'attend, mais je ne peux résister à l'envie de feuilleter encore le manuscrit de Martineau. Les questions fusent dans ma tête. Qui sont ces Shaktis ? Le Martineau d'aujourd'hui, puissant, mystérieux, a d'abord été un humain sensible, fragile. Comment s'est-il transformé en cette espèce d'ermite ? Cette Kalyani existe-t-elle ? Aucune date, aucun repère ne permettent de donner une certaine

vraisemblance à son récit. Peut-être que tout est imaginaire ? Un roman dans la tête d'un malade qui mélange fiction et réalité, ça peut être trompeur. Il y a néanmoins un fait irréfutable. Martineau maîtrise les arts martiaux. Où s'est-il entraîné ? Là, il faut que je rentre, ce n'est pas mon habitude d'arriver si tard. Mylène ne va pas être contente !



Après un accueil chaleureux de la part d'Aristote qui pardonne tout à son maître, Mylène me regarde d'un air soupçonneux.

— Enfin, tu arrives, c'est pas trop tôt, dit-elle un peu méchamment.

— Mais je t'avais prévenu, ma beauté. Il ne fallait pas m'attendre pour le dîner.

— J'ai patienté, mais ça ne sera pas de la haute gastronomie. Pain baguette, jambons, fromages. Pas de vin, nous en buvons trop la fin de semaine. Voilà de l'eau froide plate.

Mylène est un peu sévère, ce n'est pas dans ses habitudes. Je réfléchis, un peu débiné par la perspective d'un repas sec.

— Tu ne sembles pas être dans ta meilleure forme, ma chérie. Est-ce que j'ai oublié quelque chose d'insignifiant comme peut-être : ta fête, notre anniversaire de mariage, notre première nuit ensemble ?

Mylène ne peut s'empêcher de sourire, devant mon air piteux. Elle reconnaît que je n'ai pas mérité la douche froide.

— Excuse-moi de cet accueil bourru. Je ne sais pourquoi, mais j'ai été anxieuse toute la journée à cause de ton nouveau patient. Alors, raconte un peu.

Je ne rate aucun menu détail. Mylène imagine les yeux verts qui l'hypnotisent et craint que je ne tombe sous l'emprise de cet homme.

— Ce gars me donne le frisson. Je crois qu'il est plus malade que tu ne veux bien le dire. Et s'il a choisi de te parler, c'est qu'il te sent plus faible que Mathieu. Il pense pouvoir te dominer.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ? Je ne suis pas plus vulnérable que Mathieu. Mon patient a peut-être deviné qu'il ne pourrait pas communiquer avec lui. Parfois, les gens malades ont une hypersensibilité et ils ont besoin d'un interlocuteur ouvert qui ne les juge pas.

— Tu vois ce qui se passe ! Tu prends la défense de cet inconnu contre ton propre directeur. Déjà que t'es regardé de travers avec ta spiritualité et je ne sais quoi. Tu vas t'embourber dans un gros marécage avec ce Charles Martineau. Il m'apparait pas mal fêlé, ton bonhomme. Ça ne te fera aucun bien. Et il y a autre chose que je n'aime vraiment pas dans cette affaire.

— Quoi ?

— Quand il a dit que tu étais en quelque sorte son jumeau.

— C'est ridicule ! Je l'ai repris tout de suite et mis à sa place.

— Je te connais, Pierre. Je sais à quel point tu luttes contre ton empathie naturelle envers tes patients. Depuis toujours, tu attends un frère que tu n'as jamais eu. Un complice avec lequel tu peux t'aventurer sur des chemins nouveaux. Tu ne vois pas à quel point, dans la situation présente au département, tu joues avec le feu. Ce malade a tous les éléments pour t'entraîner dans son abîme. Tu n'es pas assez fort pour lutter contre son influence. Tu vas nous embourber dans la folie de cet homme puissant et dangereux.

— Mais enfin, Mylène, je ne te reconnais pas. Tu as toujours été ouverte à tout. Toi qui te fais tirer au tarot par ta mère, qui raffole d'ésotérisme et de sciences occultes, tu agis comme mes collègues. Qu'est-ce qui se passe ?

— Écoute, mamie n'a pas un doctorat en psychologie. Ce n'est pas pareil. On s'amuse en famille. C'est pas sérieux. Pas plus que lire son horoscope du jour. On parle ici de ton travail, de ta carrière. Tu peux me dire combien de personnes dans ton institut croient à l'âme humaine ?

— À part moi, je n'en connais aucune.

— Voilà, je n'ai rien à rajouter ! Il faut que tu fasses attention. Et ce Martineau, moi j'ai le pressentiment qu'il va te plonger dans le noir.

— Des intuitions que tu justifies comment ? Tu vois que tu es de mon côté.

— Alors là, Pierre, ne commence pas à jouer avec les mots. Je ne pense qu'à notre bien. Tu sais ce dont je parle. Je suis sérieuse et je ne veux pas que notre vie heureuse soit perturbée par un fou.

Il est rare que Mylène s'emporte. Elle adore son présent tel qu'il est. On s'entend sur tous les plans. L'harmonie règne entre nous. Elle ne s'est jamais trop inquiétée de mon penchant pour les choses spirituelles, mais elle constate que l'institut développe une opposition de plus en plus forte à mes allégeances philosophiques. Pourtant, je courbe l'échine et ne crée pas trop de remous. Lors de notre dernière réception, Mathieu, dans un moment où il s'est retrouvé seul avec Mylène, lui a fait remarquer que je prête de plus en plus à la critique. « On ne peut pas congédier un collègue pour ses croyances, mais il y a d'autres moyens de pression. La tendance dure commence à prévaloir à l'institut. Le matérialisme et l'athéisme triomphent. Les derniers bastions spiritualistes sont tombés avec le départ

de nos plus vieux chercheurs. Les retraites, ça renouvelle un institut. Pierre est vraiment isolé. S'il ne veut pas devenir la risée de tous, il vaut mieux qu'il s'en tienne à des propos scientifiques. On se comprend, Mylène ? » C'est depuis ce jour que Mylène angoisse. Elle veut simplement protéger notre couple.

— Je sais bien, ma chérie, tu penses à nous deux et je serai prudent. Je ne vais pas risquer mon poste pour des lubies. Il reste que Charles Martineau demeure un cas fascinant. Admettons qu'il soit dans un monde illusoire. Il s'est quand même adapté socialement. Il a aussi perçu mon ouverture à la spiritualité. Est-ce un pur hasard ? Peut-être bien, mais je ne crois pas. Il y a une force peu commune dans cet homme.

Mylène me regarde avec un sérieux fixe.

— Tu as le don, Pierre, d'absorber nos sentiments et de les faire tiens. Tu prends sur toi. Possible que Martineau ait ressenti la même chose. Mais ce qui t'attire chez ce patient m'inquiète. Cette fois-ci, tu vas plus loin que ton empathie habituelle.

— Je ne te le cache pas. J'ai l'impression d'être devant un dinosaure qui a échappé au temps. Il pense d'une manière différente. Notre modernisme a glissé sur lui, mais ne l'a pas transformé. On croirait un homme ayant vécu sur une île isolée en plein cœur de notre cité. C'est ça qui me fascine. Et son journal parle de femmes étranges, les Shaktis. Peut-être une pure fiction, mais elles ont chez lui tout le poids de la réalité.

— Ce nom me dit quelque chose. Mais si… Pierre, rappelle-toi au campus de l'Université de Montréal, quand nous avons pris la défense de mon professeur de philosophie, Martin Boileau, qui nous avait donné un cours sur les Tantras. Tu ne te souviens pas ? Je t'en avais parlé.

— Mylène, tu le sais bien, en ce temps, j'étais encore en médecine et j'étais toujours à plat. Nous étions tellement jeunes et quand on se voyait j'étais totalement absorbé par ta beauté que j'écoutais plus la mélodie de ta voix qu'autre chose. La philosophie, j'ai commencé à m'y intéresser après mon diplôme en psychologie, beaucoup plus tard.

— Et moi qui pensais que tu buvais mes paroles et que tu valorisais mon intelligence. Quelle déception !

Mylène joue la comédie en feignant un air courroucé. Je ne suis pas dupe, mais je me rappelle tout de même du fameux Martin Boileau critiqué par tout un groupe d'étudiants. Mylène s'était opposée aux contestataires et comme tous les gars tournaient autour d'elle, ils avaient lâché prise immédiatement. Mylène désirait avant tout devenir une artiste-peintre. En attendant, elle apprenait la philosophie. Elle adorait le vieux Martin Boileau et ses cours sur les diverses traditions religieuses. Quand elle a pu pratiquer son art à temps plein, elle a peu à peu oublié ses premiers amours. Au contraire, moi, après l'université, je m'y suis plongé de plus en plus, avec une prédilection pour la métaphysique, la spiritualité et la théologie.

— Mais aujourd'hui, tu vois, j'aimerais bien parler de philosophie avec toi, mais ça ne t'intéresse plus. Curieux bouleversement des perspectives.

— C'est vrai que je suis devenue plus concrète, mais là, ça me revient. La Shakti, c'est la féminité, l'énergie, la diversité. Le Shiva, c'est le masculin, l'abstrait, l'unité. C'est le contraire de l'Occident. La femme est active et l'homme immobile. Ça m'avait étonné, ce renversement des valeurs. C'est pourquoi je m'en souviens.

— En effet, c'est curieux. C'est la première fois que j'entends parler de cette tradition malgré mon penchant pour la spiritualité, mais il faut dire que je suis plus dans le

christianisme et le judaïsme. Quoi qu'il en soit, Martineau a une grande admiration pour ces femmes Shaktis. Je crois qu'il a été complètement séduit par l'une d'elles, mais quelque chose a mal tourné. Il évoque un échec qui l'a terrassé.

Mylène se revoit discuter avec Boileau et se souvient de tous ces gars qui essayaient de l'éblouir. Le cours sur les Tantras l'avait particulièrement fasciné.

— Écoute, maintenant que tu m'expliques, je comprends mieux pourquoi tu t'intéresses à ce patient, mais fais extrêmement attention à tes propos avec tes collègues.

— Sois rassurée, ma dulcinée, dis-je avec un air entreprenant, je ne vais pas franchir la frontière du travail scientifique, mais j'aimerais que tu sois ma complice, comme dans le temps sur le campus. J'ai besoin que tu m'aides à percer le mystère de ce malade.

— D'accord ! Pacte conclu. Les hommes, je les connais bien, reprend-elle en riant. On en fait vite le tour, mais, celui-là, je crois qu'il sera plus coriace.

— Probablement. Mais, beauté de mes rêves, maintenant qu'on est réconcilié, ne pourrait-on pas fêter ça avec un petit verre de vin pour ne pas déshonorer les fromages ?

— J'aurais parié que tu reviendrais avec ça. Je t'avertis : après il va falloir que tu perdes ces calories en faisant de l'exercice.

— Si tu te réfères à ce que je pense, alors je dis oui, et je serais même prêt à me consacrer entier à ce dur travail tout de suite.

— Quel homme vaillant j'ai la chance d'avoir !

On se retrouve enlacés sur le lit, qui résiste héroïquement à nos ébats. Je ne comprends toujours pas qu'une telle femme, dont les baisers me transportent dans une oasis

de félicité, puisse me donner tout, sans réserve, moi qui suis si ordinaire. Chaque moment que je vis avec Mylène m'illumine. Après l'amour, fidèle à ses habitudes, elle allume une cigarette et, après quelques minutes de silence, reprend la conversation.

— Qu'est-ce que tu ressens vraiment devant cet homme ?

— Si tu permets, avant de poursuivre, je vais récupérer les fromages.

— D'accord, j'adore les pique-niques au lit.

Revenant avec les cabarets usuels, j'installe le tout rapidement. Je me sens gourmand.

— La sensation que j'éprouve est, j'imagine, celle d'un archéologue découvrant une espèce disparue et non répertoriée.

— Tant que ça ? Tu ne crois pas qu'il soit vraiment malade.

— À vrai dire, même si officiellement je le décris comme tel à l'institut, au fond de moi, je pense le contraire. Il n'est pas plus dérangé que toi ou moi. Il est anormal et différent, c'est tout. Il n'entre pas dans nos statistiques. Il échappe à notre champ d'analyse usuel. Nous n'arriverons pas à le mettre dans l'une de nos boîtes. Je parle sans doute trop vite. C'est juste des impressions. Je verrai au fur et à mesure de nos rencontres.

— Tu as, en général, une assez bonne intuition. Je me demande pourquoi j'étais si anxieuse aujourd'hui. Ça ne semble pas s'accorder avec tes sentiments.

— Quand on découvre un autre, un inconnu, il y a toujours un danger possible. Notre équilibre est délicat. Avant de prendre l'avion, tu te sens généralement inquiète. Pourtant c'est le moyen de transport le plus sécuritaire de tous. Peut-être, dans le cas présent, as-tu ressenti

l'incertitude d'un départ ? J'ai un peu d'intuition, mais, comparé à toi, je ne m'élève pas très haut. Toi, tu survoles l'Everest. Alors je tiens ça pour un avertissement, un appel à la prudence.

— C'est possible ! J'appréhende un passage vers autre chose qui peut menacer notre équilibre. Je suis contente de voir que tu seras vigilant. Je t'aiderai.

— Merci. C'est pourquoi tu dois être ma complice dans cette affaire. Entre ce que je dirai à mes pairs et ce que nous partagerons, il y aura un grand fossé.

— Oui, sûrement. Ils ne vont pas te suivre. Sois constamment sur tes gardes. D'après Mathieu, certains de tes collègues jasent contre toi. Il faut que tu sois très réservé dans tes propos. Des membres du corps professoral récemment engagé te surveillent et, je ne sais pourquoi, on veut ta peau.

— Moi, je sais. Ils m'envient. Je possède quelque chose de très rare.

— Et qu'est-ce que t'as qu'ils n'ont pas ?

— Toi ! Tu as fait grande impression, lors du cinquantième anniversaire de l'institut. J'ai senti les nouveaux coqs me jalouser quand tu traversais la salle. Ils te suivaient du regard, ahuris par ta tenue, ton raffinement. Je devine ces choses. Tu es la plus extraordinaire des femmes. Je ne peux pas les blâmer, car moi aussi je ne comprends pas comment j'ai pu avoir une telle chance.

— Ah ! chéri, tu es charmant comme au premier jour. Ne t'en fais pas, je ne m'intéresse pas à ces jeunes freluquets.

Malgré tout, Mylène, un peu coquette, est intriguée et veut en savoir plus sur les petits racontars de l'institut. Elle s'amuse bien des réactions des uns et des autres. Je lui apprends que les femmes des collègues ont critiqué sa tenue, jugée un peu trop sexy. Elle s'en moque.

Je commence à montrer des signes de fatigue et c'est Mylène qui, cette fois, doit ranger. Quand elle revient au lit, je suis presque endormi. « Déjà un grand changement dans l'ordre des choses, dit-elle doucement. Toi, tu t'endors et moi j'ai le goût de veiller. Si tu permets, je vais fouiller dans ta valise et lire le manuscrit de Martineau. Comme ça, on sera au diapason. »

# 6

## Ariel

Je me pointe au Café de Sam le lundi suivant, mais je suis encore indécis. Jamais je n'ai autant ressenti que la porte arrière sépare deux cités distinctes. L'aura d'Ariel amplifiée à souhait par Sam se propage telle une vague de fond. Je vais peut-être quitter mon pays familier pour ne jamais y revenir. Dois-je m'embarquer dans cette aventure imprévue ? Le Café de Sam devient mon port d'attache sur les bords d'un océan inconnu.

Je suis absorbé profondément par mes rêveries quand la fameuse porte s'ouvre bruyamment, laissant passer un jeune homme noir avec une tuque renfoncée jusqu'aux oreilles et une démarche insolite. Il regarde brièvement les lieux et, lorsqu'il m'aperçoit, se dirige droit sur moi. Petit, mais massif, il marche en projetant son corps de gauche à droite, lentement, avec l'assurance d'un boxeur. Si une armoire à glace se déplaçait, c'est ainsi qu'elle le ferait. Il me plaque un sourire franc avec des dents jaunes et des yeux rieurs.

— Es-tu Charles ?

— Oui ! Et vous êtes ?

— J'suis Jack le portier. Ariel veut te voir. Suis-moi, *man*.

J'emboîte le pas docilement derrière cet inconnu. J'avais besoin de cette poussée. Nos vies parfois sont accrochées à des gestes insignifiants qui nous entraînent dans des bouleversements profonds. L'effet papillon existe. Un rendez-vous manqué, notre destin bifurque dans un autre sens. Une hésitation de trop, on tombe dans le désespoir. Une incompréhension inavouée, l'amour disparaît.

Jack et moi constituons, une drôle de paire. Son pas lourd frappe durement le sol en terre battue, le mien glisse sans remuer la poussière. Il parle sans cesse de tout et de rien ; je garde le silence. J'apprends en quelques minutes le nom des ruelles, les petits royaumes qu'il faut éviter, la terreur qu'inspirent *Korn Bill* et Le Fêlé, l'effroyable Dracula plus à l'est, *Ice Bob* et Le Scorpion contrôlant le centre. Chaque groupe définit son territoire. Les guerres de clan reprennent à peu près tous les six mois. Jack déteste particulièrement ceux qui s'attaquent aux femmes. Depuis son enfance, Jack défend les filles. La mâchoire de plus d'un voyou a goûté son poing d'acier, si bien qu'elles sont moins embêtées depuis qu'il surveille leurs allées et venues. *Korn Bill* et Le Fêlé ne craignent personne. Même Dracula n'ose affronter ces deux-là. Le géant malveillant n'a jusqu'à ce jour été vaincu par aucun gang. Tous les clans toutefois, aussi féroces qu'ils soient, redoutent le trio infernal : le dément et les deux jumeaux aux yeux jaunes. Une fable, sans doute. Jack ne les a jamais rencontrés. Contrairement aux autres, ils n'habitent pas en permanence le quartier. Ça fait des années qu'on les a vus et tout le monde respire. Jack les décrit comme des entités maléfiques. Des adorateurs du mal. D'après lui, ils sont différents, car ils n'ont plus rien

d'humain. Ce sont des meurtriers. Ils entretiennent la peur et le chaos. Certains les prennent pour l'incarnation de Satan et ses démons. Apparemment, ils sont entrés une fois dans le restaurant de Sam et tous les clients ont ressenti le souffle de la mort, une présence fétide. Quand quelque chose de beau naît, ils rappliquent pour l'abattre. Jack parle un jargon américain que je ne comprends pas toujours, mais peu à peu j'arrive à me faire une image du monde dans lequel je pénètre.

— En tout cas, j'avais raison de craindre ton quartier. C'est même pire que tout ce que je pouvais imaginer. T'es pas trop rassurant.

— Bah ! C'est pas tant pire. On se magane un peu. Y a juste le dément et les deux jumeaux qui tuent pour le *fun*, mais sont pus là.

— Tant mieux ! Mais tes histoires ne m'expliquent pas comment t'as connu Ariel. Es-tu son élève ?

— Non, mais t'es aveugle ? De quoi j'ai l'air ?

Disant cela, toujours avec le même sourire bon enfant, il tente maladroitement de lever la jambe plus haut que le genou. J'ai l'impression qu'il va perdre l'équilibre. Je comprends que l'aïkido n'est pas à sa portée. On s'esclaffe. C'est le début de notre amitié. Il enchaîne avec un autre de ses longs monologues dans son maudit jargon qui me rend dingue. J'arrive enfin à démêler, après l'avoir fait répéter plusieurs fois – mais il est d'une patience exemplaire pour le gars du Québec – qu'il a connu Ariel un soir à la fin de l'été. Il avait remarqué des travaux de construction à la grande maison du coin et se demandait qui l'habitait. Il marchait assez souvent par là, espérant rencontrer les nouveaux propriétaires. C'est ainsi, à force d'espionner, qu'il vit Ariel descendre de son dojo. Le soleil commençait à rougir et Jack lui conseilla de retourner chez elle. Le

quartier n'est évidemment pas recommandé pour les promenades en soirée. Elle lui dit de ne pas s'en faire et de passer son chemin, mais il la suit, craignant les gangs. Elle s'enfonce dans une ruelle et voilà qu'à peine entrée, la gigantesque silhouette de *Korn Bill* se profile devant elle. À ses côtés, bien sûr, Le Fêlé, plus hideux qu'une vipère. Jack n'a pas froid aux yeux et se précipite à sa rescousse. Il fonce de toutes ses forces sur le géant, qui bouge à peine sous l'impact. Jack a l'impression de s'écraser sur un mur. *Korn* le jette violemment au sol sans même faire un effort. Là, il me raconte qu'il ne peut pas se relever tout de suite, trop étourdi par le choc. Le Fêlé saisit la femme par-derrière, mais elle fait un mouvement qu'il n'a pas le temps de percevoir. Il se retrouve renversé, les bras tordus de douleur. Un craquement sec l'achève et il pousse un cri hideux. *Korn*, lui, ne voit que du feu. Il tente de prendre Ariel à la gorge, mais elle se défait facilement et quelques coups rapides sur son corps avec ses doigts devenus comme des crocs de serpents paralysent le géant. Ahuri, il n'a pas le temps de réfléchir. Elle fait une roue et le met K.O. par deux coups de pied frappés successivement sur la tempe. Il s'effondre au sol inconscient. Ariel n'est même pas essoufflée. Elle se tourne vers Jack sans le moindre signe d'énervement et lui sourit. Merci de votre aide, dit-elle sérieusement. Sur le coup, me confie Jack, avec l'air le plus noble qu'il puisse se donner, il tombe à ses pieds. Il jure de la suivre jusqu'à la mort comme un chevalier. Après cette histoire, j'entre dans le dojo d'Ariel comme dans un temple sacré et je ne désire plus qu'une chose : être son élève. Une quinzaine de jeunes, filles et garçons, méditent. En nous voyant, elle nous impose le silence. Elle m'accueille chaleureusement et me tend un aïkidogi. Jack, lui, prend son siège attitré, au devant. Il retire sa tuque ridicule et enfile lui aussi

son habit officiel. Une spirale de flammes dans les couleurs de l'arc-en-ciel commence au centre d'un cercle et se termine sur sa frontière, marquée par un trait noir plus épais. Je me joins au groupe dans le silence et le cours débute. Je n'ai de regards que pour Ariel, attentif à ses moindres mouvements.

— Mes chers élèves, soyez les bienvenus au dojo. Vous y trouverez la paix. Tous issus de la pauvreté, vous avez connu l'hostilité, la rage et le désespoir. Malgré tout, vous avez gardé un certain équilibre, encore précaire chez certains d'entre vous. Ici, vous fortifierez votre être. Vous apprendrez à renverser la violence des tueurs contre eux-mêmes, tout en vous libérant de la haine, à pressentir les dangers, à devancer les gestes des prédateurs pour déjouer leurs ruses. J'ai parlé de l'ennemi et ce mot sans doute appelle votre désir de vengeance, mais cette voie ne sera pas encouragée. La revanche ne mène nulle part. Vous devrez aller au-delà pour entrer dans mon second cycle de cours. Je ne peux confier mes enseignements qu'à ceux qui pourront s'affranchir du ressentiment. Je ne vous demanderai pas de pardonner à ceux qui vous ont offensé. Je vous aiderai à vous libérer du joug de la rancune. C'est très difficile. Le détachement sera votre plus grand bouclier. Il faudra vous méfier de la ruse de l'obscur qui stimulera votre hargne. Si vous tombez dans ce piège, alors vous lutterez contre votre propre puissance. Soyez vigilant. La vérité porte plusieurs visages. Rares sont les personnes touchées simultanément par la grâce de l'intelligence, la sensibilité et la force. Je vous aiderai à réunir ces vertus. Mon enseignement sera physique et mental. Je vous ai tous choisis un par un, en me promenant dans votre quartier. Vous n'êtes pas ici par hasard, mais parce que j'ai vu en vous tous quelque chose que vous ignorez encore. Sachez tout de suite que

peu d'entre vous seront capables de me suivre jusqu'au bout. Vous devrez y mettre toute votre énergie. Vous êtes dans le temple d'une Shakti. Passons maintenant à la première leçon de combat. L'art de tomber.

Ariel est lumineuse. Sa haute taille, son calme souverain nous inspirent un respect absolu. Nous sommes attentifs aux moindres des gestes qu'elle ralentit pour nous. Elle nous montre la manière de chuter sans se blesser. Comment se relever dans le même élan ? Au départ, cela nous fait peur. Nous lancer sur un plancher dur en faisant une roulade qui nous remet d'aplomb nous semble la meilleure façon de nous casser une clavicule. Mais non, en apprenant à se laisser guider par l'instinct, le corps se place de lui-même et les culbutes ne font plus mal. Je suis grisé par l'expérience. Je suis un félin qui retombe sur ses pattes avec aisance et sans effort. Pour nous aider à suivre notre rythme personnel, de temps en temps Ariel nous exerce aux sons des musiques contemporaines. C'est hallucinant de nous transporter dans la frénésie des mouvements en chute libre. On a l'impression irréelle de voler.

Je suis celui qui progresse le plus rapidement. L'aïkido m'apaise, mais je garde en moi une profonde rébellion. Je devine qu'Ariel aperçoit cette obscurité. Elle ne semble pas trop préoccupée pour le moment et apprécie mon agilité physique. Je n'ai plus besoin de penser les katas, mon instinct prend le dessus, trop fier de moi pour qu'Ariel ne s'en doute, elle me le reproche après la classe. J'essaie de me racheter par ma vaillance. Curieux de sa tradition, je pose mille questions, mais le plus souvent elle me ramène à parler de moi. Elle n'aime pas trop ma révolte métaphysique et, quand je lui confie ma volonté d'utiliser les pouvoirs de la raison comme ceux des arts martiaux, je sens l'impatience monter en elle.

— Tu m'inquiètes, Charles. Tu ne fais pas assez d'efforts pour atteindre tes objectifs. Tu ne connais pas l'échec. Tout te réussit, mais tu t'aveugles toi-même. Tu as un grand potentiel, néanmoins tu te perds dans l'orgueil. Tu embrasses tous les horizons d'un coup d'œil. Tu vois le haut, le bas, le milieu, les extrêmes, les exceptions, les contradictions, les irréductibles. Tu t'essouffles dans les labyrinthes de ta pensée. Tu veux te confronter à ce qui fonde le monde, mais sache que la vérité ne peut être déchiffrée par la raison seule. Tu ne connais pas l'univers de l'émotion et, je te le dis, l'intellect, aussi large soit-il, s'effondre devant celui qui maîtrise et joue avec cette puissance. Les Shaktis respectent cette énergie brute ; trop d'hommes luttent inutilement contre leur emprise. Dans notre confrérie, une prophétie annonce la venue d'un Shiva qui chevauchera ce tigre. Depuis deux mille ans, cela n'a pu s'accomplir. Comprends-tu l'illusion qui te guette ? Tu nourris un volcan à l'intérieur de toi et tu crois que ta raison pourra canaliser ces éruptions. Prends garde à ce jeu explosif que tu alimentes stupidement. Il faut que tu trouves la paix en toi. Tu n'es qu'une toute petite lumière dans ce vaste cosmos et ce n'est pas toi qui vas dicter tes règles de justice à la Création. Essaie d'abord de comprendre avant de juger.

Les mots Shakti et Shiva résonnent étrangement en moi. Les enseignements d'Ariel me fascinent même si je reste sceptique sur leur valeur philosophique. Je me concentre sur l'entraînement physique exceptionnel. Il m'aura suffi de traverser la rue. Quel étonnant hasard ! Imbu de mes nouvelles aptitudes, je crains moins les gangs. J'ai parfois le désir de les confronter, malice que je cache à Ariel, qui prône la non-violence. Sa culture des arts martiaux remonte aux premiers fondements en Inde du kalarippayattu. Elle

maîtrise aussi tous les styles de kung-fu, mais elle préfère la récente discipline de l'aïkido, dont elle épouse parfaitement la philosophie. Je ne dupe pas Ariel, mais pour le moment elle me laisse seul avec mes contradictions.



Je consacre moins de temps à mes études, ce qui chagrine ma mère. Heureusement, mes résultats académiques n'en souffrent pas trop. J'ai même commencé à lire des livres plus avancés sur la physique et je me débrouille assez bien. Ce qui ne m'empêche pas de buter comme tous les autres sur les questions fondamentales au niveau de l'interprétation. Ça m'obsède néanmoins plus que la normale. Une science fonctionnelle sans véritable ontologie me semble insoutenable. Je ne suis pas encore inscrit à l'université et déjà je m'oppose à l'attitude opérationnelle dominante. Ça promet ! D'autre part, j'essaie, sans y parvenir, de réconcilier cette vision avec le mysticisme d'Ariel. Selon elle, un monde d'illusions, une Maya, nous emprisonne, mais je ne vois pas comment on peut concrètement adhérer à une telle philosophie. Je me suis astreint à lire l'immatérialisme de Berkeley, mais ça ne m'a pas avancé. Si le réel n'est que perception, il n'a pas de substance fondamentale en dehors de cet acte. Mon problème est de réconcilier le détail avec les grandes métaphysiques. C'est là que ma logique se confronte avec les enseignements d'Ariel. Je tombe dans des vertiges contradictoires.

Quand après l'entraînement nous arrivons chez Sam accompagnés de Jack, nous discutons longuement. Ça fait maintenant partie de notre rituel. Si nous sommes attablés et que Jack voit qu'Ariel veut me parler personnellement,

il prétexte poliment qu'il doit faire un brin de jasette avec notre fidèle Sam, pour le désennuyer de sa journée. Lors d'une de ces rencontres nocturnes, j'apprends qu'Ariel a une fille séjournant en Inde depuis quelques années.

— Est-elle aussi séduisante que vous ?

— De loin plus magnifique que je ne l'ai jamais été, même dans la splendeur de ma jeunesse. Je dirais éblouissante. Elle ne me ressemble pas du tout. Son père lui a donné ses yeux noirs et l'allure orientale. Elle est envoûtante comme Cléopâtre au faîte de sa beauté. Elle a l'éclat d'une déesse grecque, le charme de Salomé, une vive intelligence, quoiqu'elle n'aime pas trop les abstractions. À cela, ajoute une volonté implacable et une discipline de fer. Elle a sur les hommes une emprise immense. Tu es prévenu. Tu risques de t'éprendre d'elle. Il ne le faut pas. Tu n'es pas prêt. Elle non plus, d'ailleurs. Elle revient et porte un chagrin d'amour très profond. Laisse-la en paix.

Mille questions se pressent dans ma tête. Je ressens la dévotion d'Ariel pour sa fille, mais aussi une légère inquiétude. Son regard s'illumine d'un éclat souverain, encore plus intense qu'à l'accoutumée.

— Que s'est-il passé en Inde ?

Kalyani a décidé de suivre la voie tantrique de la main gauche. Un raccourci dangereux pour atteindre l'état de rishis. Je le lui ai déconseillé, mais elle a voulu se mesurer aux expériences transgressives. La dernière étape toutefois lui a laissé des marques profondes.

Je sens qu'Ariel hésite à poursuivre. On se devine d'un coup d'œil et elle enchaîne.

— Elle désirait libérer la Kundalini pour ouvrir les chakras. La voie de la main gauche propose l'utilisation de l'énergie sexuelle. Tu es bien loin ici, Charles, de ton éducation chrétienne, mais nous, les Shaktis, ne reculons

devant aucune expérience de pouvoir. Son mentor, le meilleur de tous, capable en principe de la guider dans cet éveil et cette maîtrise simultanée des sens, est malheureusement tombé amoureux de Kalyani. Dans ce cas-ci, le mot ne peut être plus juste. Elle-même n'a pu s'empêcher de le suivre dans cette vague. Ce qui devait être une expérience sexuelle initiatique devint une passion physique qui les submergea tous deux. La confrérie leur laissa le choix de quitter le chemin sacré pour vivre ce lien humain ou de rompre. Ce n'est pas la première fois qu'une telle chose arrive. C'est le risque associé à la voie de la main gauche. Dans le cas du mentor, il n'y avait pas cet amour profond capable de l'entraîner hors de tous les attachements. Impossible pour lui d'honorer sa passion. Kalyani souffre. Je l'attends et je la soutiendrai dans cette épreuve. Je la connais. Elle passera à travers ça plus facilement qu'elle ne le croit. Sois gentilhomme avec elle, mais ne la trouble pas. Laisse-lui le temps de cicatriser ses blessures.

Ariel se doutait que j'allais aimer Kalyani. Elle savait le magnétisme de sa fille et voulait tout aussi bien me protéger, je pense. Quand je la vis pour la première fois, ce fut un tremblement de terre. Discrète et silencieuse, elle ne fit aucun geste pour me séduire. Ma vie basculait dans le monde souterrain de l'émotion.

# 7

## Analyse

Martineau ne voulait pas se rendre à l'institut pour sa première consultation. J'ai dû lui rappeler ses obligations. « Charles, ou vous m'écoutez ou vous retournez à Saint-Michel. Le directeur a insisté pour vous rencontrer. Ce n'est pas le moment de faire des caprices après que je me suis porté garant de vous. »

Charles se pointe à l'institut avec l'air contrarié d'un homme qui a dû plier devant son médecin. Je crains le pire quand le directeur va le rencontrer. Je n'ai pas le temps d'arranger les choses, car Charles est arrivé en retard. Mathieu nous attend. Je ne serais pas étonné que le Dr Eagle soit aussi dans les parages. Si Martineau ne change pas d'attitude, c'est foutu. Je cogne à la porte de Mathieu et je retiens mon souffle, tentant par un regard bienveillant de rassurer mon patient. À ma grande surprise, Charles a perdu tous ses traits à rebrousse-poil et semble détendu comme un touriste.

— Entrez, messieurs, je vous attendais, prenez place.

Martineau se montre tout à fait affable. Il a une présence d'esprit qui m'étonne. Il s'excuse auprès de

Mathieu pour son comportement passé, invoquant encore son histoire de tranquillisants.

— Vous savez, docteur, ça n'a pas été immédiat sauf en ce qui a trait à mon sommeil.

— L'effet des psychotropes sur les phobies est problématique. Nous avons triomphé des dépressions avec la médication, mais nous sommes loin d'une solution globale. La psychiatrie, comme la médecine, a beaucoup d'énigmes à résoudre.

Mathieu semble se prendre au jeu de Charles un peu trop facilement. Je me demande s'il n'a pas un plan caché. Il n'est pas directeur pour rien. C'est un habile stratège. Quant à moi, j'ai repensé à cette histoire de phobie sociale et j'en doute de plus en plus. Martineau nous dit ce qu'il croit qu'on veut entendre. N'importe, le ton cordial me rassure. Je déchante quand Mathieu, au nom de la recherche, demande à Charles s'il a objection à ce qu'un autre psychiatre réputé, le Dr Eagle évidemment, se joigne à nous. Charles accepte de bonne grâce. Je ne peux pas refuser. Je suis pris au dépourvu. Ma tension monte. Mais lorsqu'il arrive, il est plutôt affable.

— Monsieur Martineau, dit-il, je vous remercie pour cette rencontre. Votre enchevêtrement au monde religieux et mystique m'intéresse au plus haut point.

— C'est le mot juste, docteur. Dans mon enfance, par attachement à ma mère j'ai dû tremper dans le christianisme à en avoir la nausée. Dans mon adolescence, par l'attirance d'une femme très belle j'ai dû m'exposer au délire exotique du tantrisme. Tout ça, je vous l'assure, ne m'a fait aucun bien.

— Ce que vous me dites me semble raisonnable.

Je découvre à quel point Charles est rusé. Il a tout de suite vu à qui il a affaire. On croirait de l'aïkido mental,

l'utilisation du verbe de l'adversaire sans qu'il s'en aperçoive. La conversation se poursuit longuement et toutes les réponses de Martineau confirment le point de vue du Dr Eagle. Celui-ci fait montre d'une certaine retenue à mon égard, mais je sens bien à ses petits sourires qu'il se réjouit du triomphe de ses idées sur le sujet. J'ai l'envie de lui rappeler que ce n'est pas un état particulier de sa matière cérébrale et qu'il devrait avoir la modestie de sa philosophie. Sa vanité l'aveugle. Charles utilise l'arrogance du Dr Eagle pour le berner avec une facilité déconcertante. Je n'aurais pas cru ça possible. De la haute voltige ! Je commence à penser que Charles n'est pas malade au sens usuel. Je n'approuve pas le théâtre qu'il nous fait, mais je ne vais quand même pas le confronter devant Mathieu. Je règlerai ça avec lui plus tard. Tout de même, je n'en reviens pas que son histoire de médication puisse à ce point convaincre mes collègues. Il faut dire qu'il joue habilement son rôle, mais moi, il ne me trompe pas. Je remarque aussi qu'il les fait parler plus qu'il ne dit mot lui-même. C'est déjà incroyable parce qu'un psychiatre évite habituellement de s'exposer. Charles écoute comme un jeune avide d'apprendre, humble devant ces hommes de connaissance, alors que je sais fort bien qu'il ne leur accorde aucune crédibilité. J'ai hâte que le directeur lève la rencontre et me laisse seul avec mon patient.

— Messieurs, j'ai une autre obligation et dois mettre fin à notre entretien. Merci de votre collaboration à vous deux. Je pense que nous avons progressé.

Le Dr Eagle acquiesce, apparemment heureux de la tournure des évènements. Il me salue néanmoins avec la froideur usuelle. Je fais de même et je me retrouve enfin dans mon bureau, avec Charles, qui prend la parole.

— Ai-je joué correctement l'humilité ?

— Vous vous amusez, Charles, alors que nous songeons à votre bien.

— Peut-être vous, Pierre, mais pas eux. Ils sont là pour leur gloire. Ils ne me comprendront jamais. Ils n'ont aucune idée du monde dans lequel je vis, ni vous non plus d'ailleurs, mais au moins votre empathie réelle vous expose. Ça se sent.

— Ah ! Et quoi encore ? C'est vous qui me soignez maintenant. Les rôles sont inversés.

— J'ai de l'estime pour vous, mais je n'ai pas besoin de votre psychanalyse. Mais peut-être que vous par contre…

— Charles, rappelez-vous que mon équilibre mental n'est pas en question tandis que le vôtre l'est.

— C'est votre femme qui a laissé ce parfum délicat sur vous ?

— Vous sentez une fragrance ?

— Oui, parfaitement. Une odeur raffinée provenant d'un jardin exotique. Cette grâce vous enchante. Votre conjointe est sans doute remarquable.

— Ma vie personnelle ne vous regarde pas et vous déduisez beaucoup avec peu. Votre assurance témoigne d'une montée quelque peu délirante. Rappelez-vous qu'il n'y a pas si longtemps vous étiez presque un somnambule. Je veux que vous preniez conscience de ça avant de retomber dans une mélancolie plus grave.

— Je vois que vous m'avez diagnostiqué une PMD, mais vous êtes dans l'erreur. Je crois qu'au fond de vous-même, vous le savez, mais c'est embarrassant de suivre cette intuition. Vous ne pouvez imaginer ce que j'ai pu vivre, ni ma quête. Des vies entières sont perdues dans la confusion et le chaos de la Maya. La sortie de l'illusion est brutale et non continue. C'est difficile à expliquer comme l'expérience de la lumière à un aveugle-né. Je suis dans les pas de

Shiva. Une sagesse plus grande que la nôtre nous a rapprochés. Je ne sais pas encore pourquoi, mais respectons le déroulement des choses.

J'écoute Martineau et je suis écartelé entre deux positions irréconciliables : le malade ou l'homme supérieur ? Charles a soigné son apparence. Ses jeans, sa chemise noire et sa taille fine lui donnent l'air d'un ninja. Son teint blanc adoucit cette masse sombre, mais le pouvoir hypnotique de ses yeux clairs inspire un certain malaise. Si ce maître des arts martiaux devient violent, je ne pourrai rien faire. Mais il n'y a pas d'hostilité dans son regard, seulement une puissance de concentration. Je me dis que cet homme a besoin d'aide et qu'il ne faut pas être dupe de sa fausse assurance. Mon bureau brille d'ordre et de propreté. Quelques premières toiles de Mylène, imprégnées de fauvisme, ouvrent mon espace réduit. Des représentations de ports aux couleurs vives invitent aux voyages dans l'esprit du temps des colonies. Charles s'engouffre dans mon énorme fauteuil de velours brun, à cordes serrées. Le jour ensoleillé nous inonde de lumière et on oublie que l'institut abrite aussi des psychopathes dangereux.

— Charles, j'avance dans votre journal, mais cette histoire de Shaktis m'embrouille. Il me faut comprendre ce qui s'est passé réellement dans votre adolescence. Sans cette clef, je ne pourrai pas faire grand-chose pour vous.

— Vous avez raison. Tout part de là. Selon les Shaktis, nous vivons dans une image renversée de la réalité qui ne fait pas de sens. Hélas ! Nous ne le savons pas. Le paradigme contemporain nous fait croire à une vision complètement matérialiste du monde. La plupart des hommes cultivés, touchés par l'horizon scientifique, pensent que la conscience n'est qu'un produit du cerveau. La liberté n'est plus alors qu'une forme d'illusion. Nous sommes aveugles à

nous-mêmes. Nos plus beaux sonnets ne sont plus que libido sublimé pâte à désirs malaxés dans nos instincts. Et notre amour se résume à l'influx électromagnétique imbibant la matière grise d'arcs-en-ciel fébriles. Mais tout ceci est faux. Aussi dérisoire que les règles des prêtres. Le même mal pervertit les sciences et les religions. Il terrasse les poètes, qui dépassent les frontières d'un côté comme de l'autre. Quand j'ai rencontré Ariel, je n'ai pas compris non plus. Ma logique luttait contre elle. Nous étions dans le Café de Sam, elle tentait de me faire sentir ce qu'est une pensée vivante et souple, alors que j'étais déjà ligoté par la raison morte qui tapissait mon mental de scories et me bloquait toutes les issues. Pour une idée qui libère et délivre de l'encerclement, il y en a des milliards et des milliards qui vous enchaînent et vous rendent esclaves. Ariel me répétait, sans que je comprenne, que la plupart des structures emprisonnent. Toutes les religions ont trempé dans le sang. Toutes les idéologies ont brûlé, assassiné, suffoqué des innocents. Pourquoi ces guerres entre nations, entre des hommes qui au départ ont tellement en commun, mais finissent par bâtir des fossés vertigineux entre eux ? Pourquoi une croissance aveugle dans un monde aux ressources limitées ? Pourquoi une puissance nucléaire pour maintenir une paix dans l'équilibre de la terreur ? Notre cité est à l'envers ! Il faut l'inverser. Je tenais tête à Ariel, cherchant des explications plus pragmatiques et terre-à-terre pour justifier les contradictions sociales. J'avais tort. Nous créons nos propres démons et ce n'est pas le matérialisme qui va nous sauver.

Charles s'envole dans son étrange perspective. Il habite ses paroles comme un illuminé sortant des ténèbres. Quelque chose m'attire dans ce tourbillon de visions. Moi aussi je rêve d'échapper à notre monde souillé de sang. Mais je dois

me distancier de Charles, il a un charisme fort.

— N'allons pas trop vite. Parlons d'abord de vous avant de secouer la terre entière.

— Vous essayez de ne pas m'entendre Pierre. Vous bloquez vos oreilles. Je comprends. J'ai fait la même chose. Il n'est pas simple de traverser l'horizon de notre civilisation, mais il le faut si nous voulons survivre et accomplir ce pour quoi la conscience est. Le monde est spirituel avant d'être matériel. On doit expérimenter ce fait et non se l'imposer par une quelconque foi religieuse. Vous avez la chance à travers moi de vous affranchir du joug mécaniste. Le vent du grand large bourdonne dans votre tête. Laissez-le entrer.

— Je dois dire, Charles, que vous avez le talent d'un orateur. Vous êtes un paradoxe vivant. Simple employé au bas de l'échelle salariale, chez Postes Canada ; maître incontesté d'aïkido n'ayant jamais participé à aucun championnat, érudit naviguant dans quasi toutes les disciplines comme les hommes de la Renaissance. Et quoi d'autre encore ?

— Le plus important, votre question initiale : ma rencontre avec les Shaktis. C'est elles qui ont ouvert le passage. Je n'ai fait que comprendre, à retardement, ce que j'aurais pu saisir bien avant.

— Justement, pouvez-vous me parler de votre expérience personnelle à ce moment-là ?

— D'accord, mais nous perdons du temps inutilement.

— Laissez-m'en être juge pour une fois !

— Très bien. Il était une fois un jeune adolescent révolté des coups du destin. Acceptant mal la mort soudaine de son père, vivant la rage d'être déraciné, se sentant à l'abandon dans une affreuse banlieue de Chicago et voyant sa mère se crever au travail. Il se plonge dans l'étude de la

physique pour comprendre et dépasser sa déception d'être là, dans ce coin minuscule oublié des étoiles. Il devient de plus en plus critique envers son éducation religieuse, mais conserve la foi dans un Dieu responsable de la situation du monde. Seulement, il se révolte contre lui. Et, quand à travers l'histoire, il prend conscience d'une horreur inimaginable, il accuse Dieu et non l'Homme de sa déchéance. C'est le début d'une crise métaphysique. Contrairement à l'esprit de l'époque, niant l'existence de Dieu et lui enlevant du même coup toute culpabilité, l'adolescent continue à voir un logos suprême qu'il blâme du mal. Un orgueil qu'on pourrait qualifier de luciférien. Voilà, Pierre, j'ai été ce garçon cultivant une ombre grandissante lorsque j'ai rencontré les Shaktis.

— Avouez que c'est assez incroyable de croiser de telles personnes dans votre quartier.

— Oui ! Autant que de gagner à la loto. Je deviens l'apprenti d'Ariel. Ce qui m'intéresse avant tout, c'est de maîtriser l'aïkido. Cette discipline apaise un peu le volcan intérieur qui me rend de plus en plus la vie impossible. Mon équilibre reste précaire. Il y a danger d'explosion et Ariel s'en doute. Je découvre avec étonnement qu'elle descend d'une secte antique, les Shaktis, qui sont à l'origine des Tantras, du moins de la tradition orale. Je suis très sceptique malgré tout le respect que je porte à Ariel. Cette philosophie ne s'accorde pas à mon esprit rationnel. Les choses se compliquent quand sa fille arrive de l'Inde. J'en deviens amoureux fou, mais je me contiens et tente de me rapprocher de sa vision. Ça reste difficile et Kalyani demeure intraitable. Je suis avec elle ou contre elle. Il n'y a pas de milieu possible. Sa mère, beaucoup plus souple et conciliante, m'encourage à poursuivre la voie rationnelle jusqu'au bout et surtout à ne pas m'arrêter aux demi-vérités.

Une petite sonnerie me fait sursauter. Celle de mon horloge, me rappelant que l'entrevue tire à sa fin. Pas question de passer outre les règles.

— Désolé, Charles, mais il nous reste peu de temps. Je dois assister à une assemblée départementale importante. Néanmoins, avant de partir, pourriez-vous me décrire, en quelques mots, vos étranges Shaktis ? J'ai peine à les imaginer.

— Je pourrais vous dire qu'elles se déplacent comme l'air et que leur sourire éclaire leur visage d'une féminité insondable.

— Rien que ça ! Bon, on a quand même avancé, pas autant que je l'aurais souhaité, mais votre histoire n'est pas banale. Il faut que je m'y fasse. La secrétaire de l'institut va vous recontacter pour un autre rendez-vous.

— Je veux bien, mais pas ici. Je déteste cet endroit. Je me sens comme dans un tombeau.

— D'accord, on se rencontrera en ville.

— J'ai de mon côté une petite interrogation. Aimez-vous le tango ?

— Curieuse question ? Oui, mais je ne sais pas le danser. Ça vous suffit comme réponse ?

— Y a-t-il des personnes parmi vos connaissances qui seraient adeptes ?

— Vraiment pas ! Mes amis sont aussi ignorants que moi.

— Et du côté de votre femme ?

— Non, je ne vois pas non plus.

J'ai l'impression que Charles retombe dans son chagrin. Je ressens soudain sa détresse profonde. Mes réponses semblent l'avoir écrasé. Pourquoi ? La mélancolie délirante est imprévisible. Je ne m'habituerai jamais. Il faut que j'apprenne à me distancier. C'est si facile pour la majorité de mes collègues, mais moi, je n'y arrive pas. Je ne comprends pas ce revirement dans l'attitude de Charles.

— Charles, vous êtes mortellement déçu. Qu'est-ce que vient faire ce foutu tango dans notre conversation ?

— C'est trop long à expliquer et vous avez votre réunion.

— Je serai en retard pour une fois. Je sens que vous êtes bouleversé et je veux savoir pourquoi.

— Votre empathie me touche, Pierre, et je vais vous faire confiance. Connaissez-vous les ECM (états de conscience modifiée) ?

— J'ai lu un peu sur le sujet, mais ça reste très vague.

— Pour un psychologue, sans doute, mais c'est coutume en Orient dans l'apprentissage des yogas. En bref, par la méditation on peut créer des ECM et alors on ouvre de nouvelles fenêtres d'observations dans le réel. Ça ressemble à ce que Jung nomme l'imagination active. Je veux retrouver les Shaktis à l'aide des ECM. Je vois une île entourée de brumes, une maison bizarre et une auberge sympathique, mais, quand je tente de m'approcher, un barrage soudain se dresse devant moi avec deux portes d'acier scellées. Je frappe de toutes mes forces, mais le métal résiste et je m'épuise. Je me retourne et derrière moi il y a un gigantesque papillon bleu qui s'envole vers le rivage. Ses ailes, lumineuses lorsqu'il se pose sur le sable, se transforment en couple d'amoureux du tango, sur la grève, où meurent des vagues à leurs pieds.

— C'est une belle vision, mais quel rapport avec moi ?

— Je ne sais pas, justement, mais j'espérais que vous ou quelqu'un parmi vos proches pratique cette danse et que cela me donnerait un nouvel indice pour retrouver Kalyani. Tout ça vient de s'effondrer.

— Je suis vraiment désolé, Charles, mais n'y a-t-il pas d'autres moyens plus concrets pour localiser vos Shaktis ?

— Peut-être, je vais y songer. Merci.

L'assemblée départementale me semble interminable et d'un ennui total. Je mime une attention soutenue, mais en réalité je pense à Charles. À voir la tristesse s'abattre sur lui, en un éclair, je constate que c'est là, le signe indéniable d'une PMD ! Cette Kalyani l'a vraiment subjugué dans son adolescence. Il s'en remet difficilement, comme un homme marqué au fer rouge.

# 8

## Kalyani

Quelquefois le samedi matin, de longues promenades le long de la rivière Chicago me faisaient oublier la tristesse de notre banlieue. Je m'étourdissais de la splendeur des gratte-ciels, mais le contraste entre l'opulence et notre vie de pauvres me bouleversait. J'en revenais désabusé et regrettais presque de m'être livré, un moment, à la contemplation de ces immeubles rivalisant d'ingéniosité. On y voyait le triomphe de l'homme de fer, mais je me disais que les fondations de ces pensées colossales trempaient dans la souffrance des plus démunis. Je me rappelais alors notre drame familial, quand la compagnie de mon père avait fermé, nous obligeant à un exil douloureux. Plus tard, je sus que la raison profonde de ce remue-ménage ne tenait en fait qu'à une restructuration rationnelle assurant dans le futur un meilleur rendement aux actionnaires. Sur le coup, l'opération coûtait une petite fortune à l'usine. Les technocrates haut placés voyaient à long terme, mais pas la déchirure des hommes qu'ils mettaient à la porte et la misère qu'ils causaient. Tout pour grossir le portefeuille des

investisseurs, rien pour récompenser la fidélité de leurs employés qui avaient travaillé sans relâche, acceptant même des pertes de salaire afin de surpasser la compétition montante. Plus je découvrais par mes lectures les rouages du système économique, la glaciale rationalité des dirigeants, l'absence de cœur dans toutes les décisions, plus j'éprouvais un profond dégoût devant notre incapacité à bâtir une société juste et équitable. Dans cette machine, aveugle, je nous voyais, nous les pauvres et les démunis, prisonniers de l'arène des nouveaux gladiateurs amusant les milliardaires. Le seul jeu qui semblait leur plaire, c'était de s'enrichir toujours plus pendant que des populations entières se ruinaient. Un déséquilibre planétaire sans solution, qui ne pouvait se perpétuer qu'en produisant des cycles de guerre et de destruction. Je ne pouvais accepter cette part d'ombre dans le monde. Je retombais dans la rage amère de venger l'homme contre le Dieu de mes pères qui nous voyait crever sans espoir. Ma poitrine se gonflait de malveillance et mon souffle préparait un grand cri dans les ténèbres, pour ne laisser à la fin qu'un morne sanglot devant mon impuissance à changer quoi que ce soit. Il y avait des jours où je ne voulais plus mettre les pieds dans la cité, prêt à me contenter du peu que j'avais. D'autres fois, le désir de m'inspirer de ces œuvres architecturales prenait le dessus et je revenais rendre hommage à des hommes de pouvoir repoussant l'impossible par leur savoir-faire. Je vivais constamment une contradiction insupportable. Le goût d'applaudir les réalisations technologiques et la conscience d'un déséquilibre effarant entre les classes. Plus à l'ouest encore, au-delà de notre quartier, les émeutes grondaient régulièrement et nourrissaient mon désarroi.

Kalyani se plaisait plus que moi dans la ville. Je fus surpris d'apprendre qu'elle y venait souvent pour se distraire.

J'imaginais mal une Shakti dans les grands magasins et j'en fus presque fâché. Je me souviens très bien de l'incident. Kalyani s'entraînait le jour par elle-même et j'arrivais tôt pour la regarder. Ses mouvements souples et précis m'envoûtaient. La tristesse qui l'habitait à son retour de l'Inde avait complètement disparu. Elle dégageait une telle vitalité que j'en perdais le souffle. Je devais constamment me rappeler mon humble condition pour ne pas espérer l'impossible. Accepter d'être là, silencieux, espion de sa fascinante beauté. Ce jour-là, me voyant, elle vint s'assoir près de moi.

— Alors, Charles, qu'est-ce qui se passe avec toi ?

— Je ne voulais pas te déranger dans ton entraînement, mais j'aime bien te regarder.

— Je t'en prie, ça me fait plaisir. D'ailleurs, ma mère me dit que tu progresses énormément.

— Oui, mais quand j'observe la fluidité incroyable de tes gestes, j'ai l'impression d'être lourd comme une baleine.

— Il n'y a pas de secret, Charles, il faut te dépasser sans cesse et travailler ton mental. C'est là, si je ne m'abuse, où ça pèse le plus.

— C'est vrai, mais je n'arrive pas à m'alléger sur ce plan. Tout me révolte. Je ne peux même plus admirer les gratte-ciels de la cité. Ça m'écrase dans ma petitesse de fils d'ouvrier pauvre.

— Dommage en effet, car ils sont éblouissants.

— J'y vois bien sûr le triomphe de la technique et ça m'impressionne, mais je supporte mal la contradiction entre notre vie, ici dans ce coin minable, et le centre-ville. Moi, je n'ai pas choisi de vivre dans ce quartier maudit. Le destin me l'a imposé.

— Tu ne lâches pas facilement tes frustrations, Charles. Il y a des gens bien dans tous les milieux. Regarde ton ami Jack, qui demande rien que d'aider les autres. Cette

simplicité, tu ne la trouveras pas aisément, mais le luxe n'est pas non plus un péché. La vie est ce qu'elle est. Il faut la prendre comme elle se donne.

— Facile à dire pour quelqu'un comme toi qui est en fait à l'abri du besoin. Si ça vous chante de venir habiter des coins délabrés pour je ne sais trop quelles raisons, je ne vais pas m'en plaindre puisque j'en profite, mais c'est autre chose quand on y est contraint.

— Je comprends, mais il faut vivre sa vie quand même, ici et maintenant, sinon qu'est-ce qu'il te reste ? Écoute, si ça te plaît je t'emmène dans les grands magasins, je veux me choisir une nouvelle robe et après je t'amène dîner au *Big John*. On a une vue extraordinaire sur la ville à partir de la terrasse d'observation au 94e.

— Je ne savais pas qu'une Shakti s'adonnait à des plaisirs bourgeois de ce type, lui dis-je d'un ton de reproche.

— Tu penses quoi, mon pauvre Charles ? Je ne suis pas une nonne, mais une belle femme aimant la joie ! Tu crois que je vais m'enfermer dans une caverne à méditer pour me libérer et m'affranchir de ce monde ? Eh bien, tu n'as pas encore compris les Tantras ! Pas du tout ! Nous vivons notre spiritualité sur cette Terre, dans notre corps, mais nous ne sommes pas esclaves de nos passions. Voilà l'essentiel. Nous restons libres dans l'action.

Kalyani parlait avec fougue et je fus conscient soudain d'avoir un privilège phénoménal : celui de la contempler de si près. D'entendre sa voix chantante, de voir ses lèvres exprimer des phrases, de suivre les éclairs de son regard, de sentir les frémissements de ses narines, de plonger dans les arcades sombres de sa chevelure. Bref, d'être là tout à côté. Tout prenait un sens magique dans cet instant.

— Pardonne-moi, balbutiai-je. J'accepte avec reconnaissance ton offre.

Elle se mit à rire et je fus transporté sur une vague d'éternité.

— Quel drôle de fou délirant tu es ! Dommage que tu sois si jeune et si rempli déjà d'amertume et de colère. Enfin, on verra avec le temps ce que tu deviendras.

Le charme de Kalyani m'allait droit au cœur. Parfois, Jack et moi, on en parlait, juste pour exprimer des détails que l'un aurait manqué d'observer. Même le gros Sam acquiesçait que « ça n'avait pas de bon sens de créer des femmes belles de même ».

Lors de mes entretiens avec Kalyani, j'appris qu'Ariel l'avait adoptée et non enfantée. Bien naturel au fond, puisque c'est la méthode la plus sûre d'avoir une fille. Ariel ne voulait pas fonder une famille, mais certaines Shaktis le font. Toutefois, la tradition ne passe pas aux garçons, et cela, depuis des siècles.

Mon magasinage au centre-ville se déroula sans trop d'embûches. Kalyani avait un goût parfait et savait agencer les styles mettant en valeur tous ses traits. Ce fut en soi un spectacle privé ; pas une fois elle ne me demanda mon opinion, mais elle parada quand même devant moi. Je crois que mes yeux parlaient d'eux-mêmes et peut-être qu'à travers mes expressions d'admiration j'ai tout de même influencé ses choix. Du moins, je me plais à le penser. Bien sûr comme toujours, l'indécence de l'abondance, le luxe poussé à l'extrême, me fit ravaler quelques moments d'indignation en songeant à ma mère qui, pour presque rien, habillait ses clientes. Kalyani semblait heureuse, je ne voulus point faire le rabat-joie. Enfin, au *John Hancock Center* le repas fut mémorable. C'est la première fois que je prenais un verre de vin. Quel privilège ! Et les crevettes au beurre à l'ail me délectèrent le palais.

— Tu aimes, Charles ? La vue t'impressionne ?

— Oui, je te remercie. Je suis un peu intimidé par tout ça. Je ne savais pas que manger pouvait être à ce point une expérience délicate et subtile. D'habitude, j'engouffre la nourriture de ma mère, sans même y penser. Là, je veux prendre mon temps pour prolonger le plaisir. Le vin aussi, ça rend joyeux. C'est rare que ça m'arrive.

— Ariel me le dit souvent : tu as un grand champ d'idées sombres que tu fais pousser et que tu entretiens soigneusement. C'est mauvais pour toi et pour le dojo. Il faut que tu changes, Charles, sinon tu nous attireras la foudre. Je t'assure, broyer du noir, c'est plus dangereux que tu ne le crois. Surtout autour de Shaktis puissantes. Mais bon, j'imagine que tu te sortiras de ce labyrinthe. Tu es intelligent et tu as du talent. Ne pensons pas au mal pour le moment et trinquons à notre amitié.

Quand Kalyani prononçait ce mot, ça me heurtait. Pour elle, je le voyais bien, je ne pouvais être qu'un copain, et rien d'autre. Comment aurais-je pu prétendre à plus ? Je n'avais rien à offrir qu'une conscience malheureuse. Devant moi, pas de raccourci. La route allait être longue et sinueuse. Je portais donc le toast en cachant ma soudaine tristesse, que Kalyani perçut quand même ; je ne sais si c'est par pure gentillesse ou si réellement elle n'écartait pas toute possibilité, elle me donna un espoir inattendu.

— Charles, la vie est imprévisible et l'amitié est ce qu'il y a de mieux entre nous, pour maintenant. Ne te sous-estime pas.

Après ça, je fus enchanté et une sensation agréable m'habita plusieurs semaines. Tout devenait pensable. Peut-être fallait-il faire confiance au destin ? Le repas terminé, il était encore tôt et je suggérai une balade le long de la rivière Chicago. Je désirais poursuivre la conversation. Kalyani accepta avec plaisir. Elle aimait aussi les longues marches.

— Kalyani, lui dis-je, parle-moi de ton enfance. Je veux tout savoir sur toi.

— Je n'ai aucune mémoire de ma mère Shanti. Mon père Agniprava enseignait la philosophie à la Sorbonne. C'est là qu'Ariel l'a rencontré. Elle s'intéressait à l'histoire des Vedas. Indien d'origine, éminent spécialiste des textes anciens, il avait accepté un poste à Paris, car Shanti souffrait d'une maladie pulmonaire très rare, je ne me souviens pas du nom, et le meilleur médecin de réputation internationale habitait Paris. Shanti a pu vivre quelques années de plus grâce à des soins fort coûteux. Après la mort de ma mère, mon père a continué d'enseigner à la Sorbonne et a été le professeur d'Ariel.

— Ariel est donc française et toi, tu es indienne.

— C'est bien ça.

Ariel venait souvent dîner chez Agniprava, car elle se passionnait pour la philosophie et lui appréciait la compagnie de cette femme paisible. Ce ne fut jamais un grand amour, Shanti avait gardé toute la place. Ariel, de son côté, ne tenait pas à vivre une relation de couple trop intense. Cette distance dans le cœur lui convenait très bien. Par contre, avec Kalyani une complicité très forte se tissa. Un jour, brusquement, Ariel décida de s'installer aux États-Unis, sans aucune explication valable. Agniprava retourna dans son pays et Kalyani le suivit pour approfondir le tantrisme.

— Comment peut-on vouloir quitter Paris pour venir ici ?

— C'est aussi ce que mon père et moi on s'est dit. Mais Ariel a des plans qu'on ne comprend pas toujours. Elle affirme que le champ du possible ne se travaille pas facilement et qu'il faut être à l'écoute. Je pense que les ancêtres d'Ariel ont parcouru tous les pays du monde.

Ainsi, sa mère, d'origine anglaise, vivait à Paris. Ariel ne m'a jamais beaucoup parlé de sa famille.

— Tout ça m'intrigue. On dirait un potentiel qui voyage au-delà du temps.

— En quelque sorte oui, mais elle se réfère aussi implicitement à la réincarnation. Tu sais, nous, les Shaktis, on croit, comme la plupart des Indiens, à la transmigration des âmes. Pour la majorité des hindous, le karma des renaissances est une évidence culturelle, quelque chose dont on doit se libérer, car, en somme, c'est revenir à la souffrance. Cela représente donc pour eux une chose assez négative. Nous, les Shaktis, comme nous ne rejetons pas le monde, voyons la réincarnation de manière plus positive. Nous avons la conviction de pouvoir, d'une manière ou d'une autre, achever notre œuvre.

— Je réserve mon jugement sur ces croyances. À mon avis, tant que les scientifiques n'auront pas tranché la question, il faut s'en méfier.

— Pas du tout ! C'est eux qui sont en retard. Ils nient des faits connus. Mon père m'a décrit le cas irréfutable de Shanti Devi, reconnu par une enquête officielle à la suite de l'intervention directe du Mahatma.

— Si tu veux, on discutera de ça plus tard. J'aimerais revenir à Paris. Ça doit être agréable d'y vivre ? Ça doit te manquer ?

Bien que cette question de la réincarnation m'intéressait, je ne tenais pas à me confronter à Kalyani. Jamais je ne parvenais à parler avec elle aussi librement qu'avec sa mère. Deux tempéraments différents. Kalyani, beaucoup plus autoritaire, directe, demandait une réponse sans équivoque. Or, comme je n'avais pas vraiment lu sur le sujet, je n'étais pas prêt à défendre une position. Ariel m'aurait permis de spéculer par simple plaisir d'échanger des idées même si mes

connaissances s'avéraient limitées. Kalyani, au contraire, préférait le silence dans les cas où ce que l'on a dire n'est pas issu d'un engagement sérieux. Le vécu avec son père, l'éminent spécialiste des questions religieuses indiennes, ne m'offrait aucune prise pour que j'y mette mon grain de sel. J'ai donc choisi de revenir sur Paris, ce qui d'ailleurs a plu à celle qui devenait à mes yeux, et de ça je n'avais nul doute, l'incarnation de la beauté.

— Oui, c'est incomparable à ici. Les Français ont réussi à faire de Paris une grande ville, tout imprégnée d'histoire ; à chaque pas on découvre quelque chose et l'on y vit dans des arrondissements sympathiques. On y fait ses courses à pied. Le rythme est humain, bien que la cité n'en finisse plus de s'étendre. Le métro mène partout et pas besoin d'automobile quand on habite Paris. Tout se trouve à la portée de chacun. Les amoureux marchent tard le soir le long de la Seine. Personne ne craint d'être assailli par des voyous. Ce n'est pas comme dans les villes américaines. On y a intérêt à savoir se défendre.

— Tout à fait. D'ailleurs, je me sens beaucoup plus en sécurité depuis que je pratique les arts martiaux. C'est presque une nécessité. Drôle de pays. Je ne m'y suis jamais plu, mais, comme je pense pouvoir entrer à l'université de Chicago, on y reste. Ça donne du prestige.

Plus ou moins consciemment, j'essayais de me valoriser aux yeux de Kalyani. Je voulais avoir un certain statut. Il me semblait qu'une femme de cette sorte ne pourrait s'intéresser à un fils d'ouvrier. Chacun à sa place, comme disait ma mère. Et voilà, je repartais dans mes frustrations d'être coincé par ma condition. Et de là, je généralisais aux inégalités sociales entières, tout en me demandant si j'étais vraiment sincère et authentique dans ma démarche. Si j'avais été bien nanti, aurais-je pensé de même ? Kalyani

percevait toujours mes arrières-pensées et tentait de me ramener au présent.

— Tu sais, Charles, ce ne sont pas les diplômes qui font l'homme, mais la clarté du cœur et la noblesse de caractère. La sensibilité à l'autre importe plus que l'étalage de la richesse et des honneurs.

— Oui, mais encore une fois, toi qui as tout, tu ne peux pas comprendre ce que c'est que d'être sans pouvoir par sa condition de naissance.

— Tu as raison. J'ai oublié la souffrance de ne pas être libre, mais n'assombrissons pas notre balade. Regarde comme la rivière semble verte. N'est-ce pas curieux ?

— Ça doit être la Saint-Patrick. Les gens d'ici colorent son eau pour cette fête.

— C'est charmant !

Cette journée vit toujours en moi ainsi que d'autres, semblables, car Kalyani m'invitait parfois à faire des promenades. Malgré ces vacances, pourrais-je dire, au bord de Chicago, je ne fus pas capable d'aller au-delà de mes rancunes, de mes rages, de mes déceptions. Plus je m'efforçais d'être serein, plus je sentais le grondement sourd du volcan intérieur qui voulait exploser pour se libérer. La paix, ça ne se commande pas ! Je n'avais pas encore compris comment être calme dans la tempête.

# 9

## Tango

Le journal de Charles a captivé Mylène. Je lui ai reproché d'avoir lu ce document confidentiel. Elle dit m'avoir demandé la permission, mais je ne me souviens pas l'avoir autorisée à le faire. Elle a profité du fait que j'étais sur le point de m'endormir pour me glisser un mot à l'oreille sans que j'y prête vraiment attention. Peu importe, je suis fautif, car j'ai piqué sa curiosité en lui parlant de mon patient. Mathieu ayant lancé le débat à notre table, il devenait difficile de ne pas poursuivre. D'ailleurs, c'est la première fois que le directeur agit ainsi. Accusons le vin et la bonne entente entre Mylène et Louis. Ce qui est fait est fait ! Je regrette néanmoins de l'avoir entraînée dans cette histoire. Elle prend son rôle de complice un peu trop au sérieux. Elle étudie maintenant le tantrisme passionnément. Elle a même ralenti sa production artistique pour consacrer davantage d'heures à ses lectures. Quand j'arrive le soir, elle me laisse à peine le temps de souffler avant de me faire part de ses trouvailles et réflexions.

Nous sommes à nous balancer près du jardin en friche

par ma négligence. Je suis trop absorbé par le cas de Martineau. Il y a un bon vent qui nous rafraîchit et une jolie grive nous observe nerveusement. Un écureuil se pointe, mais repart bredouille. Nous avons épuisé notre stock d'arachides en écaille. Souvent, quand l'été arrive, nous profitons de ce lieu intime pour nous bercer à l'ombre des arbres. D'ordinaire, nous nous taisons peu pour goûter ces instants de repos. J'aime le silence. Mylène le sait et, normalement, se prête à nos trêves de paroles. Là, je sens néanmoins qu'elle a envie de parler, mais n'ose pas le faire. Ses yeux intrigués me font signe et je ne peux résister à lui donner ce plaisir.

— Alors, Mylène, aujourd'hui as-tu terminé un autre chef-d'œuvre ?

— Eh bien non ! figure-toi, j'ai joué à la professeure. Je me suis plongée dans l'histoire passionnante du tantrisme. Sais-tu que les premiers écrits remontent au IV$^{e}$ siècle, et certains pensent que la tradition orale s'est transmise bien avant notre ère. La place donnée au féminin dans ce courant philosophique me plaît beaucoup. J'ai toujours trouvé suspect que la religion soit dominée essentiellement par des hommes. D'ailleurs, le vieux Boileau, à l'Université de Montréal, nous l'avait souligné, sans par ailleurs l'expliquer. À croire que nous, les femmes, sommes uniquement les tentatrices éloignant les pauvres mâles de leur spiritualité, les corruptrices les enchaînant à leurs désirs terrestres.

— Je ne te le fais pas dire ! Tu décris avec grande précision l'état de la chose. Condamnés d'avance au supplice de votre charme. Nous n'avons aucune chance.

— Tout à fait, vous êtes sous notre emprise. Reste que ça fait plaisir de découvrir une histoire qui nous donne un rôle fondamental sur ce plan.

— Je me demande par contre si ce n'est pas encore le beau sexe vu par l'homme qui s'y trouve.

— C'est curieux que tu dises ça. C'est aussi mon impression. J'ai le sentiment que seule la tradition orale provient des femmes.

— C'est très convaincant, lançai-je avec une pointe de sarcasme.

— Parfaitement ! Si les saumons sont capables de retrouver leur lieu de naissance et les anguilles la mer des Sargasses, pourquoi l'intuition féminine serait moins vraisemblable ? Si les hommes sont trop cons, tant pis pour eux.

— Écoute, mon ange, avec de pareils arguments, un pauvre psychologue, des plus ordinaires, doit s'incliner bien bas.

— Mon grand, tu ne gagneras pas à ce petit jeu là. Baisse les armes avant que je ne t'embobine.

— Oh pitié, gente dame !

— On sait que l'homme, avec son besoin constant de tout mettre en boîtes, a perdu cette faculté. Ce qui explique par ailleurs sa lenteur en presque tout. Je précise, il est rapide seulement quand on espère qu'il ne le soit pas.

— Je vois que tu as une belle opinion de ton mari.

— Il faut bien appeler un chat un chat.

J'embrasse Mylène. Nous rions tous les deux. Puis elle revient sur le fait que les hommes occupent la place centrale dans les religions. Est-ce encore un signe de la domination du mâle ? Dans les Tantras, elle découvre un fondement féminin présent sans doute dans toutes les cultures, mais jamais avec autant de clarté et d'importance.

— Il y a aussi, reprend-elle, une voie initiatique extrême, dite de la main gauche, dans laquelle on utilise la puissance des sens, pour atteindre par transgression des états de conscience modifiée.

— Tiens donc ! De plus en plus intéressant. Je commence à ressentir l'appel de la vocation.

Mylène s'exalte en me dévoilant ses trouvailles de la journée. Elle me met en garde néanmoins contre une simplification abusive des pratiques tantriques. D'abord, elle me souligne qu'en Inde le sexe n'a jamais été un péché, comme chez nous. Ensuite, il faut bien comprendre que le tantrika est un guerrier. Il ne s'abandonne pas à ses passions. Il en jouit librement, sans attachement. Il chevauche le tigre. Expression tout à fait savoureuse. Il ne semble pas y avoir d'équivalent dans la démarche judéo-chrétienne.

— Note que ces pratiques extrêmes n'ont pas toujours été bien acceptées par la culture védique pure, qui prône un détachement du monde pour échapper au cycle des morts et renaissances. En refusant de nier le plaisir, le tantrisme s'est fait des ennemis nombreux, mais il s'est quand même fondu peu à peu dans toutes les branches de l'hindouisme et du bouddhisme. Les adeptes disent que c'est la seule voie possible pour l'homme moderne à l'âge de fer.

— Eh bien ! ma femme, te voilà une véritable savante en la matière. Tu m'impressionnes. Par contre, ça m'alarme de voir que tu délaisses ta pratique artistique. N'oublie pas que je compte sur toi pour empocher quelques millions en vendant tes toiles. T'as du travail, ma belle, il faut faire monter les enchères.

Il y a longtemps que j'ai senti Mylène se passionner autant pour des questions philosophiques. J'ai l'impression de revivre la période Université de Montréal. Elle me rassure cependant sur la préparation de sa prochaine exposition. Sa production avance très bien. Elle a le goût de prendre une pause. D'ailleurs, l'expression chevaucher le tigre lui inspire des tableaux qu'elle commencera demain. Cette petite escapade philosophique lui aura donc été bénéfique. Elle respire le bonheur et rien ne me rend plus heureux que de la voir ainsi. Le cas Charles Martineau,

jusqu'à maintenant, nous profite et nous ouvre des échanges passionnants. Un saut rapide dans une librairie lui a fait découvrir un livre magnifique sur les architectures sacrées en Inde. Il y a une section sur les monuments mystiques. Mylène est fascinée par le temple de Bheraghat. Un sanctuaire circulaire exposant 81 sculptures de yoginîs, associées à de puissantes déités tantriques. Ces pierres massives débordent de vitalité.

— Tu ne peux pas savoir comment la beauté de ces statues m'a troublé.

— Encore une intuition, lui dis-je en plaisantant.

— Je n'ose te mentionner la suite, tu vas m'enfermer à la place de Martineau.

— Commençons d'abord par le sous-sol de la maison. Ça sera plus commode. Je t'écoute, j'ai mis ma raison en veilleuse, tu peux me raconter ce que tu veux.

— Lorsque j'ai vu ces sculptures magnifiques, je me suis sentie envahie par une forte impression de déjà vu incompréhensible. Un peu comme quand on regarde des photos de voyage et qu'on se rappelle les bons moments qu'on a perdus.

— Rassure-toi, je ne t'enfermerai pas pour si peu. Ces sensations sont plus fréquentes que tu ne le crois et ont en général des explications simples. Dans ton cas, je dirais que tu as peut-être aperçu des statues semblables. N'oublie pas que ton père, ingénieur, a travaillé en Inde quand tu étais bébé et que ta mère te traînait partout.

Ces sculptures admirables frôlent l'érotisme. Elles invitent à la joie de l'amour. Je prends conscience, plus que jamais, de la distance qu'il y a entre nos églises et ces temples. Des expressions tellement différentes du sacré. Soudain, je me rappelle un passage de mes études sur le judaïsme dans lequel on explique que le roi Josias, vers 640 avant

Jésus-Christ, ordonne la destruction de la demeure des prostituées sacrées. Depuis longtemps, je m'interroge sur la signification de ces filles chez les Hébreux. Une survivance des cultes de Baal ?

— Tu sais, tes quatre-vingt-une déesses bien épanouies me font penser à ces femmes évoquées dans les textes bibliques. Je me suis toujours demandé pourquoi elles étaient dans le temple.

— C'est le plus vieux métier du monde, mais c'est curieux en effet qu'on lui ait donné un caractère sacré à cette époque. À moins que les prostituées aient joué un autre rôle avant que les prêtres ne les chassent. Même en Inde, il est arrivé que les femmes pratiquant le tantrisme soient dénoncées.

— Se pourrait-il, et là je spécule, que l'anima spirituel ait tenté de se frayer un chemin dans la culture sémite, mais ait été étouffé par la suite ?

— Mon chéri, je n'en ai aucune idée, mais ça ne serait pas la première fois que les gardiens de l'ordre nous ramènent dans nos cuisines.

— Je te trouve très féministe ce soir.

— Oui, mais sans vous ressembler aucunement. Et je ne vois pas pourquoi devenir votre égale puisque nous sommes supérieures. Ça nous diminuerait.

Dans une forme incroyable ce soir, Mylène me désarçonne constamment et je me demande ce qui se cache derrière toute son exubérance. Je la questionne, mais elle me dit que non. Rien de spécial. Les choses suivent leur cours normalement. Pourtant, dans son regard brille un éclat plus fort qu'à l'accoutumée. Je vois un espoir, un rêve, mais elle garde silence. Pourquoi ?

— Beauté, j'ai l'impression que tu n'es pas comme d'habitude. Tu es plus que ton plus. Qu'est-ce qui se passe ?

Tu me caches quelque chose ?

— Mon mari a de l'intuition, affirme-t-elle avec ses grands yeux sournois. C'est vrai, je ne te dis pas tout, car je ne veux pas te décevoir. Alors, devine !

— Non ! Tu plaisantes ? Tu n'as pas eu tes règles ? C'est ça ?

— Eh oui, mon amour, tout simplement.

— Mais, depuis que je te connais, tu es comme une véritable horloge atomique.

— C'est pourquoi j'ai de l'espoir.

Une telle émotion s'empare de moi que je me mets à essuyer des larmes de bonheur. Mylène m'entoure de ses bras, si heureuse de me voir transporter de joies à cette seule possibilité d'être père. Puis je retourne en humour mon allégresse profonde.

— Je réclame un petit garçon pour équilibrer la situation.

— Moi aussi, mon chéri. À deux, vous arriverez peut-être à me tenir tête. Ça fera des joutes plus égales.

— Tout ça grâce à un minuscule spermatozoïde courageux qui n'a pas eu peur d'entrer dans la grotte mystérieuse où il s'est piégé. Il ne connaît pas le miracle qu'il va déclencher.

— C'est quand même fabuleux le voyage de la vie.

Puis on se met à rire tous les deux. Notre joie ne sait plus se contenir. Chacun, on se voit en train de batailler pour le dorloter. Des détails insignifiants nous viennent d'abord en tête. Nous discutons de la couleur de sa chambre. Comment Aristote va-t-il réagir ? Sera-t-il jaloux ? Impossible, Aristote adore les petits. La preuve, c'est que présentement notre brave berger est de l'autre côté de la maison. Il regarde les enfants de nos voisins jouer dans la cour. Un spectacle qu'il analyse dans les moindres détails.

Et, quand une balle perdue passe par-dessus la clôture, notre colley magnifique s'élance tel un bolide pour la ramener. Je crains, non seulement, que nous aurons sur le dos les deux grands-pères et les deux grands-mères, mais Aristote va suivre le bébé sans relâche. Ça promet ! On continue comme ça, un certain temps, à parler de choses simples pendant que notre esprit, incapable de se concentrer, s'abandonne tout entier à ce bonheur. Finalement, je reprends mon souffle et reviens à des questions plus graves.

— Il doit grandir dans un environnement propice.

— Mais encore, s'esclaffe Mylène, en tendant la tête comme une perruche ?

— Je veux dire que nous devons l'élever dans un lieu qui va l'équilibrer et lui permettre de s'épanouir. Il faut s'interroger, c'est tout. C'est comme un jardin, si on ne fait les choses correctement, ça pousse mal.

— Pierre, qu'est-ce que tu me sors de ton chapeau de psy ? Nous sommes un couple uni, dans un lieu calme et superbe, avec des voisins gentils, sympathiques, et des écoles publiques bien. Qu'est-ce que tu veux qu'on lui offre de plus ?

— Je pose une question beaucoup plus profonde que ça. Prenons, comme exemple, l'éducation et le contexte dans lequel Alexandre le Grand a grandi.

— Arrête tout de suite ! Tu me rends folle. Pourquoi faut-il que tu compliques toujours les choses avec tes histoires farfelues ? Nous sommes un couple qui va avoir un bébé parmi des millions sur la terre. Ils sont là où ils sont, dans le temps présent, et ne demandent pas soudainement d'être ailleurs.

— Zut ! Laisse-moi au moins finir mon argument.

— D'accord, mais ne me donne pas un cours de philosophie.

— Alexandre a grandi dans un milieu riche et contrasté.

D'un côté, un tuteur remarquable, Aristote, de l'autre, par sa mère Olympias, tout un courant de légendes extraordinaires. Il vivait au milieu d'une effervescence culturelle, non uniforme, et je crois que ce climat intellectuel a contribué beaucoup à l'émergence de ses talents exceptionnels. Sa force de caractère et sa volonté inflexible ont pu s'enraciner dans une terre fertile. Je veux simplement que nous pensions à donner à notre enfant toutes les chances de s'épanouir.

— Plus concrètement, mon loup, on fait quoi ? On déménage à Paris, Londres, New York ou, pourquoi pas, Tokyo ?

— On n'en est pas là, mais il n'y a pas de mal à regarder au loin. Songe au mouvement des artistes vers Paris au début du 20e siècle. Une explosion créative formidable. Il fallait y être pour profiter du courant. N'y serais-tu pas allée toi-même ?

— Tu me prends par ma corde sensible. Bonne manœuvre, mon homme.

— Tout à fait, dis-je avec un air satisfait. En d'autres mots, je veux juste ouvrir la question, même si j'aime bien notre souche française et notre contexte multiculturel.

— Je crois aussi que c'est pas mal du tout.

Nous avons continué à parler de l'importance de l'entourage. Je lui ai fait part un peu de mes appréhensions, à la suite d'une récente discussion avec mon ami Bruno, l'homme aux mille gadgets. Il s'est pris d'affection pour la nouvelle console NES, ce qui à mes yeux est une perte de temps injustifiable, mais il m'a fait peur avec ses prédictions. Selon lui, le jeu vidéo dessinera le futur technologique. Il envahira tout notre espace domestique à partir de son alliée naturelle : l'image de synthèse. Il voit des ordinateurs dans nos bureaux, dans nos salons et même dans nos poches. On

va s'amuser partout. Se désennuyer plus facilement que jamais dans les aéroports, les avions, les trains. Plus besoin de lire, qu'il me dit, pour passer les heures. Grâce aux jeux, on développera nos habiletés intellectuelles, nos réflexes, notre mémoire et j'en laisse. Plus il parlait, plus j'avais le goût de fuir sur une île à l'abri de tout ça avec un bon livre dans les mains. Il m'a tout de même réconcilié un peu avec sa sorcellerie quand il m'a suggéré que même ceux qui perdent leur temps à se gaver de fictions inutiles, alors que le cinéma résume des semaines d'aventures en moins de deux heures, pourront bénéficier de lecteurs électroniques contenant toute leur bibliothèque.

— Tu crois vraiment tout ce qu'il raconte ? Reprends Mylène.

— Depuis que je le connais, Bruno ne s'est jamais trompé dans ses prédictions. Il a un flair technologique étonnant. Ça le nourrit et moi, ça me désespère. J'ai eu toute la misère du monde à maîtriser mon Mac Plus, je ne sais pas comment je vais m'y prendre pour le reste.

— Ça ne m'enchante pas non plus. J'aime bien mes pinceaux. Tout de même, cette vague ne m'obligera pas à les quitter pour dessiner avec une souris.

— Ça se fait déjà sur mon ordi avec un petit logiciel de peinture que je n'ai même pas essayé, mais si ça t'intéresse, je peux te le montrer.

— Surtout pas ! Laisse-moi souffler. Tu m'étourdis avec ton bagou. Parlant de Bruno, nous avons reçu, par la poste aujourd'hui, une invitation de son copain Arthur Labri, qui ouvre une école de tango sur le plateau.

— Ah bon ! C'est fou que tu me dises ça maintenant.

Je lui explique alors l'étrange question de Charles. Je connais peu Arthur, mais c'est l'ami d'enfance de Bruno. Ils ont grandi l'un en face de l'autre, toujours ensemble.

On les appelait les deux inséparables. La famille d'Arthur, plus fortunée que celle de Bruno, emmenait souvent les deux compagnons en voyage. C'est ainsi que Bruno a pu profiter d'un chalet sur les bords d'un lac magnifique, d'un poney qu'il adorait, d'une cabane cachée dans la forêt derrière la vieille grange et d'un bateau à moteur pour se rendre sur la plage des sables. Arthur, toutefois, n'aimait pas les études. Mais il devint un gars robuste, en forme, boutentrain, don Juan pas possible et excellent danseur en tout genre. Il s'engagea comme masseur professionnel au Club Med, il a quasi fait le tour du monde ; je n'ose imaginer toutes les femmes qu'il a séduites, après les séances de relaxation. Voilà qu'il nous revient. Bruno doit être content, car il me parlait souvent de son ami quand il sortait de sa technomanie. Je me demande si je ne devrais pas appeler Charles demain pour lui faire part de ce fait. Je suis certain que ça lui donnerait un nouvel espoir, mais n'est-ce pas jouer avec sa maladie ? Entretenir des rêves fous dans sa phase délirante ? Quoique je ne sois pas encore convaincu de mon diagnostic précoce. Par bien des aspects, la PMD lui colle bien, mais par d'autres pas du tout. Se pourrait-il que les ECM conduisent à des voyances ? Les yogis font des choses extraordinaires. Ils contrôlent leur rythme cardiaque, se font opérer à froid. Que peuvent-ils faire d'autre ? Découvrir ou produire des synchronicités ? J'ai étudié un peu la question puisque je me réclame de l'école de Jung, mais je dois dire que je n'ai pas été en mesure de confirmer le phénomène.

— Mon chéri, moi, j'irais bien marcher sur les bords de la rivière avec Aristote. Tu m'accompagnes ?

— Avec joie, tu sais bien que j'adore nos balades.

— D'accord, mais cette fois-ci c'est moi qui demande le silence absolu.

— Requête acceptée par le grand patron.

Un petit chemin sympathique serpente le long de la berge. Plusieurs pêcheurs font du lancer léger sur un quai bâti pour leur facilité la tâche. La rivière est extrêmement poissonneuse. Depuis sa dépollution, elle attire beaucoup de citadins, amateurs d'achigans et de perchaudes. On se croirait en pleine campagne. Nous n'osons pas encore nous livrer complètement à la joie. Il faut attendre un peu pour les résultats cliniques. Je suis impatient, mais très confiant. Ah ! Comme la vie peut être douce et simple.

# 10

## Effondrement

Le temps ne s'écoule pas uniformément. Il y a des instants qui comptent plus que des années figées dans une absence à soi-même. Il faut sortir du vide pour comprendre la nature de la durée. Les années passées au dojo d'Ariel se sont prolongées jusqu'au moment présent. Après ma séparation des Shaktis, je suis tombé dans une immobilité, loin de l'essence des choses. Les jours ne retenaient plus mon attention. Le temps a glissé sur moi. J'en suis venu même à désirer la monotonie, les conversations sans gravité, les heures se déroulant sans émotion, les gestes nuls. Assister comme un spectateur indifférent à l'effritement de la vie. Habiter une maison dans un cœur absent. Beaucoup d'actions ratées s'embuant dans une vague d'amertume.

Je me souviens d'une journée pluvieuse de novembre avec une netteté déconcertante. Je me couche tôt avec un malaise étrange. Ma mère semble abattue par trop de travail et de monotonie. Je vais de plus en plus au dojo ; ma présence lui manque, elle se sent vieillir. Je m'entraîne sans cesse et délaisse mes études pour suivre les cours d'Ariel.

Elle ne peut me cacher sa déception et cela me trouble énormément. Je ne sais pas expliquer mon engouement pour les arts martiaux et encore moins le charme de Kalyani sur moi. Ma mère n'ose pas me reprocher quoi que ce soit. Je sens, néanmoins, sa peine et c'est suffisant pour m'accabler. Ce soir-là, elle ferme sa machine à coudre d'une façon inhabituelle, en soupirant. Elle range toutes ses choses, ce qu'elle fait rarement, sauf le dimanche matin. Elle ne s'assoit pas devant la télévision, se dirige droit vers son lit et s'endort. Son souffle rauque m'inquiète et je décide de ne pas me rendre au dojo, comme il m'arrive parfois de le faire, même tardivement. Je veux la veiller. Je me couche quand même, mais je tends l'oreille. Un mauvais pressentiment me tenaille l'estomac. Dans la nuit, j'entends son appel. Je cours vers son lit. Elle a les yeux terrifiés et serre ma main nerveusement

— Charles, j'ai mal, va mon garçon, appelle le vieux Dr Pensfield. Il viendra pour ta mère.

Elle s'affaisse sur le lit, mais respire encore faiblement. Elle semble inconsciente. Quand le docteur arrive, il ne peut rien faire. Les ambulanciers font vite, mais elle trépasse doucement, à peine un léger soupir qui s'éteint comme une flamme vacillante. Je crois discerner un dernier regard qu'elle m'adresse avec une tristesse infinie. Des larmes me secouent avec une telle violence que le médecin ne peut retenir les siennes. Il tente en vain de me consoler.

— Ma femme me disait de ta mère : « c'est la meilleure personne que j'ai connue, jamais un mot de critique sur quiconque ». Je comprends ta souffrance.

Encore une fois, la vie me trahit. Ce Dieu qu'elle priait sans arrêt, l'Être bon et juste, ne fait rien. Absolument rien ! Totalement sourd à notre peine ! Bien oui ! Il faut accepter sans maudire les malheurs qui nous tombent dessus comme

de sages chrétiens soumis à la volonté suprême. Quelle farce odieuse ! Quelle mascarade ! Une fois de plus, je vis un drame absurde. Quelque chose ne va pas dans cette Création. On m'enlève ma mère avant que je n'aie eu le temps de la récompenser pour tout ce qu'elle m'a donné, sans que je réalise les rêves qu'elle nourrissait pour moi. Comment ne pas dénoncer ce Dieu sans cœur ?

À mon retour de l'hôpital, je me sens incapable d'entrer dans la maison. Même s'il est tard, je décide de sortir dans la rue et de marcher le long de la clôture isolant notre quartier. Je veux aller au dojo d'Ariel, mais, exceptionnellement, Sam a fermé tôt ce soir. Il me faut faire un long détour. Je crains de passer par un chemin inhabituel, mais j'ai en moi une rage et le goût de me venger. Quelqu'un doit payer pour ce meurtre. J'ai besoin d'un coupable. Combattre le mal par le mal. Je ne suis pas fidèle aux enseignements d'Ariel. Il est facile d'être sage quand tout va bien, mais de l'être avec l'âme déchirée, c'est autre chose.

Je décide donc de me risquer, appelant presque la violence pour me libérer. Les maisons délabrées ne jettent aucune lumière dans la nuit. Une solitude pesante glisse dans les rues désertes. Je m'aventure, conscient du danger, mais incapable de résister à l'appel du mal. La pluie a cessé, la chaussée reste mouillée. La lune apparait de temps en temps. Là-haut, le vent souffle, mais, tout autour de moi, demeure étrangement immobile. Mes pas retentissent dans la pénombre lourde et chagrine et attirent l'attention de dormeurs, dissimulés sous les galeries. Ils se demandent sans doute quel fou ose pénétrer dans leur sanctuaire maudit. Je les sens s'éveiller, puis me guetter et m'épier, prudents tout de même. Quand ils voient que j'avance, les mains nues sans aucune protection, ils sortent de leurs cachettes, ils accélèrent et bientôt six d'entre eux m'encerclent. Je me retrouve

dans un polar macabre. Le plus grand se donne l'allure d'un Dracula avec sa cape noire, ses cheveux lissés, ses lèvres minces d'un rouge écarlate.

— Que viens-tu faire ici, mon mignon ? Le petit poussin est en manque ? Eh, les gars, on lui fait ça gratis ou bien on lui demande une taxe de bienvenue ?

Sur ce, le gang pouffe en chœur d'un rire hideux. Un gaillard s'approche avec un long couteau. Il n'a pas le temps de comprendre ce qui lui arrive. Il se retrouve par terre, gémissant, le bras cassé. Je me sens indestructible. Tout se passe au ralenti. Je devine les gestes. Plus ils foncent avec force, plus leur violence se retourne contre eux. En moins de dix minutes, les six sont cloués au sol et se tordent de douleur. Dracula, leur chef, rage, et il comprend trop tard qu'on ne peut s'attaquer à un disciple d'Ariel. Il n'ose se relever. Je poursuis mon chemin, fier de ma puissance enfin révélée. Je suis bien loin de l'enseignement d'Ariel, qui garde toujours une compassion pour tous les humains même dans leur déchéance. Ce que je viens de faire montre mon incapacité et non ma force. Je suis enchaîné à mes émotions. Ariel me répétait : « Tu dois apprendre à confronter les émotions, tu te protèges trop. » Elle savait que je pourrais m'abandonner à la violence dans une situation extrême. Elle essayait de me sortir de mes faux-semblants. « Il faut que tu dépasses ta haine et ta révolte, mais surtout pas en les ignorant. » Toutes ces paroles me paraissaient bien abstraites. J'aimais tellement sa fille, je voulais qu'elle tourne son regard vers moi et me montrer digne d'elle. Je n'osais avouer mon incompréhension. Je parvenais par moment à me duper moi-même. Ariel, bien sûr, voyait mon manège.

— À quoi te sert-il, Charles, de prétendre être ce que tu n'es pas ? Assume d'abord tes faiblesses et après tu

pourras y remédier. La lucidité à l'égard de toi-même est la première épreuve.

Quand j'arrive au dojo à cette heure tardive, il y a encore de la lumière au second étage. Je suis étonné. Je vois aussi deux silhouettes macabres qui tournent le coin de la maison et s'approchent. Je ne connais pas ces deux types, mais ça me rappelle les jumeaux décrits par Sam. Ils glacent le sang et dégagent une odeur fétide.

— Est-ce bien lui, le terrible Shiva capable de chevaucher le tigre, dit celui à gauche ? Pitoyable plaisanterie ! La vieille sorcière devient aveugle. Fais tes adieux à la vie, petit crétin. Tu achèveras tes jours dans les pires souffrances.

Cette fois-ci, je n'arrive pas à esquiver tous les coups. Ils sont plus rapides que moi et s'amusent à m'humilier.

— Pauvre imbécile ! Crois-tu que tes manœuvres insignifiantes peuvent nous arrêter ? Quand le jeu sera fini, ta tête d'idiot, on va te l'éclater.

Je résiste, mais je sens que mes forces m'abandonnent. Je cède à la peur de mourir. Un disciple d'Ariel doit se livrer entier à son action sans mesurer ses chances de survivre. Seule l'attaque doit entrer dans le champ de la conscience. Cette angoisse de la mort me rend plus vulnérable et j'encaisse des coups destructeurs. Je ne me sens plus capable de riposter quand Ariel et Kalyani atterrissent d'un saut prodigieux entre moi et mes deux ennemis. Je reprends confiance, mais je ne suis plus en mesure de me battre. Je suis appuyé au mur de la maison tenant à peine sur mes jambes. Les deux Shaktis se déplacent comme des tigresses. Les jumeaux reculent. Surgit de la pénombre un autre gars vêtu de noir, qui m'inspire une répulsion totale par son regard éteint. Quelque chose au-delà de l'humain sort des ténèbres. Pour la première fois, je vois passer furtivement sur le visage d'Ariel une ombre d'inquiétude.

— Mère, ne te mesure pas à lui, s'empresse de dire Kalyani. Je vais l'affronter. Je suis capable de le détruire.

Il enlève alors la robe de moine qui l'enveloppe. Un tissu moulant révèle une musculature hors du commun. Il semble se réjouir de la situation.

— Tiens donc ! C'est la fille de la chienne qui ose me défier. Sais-tu qui je suis, salope ? Le Dément, ça te dit quelque chose, belle pute ? Je vais te faire regretter d'être née.

Kalyani ne parle pas et traverse la garde des deux jumeaux. Ils sont frappés à la tempe à la suite d'un saut inimaginable et d'un grand écart parfait. Ariel entre dans le combat, mais cette fois-ci les attaques et parades relèvent d'une autre technique, que je ne connais pas. Ils reçoivent chacun simultanément un coup de pied au ventre. Malgré mes blessures, j'y mets du mien et je leur assigne un coup terrible à la nuque avec la paume des mains. Ils tombent à genoux, mais ils m'entraînent au sol avec eux. Là, je vois qu'ils ont, aux doigts, des griffes d'aciers qu'ils s'apprêtent à m'enfoncer dans la gorge. Je les évite de justesse ; Ariel, par un revirement de leur mouvement, les fait pivoter l'un vers l'autre et les deux se transpercent le cœur. Leurs cris atroces me figent de peur, mais les jumeaux en sang s'effondrent et expirent leur dernier râle. Je dois la vie à Ariel et je mesure l'ampleur de ma folie d'être venu ici narguer les puissances du mal.

Le Dément n'est pas encore vaincu. Kalyani se bat contre une force surhumaine. Elle ne parvient pas à le toucher. Jamais je n'ai vu un tel combat. C'est quasi irréel tant les mouvements sont rapides et imprévisibles. Kalyani a subi une lacération au bras et elle saigne abondamment. Je m'approche ainsi qu'Ariel de cet être insaisissable que même à trois nous ne pouvons maîtriser. Il se montre

néanmoins plus prudent dans ses gestes et commence à s'essouffler. Il cherche une voie de sortie. Cet instant d'inattention lui sera fatal. Kalyani lui défonce le crâne par un coup de poing au front d'une violence inouïe. Jamais je n'aurais pensé qu'une telle chose soit possible. Il tombe à genoux, surpris de ne plus pouvoir bouger, complètement paralysé, mais encore capable de lancer une dernière injure.

— Poufiasses de Shaktis, pétasses maudites ! Par delà la mort, je vous retrouverai où que vous soyez et je vous exterminerai.

Il veut dire quelque chose d'autre, mais la bouche s'arrête et se désarticule, les yeux se révulsent, la bête immonde tombe. Nous sommes victorieux, mais notre vie n'a tenu qu'à un fil. Nous avons rencontré la pure incarnation du mal et de justesse nous avons triomphé. Kalyani, toutefois, est dans une colère épouvantable contre moi.

— Tu as failli nous faire tuer. Tu as attiré cette calamité sur nous. Je t'avais prévenu. Après cette nuit, je ne veux plus jamais te revoir. Tu peux rester avec nous jusqu'au lever du jour. Au matin, informe les policiers du drame survenu, mais laisse-nous d'abord le temps de disparaître. Reprends ta vie de con, fous-nous la paix pour toujours.

Je suis sans mot, complètement terrassé par les paroles de Kalyani. Je me traîne au dojo et là je m'allonge au sol, comme un enfant malade qui souhaite ne plus vivre. Je suis épuisé et je ne sais plus très bien distinguer les bourdonnements dans ma tête.

— Mère, nous devons agir rapidement. Il faut quitter ce lieu et nous éloigner de Charles qui, sans le vouloir consciemment, nous expose aux forces obscures.

Kalyani n'est plus la jeune femme dévastée par la tristesse d'un amour impossible. Elle protège les Shaktis et plus rien ne compte que ça. Ariel ne dit mot et suit sa fille.

Quand je me réveille, les Shaktis sont parties et je me sens seul au monde, sans but, sans espoir, sans désir. Machinalement, je me rends chez Sam, qui appelle les policiers et les ambulanciers pour récupérer les corps. Ainsi se termine l'effondrement de ma jeunesse.

# 11

## Lettre

Ma secrétaire n'a pas réussi à contacter Martineau pour notre prochain rendez-vous. Un téléphone sans répondeur, elle déteste ça. Après une semaine d'efforts, elle contacte le concierge et celui-ci dit l'avoir vu sortir avec une valise. Apparemment, Monsieur voyage ! Je suis très fâché, ce geste déroge à notre entente tacite. De quoi aurai-je l'air devant le directeur ? Voilà, j'ignore où se trouve mon patient, mais rassurez-vous, c'est un doux. Il passe à travers cinq voyous sans aucune malveillance. Il est complètement rétabli de sa période lunatique. Je l'ai guéri en une séance thérapeutique, mais ne demandez pas le diagnostic. Je ne sais pas quel genre de folie l'habite. Il cherche des Shaktis. Quoi de plus normal pour un homme ? Pardon ? Non, je ne les ai pas rencontrées moi-même, désolé. Disons qu'il était une fois un pays lointain où vivaient des déesses. Vous comprenez l'importance de les retrouver. Personne ne peut résister à une enchanteresse, c'est évident. Oui ! Oui ! Je sais, le Dr Eagle, lui, peut passer outre. Il va les chasser de nos rêves.

Voilà, en deux mots, Monsieur Martineau se balade on ne sait où. Attention ! Il ne se promène pas sans raison. Il explore sans doute une nouvelle piste imaginaire pour dénicher ses muses. Rien de plus logique, n'est-ce pas ? Vous dites ? Oui, il a oublié de me prévenir. Un petit détail, mais, voyez-vous, après quinze ans, ça presse. Mon patient n'a pas le temps de me rencontrer. Il a des choses plus urgentes à faire. Il a décampé ! Il n'a pas laissé d'adresse. Puisqu'il est guéri, je vous l'affirme ! Pourquoi informerait-il son psy de ses allées et venues ? Ça le regarde, nom d'une pipe !

N'empêche qu'il est culotté ! Quand même, il aurait pu me prévenir. Je commençais à le trouver sympathique. Homme de paroles, mon cul ! Il s'est tout bonnement servi de moi. Mylène avait raison au début quand elle se méfiait. Il m'a fait des entourloupettes ! Comme un imbécile, je suis tombé dans le panneau. Ah oui ! Une grande aventure débute, je disais à Mylène. Je l'ai même convaincue d'être ma complice. La voilà qui révise les cours de Boileau sur les religions orientales. Entre deux livres sur la maternité – oui, nous avons eu la confirmation, la joie absolue –, elle poursuit son travail sur les Tantras. Ça stimule ses rêves. Elle peint miraculeusement, ses toiles sont plus vivantes que jamais et dégagent une énergie, une vitalité sans précédent. Dans tout, elle est comme ça. Quand elle m'embrasse, je fonds. Je ressens une douceur, une délicatesse, une tendresse encore plus enveloppante que jamais. Il n'y a plus de routine, entre nous. Une totale spontanéité, une compréhension intuitive phénoménale. Une harmonie secrète nous unit. Une ouverture nouvelle au monde. On croirait que la culture tantrique dynamise la créativité et l'énergie de Mylène. Et là, je vais lui dire, ma chérie, tu sais ce patient bizarre, ce Martineau, ce réchappé d'un autre temps, il est disparu de la circulation. Ni vu ni connu. Laisse tomber tes

lectures. On oublie tout ça. Martineau nous a embarqués dans un bateau. Nous commencions à imaginer une réalité cachée, un au-delà. Le psychologue a sombré dans la psychose de son malade ! Honte sur moi ! Bordel ! Comment faire mon rapport ? Pourquoi m'as-tu fait ça, Charles ? Tu m'en devais une, me semble-t-il.

Sur ce, la secrétaire du département arrive avec une pile de documents et s'inquiète de mon allure hagarde.

— Est-ce que ça va, Dr Longpré ? Vous m'avez l'air bizarre.

— Rien de grave, je vous assure, mon nouveau patient a quitté la ville sans laisser d'adresse.

— Ben justement, je venais vous porter une lettre qui provient de lui, je crois. Je vous connais, vous êtes très mère poule avec vos malades, alors j'ai pensé vous apporter le courrier tout de suite.

— Vous êtes merveilleuse, Alice. Qu'est-ce qu'on ferait sans vous ? Merci mille fois de cette attention.

C'est bien un envoi de Martineau. Après mon téléphone, il s'est précipité à l'école de tango d'Arthur sans dire un mot de son passé. Charles a beaucoup de charisme et, en moins de deux semaines, Labri et lui sont devenus des copains. Arthur, bavard comme une pie, affectionnant les bars, lui a raconté tous ses voyages. La description d'une île britannique entourée de brumes avec une maison étrange construite sur la plus haute falaise lui a rappelé sa vision survenue alors qu'il tentait par méditation de retrouver Kalyani. Arthur lui a parlé de son ami Johny l'aubergiste et sa femme Maria, une Argentine adorant le tango. Charles a tout de suite associé son rêve à ce couple contrasté. Quand Johny a évoqué son père collectionneur de papillons rares et le spécimen unique d'un bleu très clair ramené d'Amazonie, Charles a interprété la chose comme un signe

venu des profondeurs de l'inconscient. La carte secrète qui lui manquait.

Il m'apprend que ce Johny a financé en partie l'école d'Arthur. Son auberge ferme en hiver, saison qui fait crever d'ennui sa femme Maria, habituée à la vie trépidante de Buenos Aires. Elle donnera des cours avancés à Montréal. L'été prochain sur leur île, ils vont offrir des sessions pour débutants, dans un décor enchanteur et mystérieux. Johny se réjouit, car depuis longtemps il cherchait un moyen d'attirer les touristes dans son coin perdu. Charles me dit qu'il me racontera la rencontre de Johny et d'Arthur dans un chapitre de son journal. C'est cocasse à ce qu'il paraît. Il s'excuse pour son départ précipité et se doute bien que cela me contrarie. Il a tenté de me joindre en fin de semaine, mais je ne suis pas dans le bottin téléphonique. Il a pris le premier vol libre pour Londres. Le trajet vers l'île des brumes est long et compliqué. Il va revenir à Montréal le plus tôt possible, car il ne veut pas que je sois embarrassé à cause de lui. « Si je ne trouve pas les Shaktis, me dit-il, vous pourrez me classer dans les grands délirants, mais si par contre je les revois, ça sera à vous de repenser vos théories. Pierre, vous ne pouvez imaginer l'espoir que je porte. Quelle chance de vous avoir rencontré au bon moment ! »

Quand même, ce n'est pas croyable que Charles soit parti comme ça sur un coup de tête. J'aurais aimé qu'il m'appelle avant de poser un tel geste. Je crains qu'il ne subisse un terrible choc. La vie n'est pas un conte de fées. Ce serait trop beau pour être vrai. Le hasard ne se plie pas

à nos désirs. On ne peut renouer avec le passé par une baguette magique. Je n'aurais pas dû lui parler de cette école de tango. Il semblait si abattu… mais je ne peux m'excuser d'avoir commis une telle imprudence. Le pauvre homme va nous revenir complètement désillusionné. Qu'est-ce qui m'a pris ? Je commence à penser que je ne suis pas la bonne personne pour soigner Martineau. Je pénètre dans son étrange univers et me laisse emporter par son délire. Pourquoi ? Au fond, j'étouffe à l'institut. J'entre mal dans le consensus et cela biaise mon jugement. Mon propre goût d'évasion détourne mon attention. S'il y a quelqu'un qui devrait le savoir, c'est bien moi. La puissance du groupe sur l'individu peut induire des comportements aberrants. Les symptômes du rejet ne trompent pas. On se sent de plus en plus hors champ, à l'écart des valeurs partagées. On garde le silence parce qu'on trouble la pensée dominante. On s'épuise à force de se surveiller. On se fige dans l'absence de spontanéité. On porte le masque de la platitude. Ce phénomène, bien que m'ayant intéressé au plus haut point, n'a pas la même couleur quand on le vit directement. Analyser dans l'abstrait et vivre la chose, c'est différent. Il y a aussi cette indécision à trancher un diagnostic net pour mon patient. Cette oscillation, à l'imaginer tantôt comme un malade en proie à des quêtes impossibles suivies d'abattements excessifs, tantôt comme un homme d'une espèce rare. Quelqu'un certes qui souffre de son isolement, mais n'abandonne pas tout espoir. Un individu qui a eu le courage d'aller au bout de la raison pour en revenir déçu et amer. Quelqu'un qui assume sa sortie hors du consensus de la vie moderne et veut reforger son destin. La source plus profonde de mes hésitations m'échappe. J'envie Mylène qui se fie à son instinct de vérité. Si, malgré tout, elle se trompe, elle n'en fait pas un drame. « Vaut

mieux, dit-elle, tenter la chose que de laisser la chose nous tenter. » J'aimerais avoir son attitude plutôt que de m'abîmer en des réflexions sans fin qui me ramènent à mon point d'origine. Je suis un spécialiste du mouvement circulaire. Cela dit, je comprends mieux l'isolement de Charles depuis la montée dictatoriale d'Eagle dans mon propre environnement. L'histoire se répète aux grandes comme aux petites échelles. Que ce soit un décret des pères de l'Église, un manifeste communiste, une interprétation orthodoxe de la physique, on trouvera toujours des boucs émissaires d'une manière ou d'une autre. Il suffit de penser au terrible *Malleus Maleficarum* justifiant à travers le Moyen Âge la mise au bûcher de plus de soixante mille sorcières. Encore une fois le féminin terrassé dans d'atroces souffrances. Le groupe n'aime pas qu'on attaque son credo. Peut-il exister vraiment une communauté ouverte capable de respecter les autres dans leurs différences ? Et comment réagir à l'intolérance ? Charles affirme que nous sommes maintenant le jouet des banquiers et des technoscientifiques, qui servent la même cause. Le profit, notre souverain maître au cœur froid, dicte les lois de notre monde. Une croissance sans valeur qui ne fait qu'accumuler de la matière morte, préparant à notre insu la grande implosion. Je commence à aimer les sorcières, les déesses de la terre enchantant la vie. Comment les protéger ?



Mes batailles avec le Dr Eagle continuent à s'amplifier. J'organise un colloque à l'Université de Montréal – *Jung, vingt-cinq ans après* – qui réserve une place importante à ses derniers livres, sur l'alchimie et la synchronicité. Je sais

bien que ces écrits embarrassent les freudiens et les lacaniens et qu'ils sont en somme marginalisés par le courant actuel de la pharmacopsychologie. Tout de même, on se doit de respecter l'un des grands maîtres fondateurs de la psychologie moderne. D'ailleurs, il fut toujours un empiriste d'abord. Mal venu serait celui prétendant qu'il s'éloignait de l'étude de cas cliniques pour tomber dans le philosophique. Au contraire, sa documentation massive est sans faille. On critique sa largeur d'esprit, abordant aussi bien les traditions religieuses que les phénomènes dits occultes. On lui reproche de ne pas prendre une position claire, soit pour le matérialisme ou pour le spiritualisme. Impossible de le classifier facilement. Il laisse les mouvements de l'âme nous révéler les fondements paradoxaux de la psyché. Le Dr Eagle n'aime pas trop cette manière de penser. Il y voit de mauvaises fréquentations susceptibles justement d'ouvrir la porte au sacré. Comme d'habitude, j'essaie de demeurer calme devant son attitude fermée, mais, quand il a sous-entendu qu'en plus on pouvait douter du jugement d'un homme qui aurait eu des sympathies avec le courant nazi, là, j'ai bondi ! Tout historien qui analyse le moindrement l'époque dans laquelle vivait Jung et comprend ce qu'il dénonçait dans le mythe de Wotan, et ailleurs, de la barbarie allemande, sait pertinemment que cette fausse rumeur ne tient pas la route. Eagle est trop intelligent pour ignorer cela, mais il connait aussi à quel point ce genre de ouï-dire colle aux mentalités. Il n'hésite pas à jouer de toutes les armes pour triompher. Heureusement, cette fois-ci, le directeur a pris ma défense devant cette accusation indigne. Notre éminence s'est rétractée, soulignant qu'il s'était écarté assez tôt de la pensée de Jung, puisqu'à l'évidence cette notion d'inconscient collectif n'avait aucun fondement scientifique. Il ne connaissait donc pas les détails

de la vie de Jung. L'approche freudienne d'une couche obscure propre à chaque individu, essentiellement basée sur une libido refoulée, donnait de bien meilleures explications, et de toute façon on sait aujourd'hui que ces théories n'ont que très peu de succès clinique comparé aux traitements pharmacologiques.

Je crois que cette attitude m'a fait perdre tout respect pour le Dr Eagle et son intelligence froide, incapable d'une quelconque sympathie. Quel pauvre type au fond !

Mes discussions avec Mylène m'ont ramené aux archétypes structurant les mouvements de l'esprit, ainsi qu'aux polarités de l'inconscient, l'anima et son inverse l'animus. Le féminin et le masculin vont bien au-delà de la sexualité. Le Soi tel que décrit par Jung me semble soudain très près de cette fusion tantrique, le retour à l'Atman. Ma rencontre avec Charles continue d'ouvrir de nouvelles avenues et me fait voir à quel point ma fascination pour Mylène correspond à quelque chose de très profond.

# 12

## Brumes

J'approche l'île des brumes et mon cœur s'accroche à cet espoir insensé : retrouver Kalyani. Bien que j'aie confiance en la surprenante combinaison d'évènements improbables alignés pour m'amener jusqu'ici, un doute reste. L'imagination est une ressource phénoménale, mais paradoxale. Ce pouvoir demeure inexplicable et aucune certitude ne m'habite. Un pressentiment puissant me guide ; le bateau avance lentement et je vois le banc de brouillard nous engouffrer peu à peu. On a l'impression que le temps s'est arrêté aux abords des rivages inaccessibles qui protègent l'île. Un matelot m'informe qu'un seul endroit dans cette forteresse de murailles colossales laisse au marin droit de passage dans une vallée champêtre. Il paraît que le sol, riche et fertile, se couvre le matin de brumes, emprisonnant les terres basses. Il faut s'habituer à la mélancolie de la lumière diffuse, mais, à la fin du jour, les voiles grisâtres s'envolent et révèlent un ciel magnifique. J'ai hâte d'arriver. Il y a longtemps que j'ai éprouvé cette sorte de sentiment. Enfermé dans mes études et mes réflexions, j'ai l'impression de sortir

d'une forteresse sans fenêtres et je suis fébrile comme un adolescent. Je redécouvre le monde avec d'autres yeux. Je n'ai plus en moi cette révolte noire. Je suis débarrassé de la haine.

Le port de l'île assiégé par son banc de grisailles, en se rapprochant, se dégage soudain. Il me semble accueillant. Je vois au loin une auberge… C'est déjà ça. Mon intuition jusqu'ici m'a guidé avec justesse. Les matelots vont bientôt décharger leur cargaison. Ils s'amusent beaucoup de mon accent et me font la conversation. Ils sont réjouis d'avoir à leur bord un voyageur et, bien qu'habitué à l'anglais des Américains, j'ai du mal parfois à saisir leur baragouinage d'hommes de la mer. Le gardien du port qui vient au quai a du retard et il faut patienter avant de s'amarrer. En attendant, on m'informe que l'auberge du Puddle Duck est plus que centenaire, mais on a oublié la date exacte de sa construction. Unique sur l'île, elle ouvre ses portes à ses fidèles, qui racontent apparemment toujours les mêmes récits. Johny, le propriétaire, va être heureux, me dit-on, de voir un Canadien.

J'apprends que le brouillard s'arrête au pied de la grande maison robuste, qu'un certain McGregor fit bâtir sur la plus haute falaise. On m'explique avec force détails, car c'est la seule histoire un peu insolite du coin, qu'un archéologue réputé, spécialiste des cités anciennes, s'y est installé, autrefois. Il aurait séjourné quelque temps en Turquie, et exploré les ruines d'une ville antique nommée Pergamum. Revenu en Angleterre avec une jeune femme dont il était follement amoureux, il quitte l'université de Londres et coupe tous les liens avec sa première famille pour habiter ici avec sa déesse mystérieuse. Il délaisse sa profession. Il se replie sur son Nouveau Monde. Apparemment fortuné, le couple vécut heureux, affranchi des servitudes de la vie.

McGregor fit aussi construire l'auberge pour accueillir ses amis venant de tous les coins de la Terre. Il l'offre en héritage à la famille des Puddleduck. Il organisait des banquets fabuleux, ouverts parfois aux villageois. On parle encore aujourd'hui des fêtes de McGregor. Son épouse lui donna une fille magnifique qu'il adorait. Le vieux McGregor disait : « ma maison est le navire de l'humanité future ». Bien sûr, tout ce qu'on retint de ces propos fut que le vieil homme devenait sénile. Il mourut paisiblement dans les bras de sa femme. Celle-ci confia l'entretien de sa demeure à la famille gérant l'auberge, affirmant qu'elle ne reviendrait plus, mais qu'elle enverrait des inspecteurs chaque année pour vérifier l'état de la maison, tout en versant des cachets généreux pour les réparations. Voilà, je connais, me dit-on, la principale histoire de cette île perdue. J'avais deviné, lors de mes méditations, l'existence d'une habitation étrange, mais j'étais loin de penser qu'elle avait un passé aussi riche.

L'homme du quai arrive sans empressement. Ce n'est pas trop tôt. On m'explique que dix bateaux s'échangent la corvée de se rendre ici. Un service obligatoire maintenu par les autorités pour assurer la survivance du site. Le tourisme n'a jamais pu décoller à cause de ce brouillard incessant et l'absence de plage. Le soir, pourtant, c'est magnifique et, en posant les pieds à terre, je ressens une joie de vivre comme je n'ai jamais connue. Je suis à quelques pas de mon rêve.



Le climat est particulièrement doux et tendre. En entrant, j'aperçois celui qui est vraisemblablement Johny, et quelques fidèles du bar, ces amoureux des heures qui ne passent pas. Un silence se répand dans l'auberge et dure

quelques minutes, le temps que je choisisse une table discrète près d'une fenêtre laissant pénétrer la brise du soir. À peine assis, voilà que, par la porte centrale, j'entrevois une vieille accompagnée d'une demoiselle et d'une petite fille exubérante, mais un rayon de soleil tardif m'éblouit et je ne peux distinguer les visages. Un moment, je reste en suspens, mais mon attente est vite déçue. La dame, après avoir salué la compagnie, entre dans la cuisine et la jeune femme s'installe au bar à la grande joie des buveurs. Elle offre un beau port de tête avec des yeux pairs. Un visage mince, encadré par des cheveux cuivres très lisses ; une peau excessivement blanche, ornée de quelques taches de rousseur, lui donne un air que je ne saurais qualifier, mais la rend unique. Elle me semble avoir quelques traits en commun avec celui que je suppose être Johny. La petite fille, très rieuse et vive, m'impressionne. Elle sème la joie par son attitude émerveillée de tout. Elle s'assoit à côté d'un vieux marin bourru dont l'épiderme a été brûlé par le soleil de la mer, rougi et abîmé par les éraflures du vent et du sel.

L'homme au bar se souvient enfin de son rôle d'aubergiste et arrive confus à ma table.

— Excusez-moi, nous avons si peu l'habitude de recevoir des gens nouveaux à l'hôtel que nous en perdons nos manières. Notre île sombre n'attire pas grand monde. Je suis Johny, à votre service.

Sous des apparences de rude gaillard qu'il accentue par un crâne rasé et une barbe mal découpée, je perçois un bon vivant pacifique.

— Je prendrais bien votre Malt Scotch pour commencer.

— Très bon choix, monsieur. Je vous apporte ça tout de suite.

Johny est de nature communicative malgré sa réserve

culturelle typique. Pour peu qu'on lui laisse la chance de s'en extraire, il devient loquace. Je l'invite à s'assoir à ma table et nous faisons rapidement connaissance.

— Johny, je vais vous surprendre, nous avons un ami en commun : Arthur Labri. Et je sais même que votre père a chassé le papillon bleu d'Amazonie.

— Ça par exemple, Arthur est plus bavard qu'une pie ! Ce rare lépidoptère vaut une petite fortune. C'est un secret de famille. Mon vieux, un homme d'honneur, droit et juste, comme il ne s'en fait plus, doit se retourner dans sa tombe. Un gentleman anglais, d'une politesse et d'une contenance remarquables. Mais, quand il parlait de sa collection de papillons, sa passion l'emportait et il révélait son trésor aux gens de confiance. J'avais bien dit à Arthur de garder le secret. Pas mal comme partenaire d'affaires ! Ça promet !

— Il n'y a pas foule au bar et, si je ne m'abuse, la rousse semble bien maîtriser la situation.

— Pour ça, oui, ma sœur Maggie sait allumer les hommes qui s'ennuient sur notre île.

Je ne veux pas poser tout de suite la question qui me brûle. Quelque chose me retient. La réaction de Kalyani m'inquiète. Il serait préférable que je voie d'abord Ariel, si vraiment elle est ici, mais comment faire ? Les Shaktis sont discrètes, en m'avançant trop vite, je risque d'alarmer Johny, qui pourrait les prévenir. Laissons couler les choses. Après tout, je suis tout près du but et ce n'est pas quelques heures qui vont changer grand-chose. Johny fait signe à Maggie pour qu'elle nous apporte la bouteille de Malt Scotch. « C'est plus pratique d'avoir ce genre de chose à portée de main », me dit-il très sérieusement. J'acquiesce. Décidément, Labri et lui, ont bien des affinités.

— Est-ce une tradition de famille, ce côté collectionneur ?

— Mon grand-père adorait les vieux timbres, mais moi je préfère aligner les vingt-six onces.

Je souris à la remarque bien placée, mais Johny garde un air des plus conservateurs. J'aime bien cet humour discret.

— Dommage que ça s'arrête à vous.

— J'ai quand même ma petite excentricité. J'ai introduit le tango sur mon île. Quasi tous les habitants de notre patelin dansent maintenant.

Johny en profite pour raconter la très grande aventure de sa vie. J'imagine que tout le monde du village connaît par cœur son histoire, alors, quand il a un bon écouteur devant lui, il le monopolise. Je sais que les gens qui aiment parler peuvent difficilement résister à cette envie. Johny explique que son père ne voulant plus qu'il s'enterre ici dans ce coin perdu, le pousse vers des études universitaires à Londres. À peine arrivée dans la grande capitale, Johny rencontre Judith, une Londonienne plutôt dégourdie. Elle initie son campagnard, comme elle se plaît à l'appeler, aux joies nocturnes de la cité. Elle le traîne de party en party, de pub en pub. Il tombe dans un mælström de vies déchaînées. Au début, il ne cesse de dire « C'est la vie ! » Mais, à force de maux de tête gigantesques au petit matin, de se retrouver au lit avec des filles dont il oublie le nom, de chercher Judith un peu partout, il en devient écœuré. Après avoir baisé sans plus savoir pourquoi il le faisait, après avoir perdu la mémoire des visages qui l'entouraient, il finit par capituler en criant « *What the fuck* ? », phrase que je ne pourrais traduire correctement sans la trahir. Il faut entendre Johny le dire avec son accent britannique délicieux pour comprendre. Il songe alors à retourner immédiatement sur son île, mais, imaginant son père déçu de le voir sans rien, ni diplôme, ni aucun acquis, il se ravise. Après sa crise

existentielle, il doit se rabattre sur une aventure exotique, propice à des exploits remarquables. Il doit découvrir le vaste monde et rapporter un petit trésor. Pas question de revenir bredouille à la maison. Cette phrase rebondit dans sa tête comme une balle de ping-pong, à lui en donner le vertige. Il a l'obligation d'élargir l'horizon familial. Après tout, son grand-père n'a pas craint la jungle amazonienne pour capturer un papillon bleu en voie d'extinction. Ce même sang coule en lui. Il repense alors aux exploits de son nouvel ami, Arthur Labri, qui a quasi fait le tour du monde. Judith lui a présenté ce grand et robuste gaillard qui peut résister aussi bien que lui aux assauts répétés du Malt Scotch. Du coup, ils sont devenus fidèles compagnons de beuveries, voyageant sur place. L'Argentine et ses Argentines revenaient souvent dans leurs envolées sur les ailes des vingt-six onces, taxes incluses. Et voilà comment Johny se retrouve à Buenos Aires. Mais attention, il a préparé un itinéraire fabuleux, imaginant un retour triomphant sur son île avec tout plein d'exploits légendaires. Il entend déjà la clameur des chutes d'Iguazu, plonge dans les profondeurs secrètes du lac Nahuel Huapi, traverse la Patagonie pour se rendre au pied du mont Aconcagua et mille autres destinations, dignes d'être racontés au bar de son auberge. Mais rien ne se déroule comme prévu. La faute tient simplement au décalage horaire. Il se réveille en pleine nuit comme au plus beau matin du monde et son envie de sortir domine ses appréhensions. Il rôde prudemment aux abords de l'hôtel et se risque à entrer dans un club de tango. À peine assis, tout près de la piste de danse, il est frappé simultanément par deux coups de foudre. D'abord les rythmes envoûtants de l'accordéon et ensuite une créature de rêve, née avec la passion. Ce mélange de flammes espagnoles et de beautés italiennes, teintées d'une nature amérindienne,

lui font oublier tous ses plans grandioses d'explorateur. Il se fixe sur son hôtel, pour ainsi dire. Durant un mois, il se consacre à l'apprentissage du tango, voit à peine quelques rues de Buenos Aires autour du studio et se surpasse pour séduire la fascinante métisse. Quasi miraculeusement, elle adore le type anglais. Johny s'efforce même d'accentuer son légendaire flegme britannique, quand il comprend que le charme anglais opère à son état le plus pur possible. Johny revient sur son île avec une épouse et l'âme du tango.

— Quelle drôle d'histoire, Johny ! Je ne me serais pas attendu à trouver ici un danseur. Mais où est votre femme ?

— Pour le moment, je la cache en Argentine, dit-il en riant. Vous savez, elle doit, de temps en temps, visiter sa famille et la vie nocturne de Buenos Aires lui manque. Je l'accompagne souvent, mais cette fois-ci j'avais des réparations majeures à faire à l'auberge. En bon gentleman, je l'ai laissée partir. Elle me reviendra heureuse. De plus, elle est enchantée par l'idée d'aller enseigner le tango l'hiver prochain à Montréal.

— Je comprends, mais vous seriez bien gentil, Johny, de m'apporter un peu d'eau et le menu. Votre histoire m'a ouvert l'appétit.

— Bien sûr. Je suis là à vous raconter mes petites aventures avec tous les détails, tout aussi bavard que Labri, quand je devrais penser à vous servir d'abord. Je vous ramène ça tout de suite.

— Non, vraiment, c'est moi qui vous ai invité à me tenir compagnie. Prenez tout votre temps, je ne suis quand même pas affamé.

Le menu se compose essentiellement de plats mijotés. J'opte pour une chaudrée de palourdes avec du pain noir. Puis le miracle espéré se produit. Dans la porte se dresse la noble et imposante stature d'Ariel. Elle est seule. Elle me

voit, me fait ce sourire qui m'a toujours fasciné, mais d'abord se rend au bar pour embrasser la petite qui s'amuse avec les grands. Je devine qu'elle doit être la fille de Kalyani. La tradition des Shaktis se poursuit. Ariel s'approche ensuite de moi, plus rayonnante que jamais. J'ai l'impression de revenir au Café de Sam, il y a quinze ans de cela. Mais non, je suis bien ici maintenant sur cette île, et tout ça est bien réel. L'impossible s'est forgé un chemin jusqu'à moi. Je l'embrasse sur les deux joues à la manière française, bouleversé au plus profond de moi-même, trop réservé devant celle qui fut mon maître pour la serrer dans mes bras.

— Charles, tu es venu de l'autre monde. Je suis tellement heureuse de te retrouver. Je t'attendais en fait, mais je ne pouvais être certaine que tu trouves la voie te menant à nous.

— Que faites-vous ici, Ariel, au beau milieu de nulle part ?

— C'est une longue histoire... Mais laisse-moi te regarder d'abord après tant d'années de séparation. Tu es là, mon élève le plus doué. Tu as utilisé l'imagination. Tu t'es souvenu. Je vois que tu as grandi. Il n'y a plus ce volcan qui explose en toi. Tu t'es réconcilié avec Dieu, si je puis dire. Tu comprends la nature de l'ombre en toi, en nous tous, finalement. Et tu as décidé de te joindre à nous. Ça fait des mois que je pressens cet évènement. Je sais que tu as été au bout de la raison. Je le vois clairement dans ton regard, devenu plus humain, plus sensible aux contradictions et paradoxes de l'Être en ce monde. L'en-soi duquel nous tirons notre source. Mais il y a aussi autre chose qui gravite autour de toi que je ne saisis pas encore. Une force, une lumière inattendue cherchent à se révéler à nous, à travers toi. Je ressens une énergie qui va se lever des tréfonds de l'oubli. L'inconscient gronde, mais ce n'est pas l'ombre qui en jaillira. Le tigre sera chevauché.

Ariel n'a pratiquement pas vieilli. Ses cheveux néanmoins ont beaucoup blanchi et lui donne un air moins grave. Je me sens chez moi, envahi par la joie du retour. Je veux prendre le temps de vivre chaque parole, chaque geste qui se pose. Je perds à l'instant tout mon poids de souffrances passées. Je pense à Kalyani. Je vais la retrouver. Je sais maintenant que la petite s'amusant avec les grands est sa fille. Est-elle mariée ? J'arrive peut-être trop tard.

— Dites-moi Ariel, est-ce que je me trompe en voyant au bar une très jeune Shakti en herbe ? Elle apprend déjà à faire quelques transgressions !

— Effectivement, elle a une permission spéciale pour jaser avec les marins. Nous l'élevons comme une Shakti, une bien lourde responsabilité. C'est une boule d'énergie qui nous épuise. Heureusement que la sœur de Johny prend la relève parfois pour donner à ma fille le temps de se reposer.

— Et le père, lui, que fait-il ?

— Il n'est plus là. Après Chicago, nous sommes retournés vivre à Paris et Kalyani a tenté de se refaire une vie normale. Elle t'expliquera.

À ces mots, mon cœur tremble. Kalayni est libre. Tout devient possible. Plus rien ne fait obstacle, mais je ne dois pas brusquer les choses. J'ai tellement de questions que je ne sais trop par où commencer.

— Comment est votre fille ?

— Elle va bien, mais n'a pas oublié le drame dans lequel tu nous as entraînées. À toi d'agir avec sagesse. Là, je dois partir et ramener Fatima à la grande maison qui nous appartient sur le haut de la falaise. Ne t'approche pas tout de suite. Laisse-moi préparer ta rencontre. Patiente encore un peu. Ton repas arrive, bon appétit. À demain.

Ariel me quitte en souriant. Elle tient par la main la

petite qui me regarde avec curiosité, mais les présentations seront pour plus tard. J'éprouve le sentiment d'une formidable victoire. Johny s'interroge, mais je n'ai pas le goût de parler. « C'est une bien longue histoire. Demain, peut-être, on verra. Là, je vais me rassasier et après au lit, tôt, car je me sens soudainement fatigué par le décalage horaire. » Il n'insiste pas. Je mange un peu en écoutant le vent qui siffle dans la fenêtre et répand les odeurs marines dans l'auberge. Je renoue avec le passé. D'anciennes conversations avec Ariel me reviennent avec une netteté surprenante. Des propos qu'à l'époque je n'avais pas bien compris et qui prennent un nouveau sens. Comme si toute ma vie devrait être repensée dans la mouvance d'un sentiment océanique qui veut transcender les opposés. L'inconscient redoutable que longtemps j'ai craint d'affronter m'apparaît maintenant comme une matrice d'énergie guidant par ses courants souterrains notre fragile état d'éveil qui se débat dans une dynamique paradoxale. La raison ne peut saisir ce qui la fonde et seule notre intuition d'appartenance à l'au-delà peut nous ressourcer dans une poésie inconnaissable. Et l'amour infini monte en nous. Je revois ces soirées au Café de Sam d'une autre manière. La voix grave d'Ariel traverse les corridors de l'oubli et j'ai l'impression d'être là-bas et ici au même instant. Ariel m'expliquait qu'une Shakti ne peut outrepasser les limites de la mort physique. Elle affronte la souffrance des derniers jours comme les plus humbles. Il y a bien longtemps, quatre-vingt-une Shaktis redoutables, guidées par une reine, ont transgressé les lois de leur époque. Durant des siècles, elles ont propagé oralement ce qui allait être nommé plus tard le tantrisme de la main gauche. Le principal témoignage historique appuyant cette légende se trouve dans le temple de Bheraghat. Un sanctuaire circulaire dévoilant impudiquement quatre-vingt-une statues de Yoginîs, représentant des déités terribles. La beauté provo-

cante des sculptures choque encore les gens prudes. Elles furent obligées de se cacher, car un groupe de brahmanes de la pure tradition védique n'approuvaient pas les pratiques transgressives des Shaktis. Toutefois, la vision du corps comme un véhicule spirituel s'intégra à tous les courants de la pensée indienne. Un moment unique dans l'histoire. Pour la première fois, des femmes de haute stature comprirent qu'elles incarnaient l'énergie souveraine se différenciant de la souche universelle de l'Être-en-soi. Elles utilisèrent le sexe pour déconditionner et assurer l'éveil de la Kundalini. Cette pratique ne fut pas acceptée par tous. Le conflit s'enflamma en maints endroits et demeure toujours présent. Évidemment, l'Occident s'est emparé de cette tradition à sa manière simplificatrice. C'est vite devenu une libération orgasmique grâce au massage tantrique, très loin de la vision initiale qui, à la vérité, voulait créer un nouveau berceau pour les enfants du futur. Une communauté ouverte unissant les complémentarités objectives du féminin et du masculin. Ariel m'avait pressé d'étudier les théories de Karl G. Jung. « Ça t'aidera à retrouver le sens des choses quand le volcan sera apaisé ».

— Nous étions tout proches d'instaurer la puissance du supramental, mais les guerriers de l'ombre ont détruit le pont de lumière. Pour le dire dans ta culture catholique, ce n'est pas Ève qui causa la perdition de l'homme, mais bien la mâle raison d'Adam. Une force obscure, véritable instinct ou pulsion de mort, s'est manifestée dans le masculin et a manipulé son logos. Ils nous persécutèrent. On nous accusa d'être des prostituées. Nous nous séparâmes et dispersâmes dans le monde. Plus de deux mille cinq cents ans se sont écoulés et, de mère en fille, nous avons survécu. Nous attendons toujours la venue d'un Shiva.

— C'est presque la version d'un messie oriental. N'est-ce pas étrange ? Y a-t-il une connexion ?

— Je ne sais pas. Assurément, ce n'est pas un lien causal, mais je pense qu'une formidable synchronicité, encore une expression de Jung, s'est passée autour du VIe siècle avant notre ère. Le très grand prophète Isaïe annonçait la venue de l'Emmanuel, un libérateur que les chrétiens associèrent au Christ. Il y a des analogies entre nos deux traditions. D'abord, le roi David ressemble à ce que nous appelons les porteurs de lumière, les vrais princes. Ensuite, l'Arche d'Alliance n'est pas sans évoquer le pont entre la conscience de l'homme et le divin Soi. Cette époque fut fertile sur le plan spirituel. En plus d'Isaïe, dont les textes gardent toujours quelques secrets, on assiste à la montée de Siddhartha Gautama, le premier Bouddha, sans oublier l'étrange Zarathoustra, qui, dans les Gathas, relate un dialogue entre Dieu et les Immortels.

— Tout ça, Ariel, est séduisant, mais s'accorde mal à la science, qui est notre seule démarche objective. Ce que vous dites me fascine, mais je dois y résister. Je ne peux accepter tout ça, car c'est au-delà du démontrable. De la pure spéculation !

— Un jour, tu verras les limites de la rationalité, mais plus encore la nature de la croyance matérialiste. La superstition n'est pas là où tu penses. Mais il est trop tôt pour en débattre. Tu dois d'abord aller au bout de ton chemin et de ta forte tête.

À cette époque, je me demandais s'il y avait beaucoup de descendantes des quatre-vingt-une premières Shaktis. Aucune certitude à ce sujet. Probablement que plusieurs vivent encore à l'abri des regards indiscrets. Le Shiva attendu les rassemblera toutes. Les prophètes annoncent un combat terrible, mais tous affirment que la bête sera matée. Les Shaktis tentent de bloquer le passage de l'obscur, mais parfois l'influence de l'ombre maléfique traverse le monde.

Elles pressentent sa présence. Elles devinent ces grouillements dans le noir. Étrange que me reviennent toutes ces longues conversations quinze ans plus tard, comme si le temps n'était qu'une illusion de surface.

— Vous est-il arrivé, Ariel, de craindre l'échec final ? Tout ça semble tellement fantastique. C'est presque une histoire d'anges et de démons.

— Oui, parfois nous avons peur que la conscience s'effondre dans le néant, mais sur l'océan d'éternité le Tout ne peut s'évanouir en rien. Même le vide devient dynamique et recrée l'univers. L'époque du Kaliyuga rend notre tâche plus difficile. Et rares sont les hommes qui comprennent notre vision. Nous parlons de l'obscur, de la part de l'ombre comme s'il s'agissait d'une personne tournée vers la destruction. Mais ce n'est qu'une métaphore traduisant une force inconsciente qui manipule les esprits égarés. Le plus terrible exemple de ce passage est Hitler. Il a presque réussi.

— D'après vous, Ariel, les Shaktis ont-elles fait quelque chose lors de la Deuxième Guerre mondiale ?

— Personne ne peut savoir, mais de toute façon le chaos a suivi.

Cette période de notre histoire me donne l'envie de vomir. Je me sens souillé du sang des innocents, car ceux qui ont collaboré à l'extermination des Juifs sont trop nombreux. Comment s'absoudre de cette abomination ? Il me plaît de rappeler à certains catholiques ayant fermé les yeux quand il ne fallait pas que, si Jésus-Christ avait marché dans Paris en juin 1942, on lui aurait collé l'étoile jaune de David. Au lieu de le crucifier, cette fois-ci on l'aurait mené nu aux chambres à gaz, puis aux fours crématoires. À choisir entre deux symboliques du mal, je préfère encore la croix. Je vois ces mères séparées de leurs maris, puis de leurs

enfants, embarquées dans les trains de la mort, ne sachant pas ce qui les attendaient, déjà mortes d'abandonner leurs petits. Ces pleurs des êtres écrasés par une vague de démence au cœur de notre civilisation me déchirent. J'ai réussi à m'affranchir de la rage et de la haine, mais la tristesse de nos actes barbares demeure. La révolte inutile s'est éteinte, mais la souffrance me marque encore. D'où vient cette obscurité ? Quand Neil Armstrong a marché sur la Lune en disant : « *C'est un petit pas pour un homme, mais un bond de géant pour l'humanité* », j'ai applaudi comme tout le monde le triomphe de notre intelligence. Mais aujourd'hui si je repense aux vils collaborateurs, à ces voisins de palier qui ont pointé les cachettes des innocents, je trouve que nous pataugeons dans une mare depuis des siècles. La nature humaine porte une ombre que nous ne comprenons pas. Nous voulons conquérir l'espace, mais nous rampons comme des serpents sur la Terre.

Le bar est toujours animé par Maggie, mais le vieillard au visage rouge comme un homard semble s'ennuyer de Fatima. La petite a posé mille questions aux marins, adorant les histoires de naufrages et de tempêtes fabuleuses, quand tout tient au regard de la vigie dirigeant le navire entre des murailles d'eau noire écumant au sommet de baves blanches. J'ai bien senti qu'elle suivait Ariel de force et que déjà elle montrait du caractère. Son prénom évoque le fameux troisième secret de Fatima qui, selon ma mère, toucherait le Québec. Elle ne m'a jamais précisé d'où venait cette information, sinon que dans sa parenté, un prêtre ami d'un cardinal aurait dit « pauvre Québec » après la lecture de la dernière révélation, qui n'aurait rien à voir avec les textes officiels. Personnellement, je les trouve absolument nuls et ne peux comprendre tout le mystère entourant cette affaire. Une intuition fulgurante se décharge en moi.

L'énigme, c'est le nom Fatima et non le contenu ! Mais quel lien avec le Québec ?

Je monte à ma chambre, emplie d'air frais. Je m'étends rêveur, bercé par le chant de la mer. Mon lit, placé juste au-dessus du bar, me permet d'entendre les marins qui parlent de plus en plus fort sous l'effet du whisky. Le vieux homard, de par sa longue expérience de bourlingueur à travers les pays exotiques, affirme que quelque chose d'étrange se passe sur l'île. « Hommes de la mer, surveillons la tempête à l'horizon. Le temps du vieux fou, McGregor resurgit. Johny, nous avons soif. » Et je m'endors profondément jusqu'à l'aube.



Je me lève très tôt. J'ai une faim de loup. Jusqu'ici, la nourriture anglaise ne m'impressionne pas. J'espère que Johny sait au moins préparer des œufs brouillés, des pommes de terre rissolées, du bacon, des fruits et du bon pain blanc. Je ne tiens plus en place et je me demande à quelle heure la cuisine ouvre. Je n'entends aucun bruit dans l'auberge. Il fait beau et je constate que les matelots avaient dit vrai, le brouillard s'est installé, fidèle à ses habitudes. Un vent léger, très faible, transporte des odeurs marines. J'en profite pour descendre au balcon me gorger d'air frais. Le soleil levant transmet à la brume des frissons de lumière, ça donne une impression de flottement entre le ciel et la mer. Je suis tout absorbé dans ma contemplation, quand j'entends derrière moi le rire de Fatima. Ariel l'accompagne, mais toujours pas de Kalyani.

— Bonjour, Ariel, vous êtes ravissante. Je vois que vous êtes encore plus matinale que je ne le suis.

— Tu sais, avec Fatima, je n'ai pas le choix, je dois la surveiller. Elle est un peu trop aventureuse et les abords des caps sont dangereux. La petite a hâte de venir à la mer, elle ne s'en lasse jamais. Elle aime le jeu des vagues surgissant du brouillard pour se briser sur les rochers.

— Voulez-vous prendre le petit-déjeuner avec moi ? J'imagine que Johny ne devrait pas tarder.

De fait, notre grand cuisinier se pointe au bon moment et nous installe à une table dehors. Fatima se régale et en redemande. Aussitôt terminée, elle s'attend à poursuivre la promenade. Elle adore les brumes, qu'elle baptise ses voiles magiques. Tous deux, nous avons sympathisé immédiatement. Elle veut me montrer sa maison, mais Ariel lui fait comprendre qu'elle a d'autres plans. Le souffle océanique imprègne l'atmosphère, immobilise le temps. Nous avons mille choses à nous dire, mais pour le moment nous respectons la paix ambiante. Je crois qu'Ariel et moi avons le même besoin de silence. Mais Fatima s'impatiente de ne rien faire. Johny se tient à l'écart. Ariel l'invite.

— Vous avez aimé, messieurs-dames ? Un peu de café encore, à moins que vous ne préfériez un bon thé anglais ?

— Non merci. Surtout pas le matin ! Nos habitudes françaises nous l'interdisent, confirme Ariel. D'ailleurs, nous sommes rassasiées. Vous vous êtes surpassé, Johny. Mais là, il va falloir qu'on bouge bientôt, car la petite a épuisé toutes les manières d'être sur une chaise.

— Je comprends, à cet âge, la position assise n'est pas appréciée à sa juste valeur. Ça viendra plus tard, dit Johny avec un air on ne peut plus sérieux.

Ariel me raconte la stupeur de Johny quand il a su que la propriétaire de la grande maison était de retour. Tout le village restait interloqué et, discrètement, les randonneurs s'approchaient pour voir les descendantes de McGregor.

Kalyani elle-même se montra surprise lorsqu'Ariel sortit de son sac à main, une clef ancestrale avec le motif de son dojo. Elle avait protégé ce secret comme le veut sa tradition.

Johny avait bien entretenu la maison. Il faisait les réparations. Chaque semaine, il ouvrait les fenêtres pour que l'air marin ranime les vieux murs. Sa femme et lui faisaient la cuisine, car la demeure aime la présence humaine. Selon Johny, ce lieu inspire le bonheur. D'ailleurs, les villageois ont gardé une étrange fascination pour l'endroit. Ariel m'invite maintenant à la suivre jusqu'à son domaine sur le haut de la falaise. Mon cœur bat à l'idée de revoir Kalyani. Un sentier ancestral traverse quelques îlots forestiers qui dansent dans l'ombre, au grand plaisir de Fatima qui adore les arbres et la senteur des boisés humides. J'assaille Ariel de questions.

— Pourquoi l'avoir caché à votre fille ?

— La maison a le pouvoir de faire revivre des souvenirs appartenant à d'autres vies, mais il faut que le choc émotif soit puissant et la surprise totale. L'inconscient ne se révèle pas facilement. Regarde au loin, Charles, à ta gauche, voilà notre havre de paix !

La demeure s'allonge en demi-lune sur les bords du plus haut cap de l'île. Un large balcon s'avance au-dessus du gouffre et flotte sur le brouillard. La maison, plus basse sur le devant qu'à l'arrière, ne laisse aucune prise au vent. On croirait sentir la tension d'un félin dont les pattes avant sont repliées et la tête courbée sur la corniche rocheuse. Elle semble surveiller la montée des brumes. Bâtie de pierres rondes et polies, elle résiste aux tempêtes. Son toit, en forte pente vers la mer, repose sur des poutres de chêne capables de défier les plus terribles orages. Je m'avance respectueusement, sans mots au-devant cette splendeur qui tient tout autant à son emplacement unique qu'à son étrange

architecture. Fatima, comme à son habitude, se précipite et soulève le marteau pour faire le toc-toc solennel demandant à la maison la permission d'entrée. À ses sons maintenant familiers, Ariel pense aux années qui restent et se revoit avec sa propre mère dans cet autre temps qu'est l'enfance. La clef tourne sans grincer. La lourde porte s'ouvre sans effort sur une grande salle qui révèle la puissance structurale la soutenant. Un sentiment d'espace libre se dégage, mais en même temps on se sent protégé dans cette forteresse. Beautés et forces s'harmonisent dans les moindres détails. Je suis subjugué par ce trésor qui appartient aux Shaktis. Ariel m'explique que Fatima, en entrant pour la première fois dans cette pièce, a eu une vision d'hommes la poursuivant pour lui faire du mal. La pauvre enfant, prise de stupeur, immobile au milieu du salon, tremblait comme une feuille. Maintenant, elle y pratique le tango avec ses partenaires imaginaires ou encore avec Maggie. Toujours pas de Kalyani. Je commence à penser qu'elle ne veut pas me rencontrer. Ariel m'entraîne droit vers la porte qui mène à la cuisine. Je m'arrête un moment devant la lourde table en bois rustique ; sa charpente semble vibrer du souvenir des êtres qui s'y sont réunis d'une génération à l'autre. Au milieu s'ouvre le balcon. J'espérais y voir Kalyani. Mais non, décidément, elle m'évite. Ariel m'explique que dans cette maison sa fille a également eu une vision très intense d'un lointain passé. Elle a aperçu l'épouse de McGregor, avec sa longue chevelure noire et ses yeux profonds et sombres comme la nuit. Son sourire l'attirait comme un soleil dans les ténèbres. Cette femme envoûtante, Kalyani l'a reconnue enfin. C'était elle-même avec McGregor qui l'aimait à mourir. La maison éveille des mémoires enfouies. Elle aide à traverser le temps. C'est un lieu de pouvoir. Apparemment, Kalyani a poursuivi son voyage jusqu'à une

descente vertigineuse dans un lointain passé. Des vies qu'elle imaginait comme siennes se déroulaient en un éclair. Elle s'enfonçait de plus en plus dans les profondeurs du temps. Elle se mit à parler à voix haute, traduisant ce qu'elle voyait. Ariel, surprise qu'elle puisse remonter à des âges si reculés, a gardé une mémoire intacte des paroles de Kalyani et me les répète, mot pour mot. « Je suis une des Shaktis du groupe initial. Autour de moi, plusieurs femmes pratiquent un rituel devant les grottes d'Éléphanta. Une intense émotion nous lie. Nous sommes le berceau de la nouvelle conscience. Une immense paix nous habite. Nous allons commencer notre grande marche pour abolir les frontières. Soudain, nous voyons des pluies de flèches s'abattre sur nous. Certaines de mes compagnes sont blessées. Clairement, les guerriers visent celle que nous appelons notre reine. La plus puissante des Shaktis, la première ayant renoué avec la source infinie de l'Être-en-soi. Nous tentons de la protéger, mais une flèche mortelle l'atteint au cœur. Nous sommes sidérées de la cruauté des hommes qui s'avancent vers nous avec des sabres. Nous fuyons ! Connaissant la forêt mieux que quiconque, nous échappons à leur fureur. Nous disparaissons et nous nous regroupons dans un lieu secret connu de nous seules. C'est le commencement de notre dispersion. Les hommes n'ont pas reconnu le visage de Shiva. Ils préfèrent les ténèbres et l'état barbare. » Ce fut, m'explique Ariel, une profonde et dure révélation. Kalyani s'en remet à peine.

— Quelle triste vision ! Mais pourquoi les hommes ont-ils voulu tuer les Shaktis ?

— Personne ne le sait. La pulsion de mort est difficile à comprendre. Je crois qu'il y a, dans l'acte de création à la source même de l'Être, une plongée dans les ténèbres, une volonté d'oubli de soi. L'envie de la destruction remonte à

cet instant primordial.

— Ainsi, Kalyani a vu la reine s'effondrer sous ses yeux. Quelle horreur ! Quelle violence incompréhensible !

— Des heures tragiques dont nous nous transmettons la mémoire, de siècle en siècle. Mais de revivre le drame comme Kalyani l'a fait, c'est épouvantable. Je pense que la première Shaktis, dont nous avons perdu la trace, nous cherche à travers le temps et l'espace. Cette vision, bien que terrible, me semble un heureux présage. Je crois que les Shaktis dispersées trouveront le moyen de se regrouper autour d'elle. Je ne vois pas comment cela peut se faire, car pendant des siècles nous nous sommes cachées et disséminées dans tous les pays. Il faudrait tisser une grande toile de fil d'Ariane recouvrant la planète entière, mais c'est impossible. Nous sommes condamnées à l'errance solitaire. Mais la reine nous a donné un verbe pour nous reconnaître. Je crois qu'elle devinait un danger du côté de l'homme. Ce mot, ne l'écris jamais et ne l'oublie pas. Il sonnera l'heure de nos retrouvailles, si jamais un tel miracle se peut. En attendant, entourons-nous de silence, car les persécutions ne sont pas forcément finies. Rien ne nous permet d'affirmer que les guerriers aient changé. Au contraire, je crains qu'ils soient toujours aussi dangereux. La haine peut encore s'abattre sur nous. L'antiféminin peut ressurgir sous un autre masque.

— C'est vrai ! Il faut être prudent. Protégeons les Shaktis !

— Kalyani serait heureuse de te l'entendre dire.

— Où est-elle ? Pourquoi me fuit-elle ?

Ariel m'explique que Kalyani n'est pas prête à me revoir.

— Ce n'est pas dans sa nature de pardonner et elle n'a pas confiance en toi. Ma fille et moi, nous divergeons sur ce plan. Elle est actuellement aux chutes du saumon avec Maggie. Elle réfléchit et plonge en elle-même. Je crois qu'il

te faudra beaucoup de patience si tu tiens vraiment à elle. Son cœur est marqué au fer rouge et il ne cicatrise pas facilement. Laisse passer au moins une semaine et approfondir toi-même le sentiment qui t'a mené jusqu'ici. Je pense que ni l'un ni l'autre ne comprenons le véritable pouvoir qui t'a conduit sur notre île.

— Je vais méditer. Merci Ariel de m'avoir ouvert le chemin encore une fois.

— J'espère que je ne le regretterai pas cette fois-ci.

— Non, sur mon honneur, je ne ferai rien qui puisse nuire à votre fille.



Je suis retourné à l'auberge, un peu attristé par le sentiment de l'irréparable. Je serai patient. J'attendrai le jour et la nuit. Tout ici mène à l'approfondissement de l'instant. Maria, la femme de Johny revenue d'Argentine, s'est entichée rapidement de Fatima. Elle l'amène souvent aux chutes du saumon. La petite est fascinée par le courage et la détermination de ces poissons. Elle n'arrive pas à comprendre pourquoi ils abandonnent la mer pour redonner vie et mourir. Personne ne peut lui expliquer et elle retient que les adultes, au fond, ne connaissent pas grand-chose. Elle nourrit le désir de pallier ce manque criant. Elle adore aussi les cours particuliers de tango que Maria lui donne. Ainsi, je peux profiter d'une intimité plus grande avec Ariel. Je n'ai toujours pas rencontré Kalyani, mais de savoir qu'elle est là tout près me réconforte et maintient mon espoir. Ariel vient souvent prendre un café avec moi le matin.

— Croyez-vous, Ariel, que ces visions d'autres vies soient véritablement ce qu'elles semblent être ?

— Oui, c'est pour moi une certitude. La perception du

réel gagne en profondeur. Ça renforce le sens de l'Être, ici en ce monde. Le mystère reste entier, mais la sortie des ténèbres s'illumine.

— J'imagine ! D'autant plus qu'à force d'habiter cette civilisation moderne on finit par douter de son aventure spirituelle. Cette expérience, bien que bouleversante, a dû réconforter Kalyani en quelque sorte.

— Oui, car c'est une preuve objective des limites de la vision matérialiste, qui, comme tu le sais maintenant, se répand partout et n'est contestée que par quelques petits groupes marginaux et sans importance. Vivre à l'âge du Kaliyuga, à contre-courant de tout, tend à miner notre confiance. Pour Kalyani, le retour de la mémoire des origines constitue un acte revivifiant même si le souvenir porte la marque de l'ombre.

— J'ai tellement hâte de la revoir. J'y pense à chaque instant.

— Elle aussi songe à toi, mais Kalyani a la responsabilité de nous protéger. Tu es celui qui, par sa rage, nous a exposées au pouvoir de l'obscur. À Chicago, nous t'avons sauvé, au péril non seulement de notre vie, mais de notre mission de Shaktis. La gravité de ton geste explique la prudence de Kalyani. Par ailleurs, selon moi, vous avez la capacité de transcender et rassembler les opposés, de réconcilier l'ombre et la lumière, ce que les anciens alchimistes nommaient la *coïncidentia oppositorum*. Mais le monde du numineux n'est pas sans trouble. Votre amour possible n'est pas l'or du vulgaire. Néanmoins, la décision lui appartient. Je suis en quelque sorte votre mère à tous deux et je veux votre bien et non votre sacrifice. J'ai pris le risque en t'appelant par l'imaginaire, de reconstruire le pont brisé, mais je ne ferai pas plus.

— Que je sois ici me semble irréel. C'est franchement incroyable de se retrouver après tant d'années par le pouvoir

de la synchronicité. Et dans ce lieu perdu dans les brumes !

— Tu avais plus de chances de nous repérer sur cette île que partout ailleurs dans une grande ville. Ce hasard, je l'ai planifié. Tous les humains qui furent proches l'un de l'autre le sont encore implicitement. Mais le fil conducteur qu'il faut suivre emprunte des chemins souterrains. Le fait que tu sois là démontre que tu ne vis plus enfermé dans une forteresse. Je m'en réjouis, Charles.

— Ariel, j'ai l'impression qu'il y a autre chose dans votre pensée. Et ça remonte au Café de Sam. J'ai le sentiment d'un arrière-plan dans toutes les circonstances qui ont tissé nos rencontres.

— Ce qui m'importe, c'est l'amour de Shiva et de Shakti. À vrai dire, je ne sais pas si entre Kalyani et toi se nouera ce lien que j'imagine ou si c'est à travers vous deux que naîtra une telle possibilité. Tout ce que je pressens, c'est qu'une sympathie profonde entre vous deux s'élèvera et qu'elle mènera à la sortie des ténèbres et au réenchantement du monde. Le peuple élu attend toujours l'Emmanuel, le libérateur, annoncé par lsaïe. Les chrétiens pensent que la parole entre le Père et le Fils, le Verbe fait chair, engendrera l'Esprit Saint, la Trinité fabuleuse. Nous, notre tradition proclame que l'Homme-Shiva et la Femme-Shakti vont transcender l'ombre et la lumière. L'obscur et la pulsion de mort seront maîtrisés. La transformation de la conscience arrivera. L'illumination se produira. J'écoute ce qui parle en moi, Charles ! Tu as dépassé les ténèbres qui t'habitaient. Jamais tu n'as été aussi puissant, mais tu n'en éprouves plus aucune fierté, car tu sais bien que cette force ne t'appartient pas. Il y a quelque chose d'autre autour de toi que je ne parviens pas à identifier encore. Ce n'est pas maléfique. Quelque chose qui me fait penser à la pierre philosophale.

Sur ce, Fatima nous arrive comme un ouragan et, derrière elle un peu essoufflés, Maria et Johny, heureux d'apercevoir

enfin deux chaises secourables.

— J'ai faim, grand-maman, et mes amis aussi. Qu'est-ce qu'on mange ?

— Eh bien, lui répond Ariel, nous n'avons plus de nourriture. Il faut d'abord faire les commissions.

— En ce cas, dit Johny, c'est moi qui vous invite. Mon assistant a préparé un bœuf braisé pour le repas, ce midi. Ça doit être juste à point.

— Vous êtes bien aimable, continue Ariel, de prendre soin de la petite. Nous savons à quel point elle peut monopoliser tout autour d'elle, comme une peste. Nous apprécions le repos que vous nous donnez, et merci de cette offre. Ce n'est pas de refus. Après, nous ferons les commissions au village.

Le repas est joyeux. Maria se demande pourquoi Kalyani n'est pas là, mais Fatima explique que sa mère est fatiguée ces temps-ci. « C'est ma faute, car je suis trop turbulente. Je lui ai montré mes voiles magiques sur le balcon et là elle rêve. » Johny, Maria et Ariel acquiescent en souriant. Je pense qu'en fin d'après-midi je vais poster à Pierre, par courrier express, mon nouveau chapitre de journal. Je ne veux pas qu'il s'inquiète. J'ai retrouvé les Shaktis.

# 13

## Envol

Parfois, tout ce bonheur qui nous arrive me fait réfléchir à tous ceux qui en sont privés. Nous sommes les chanceux du monde. Mylène, plus en forme que jamais, peint des toiles surprenantes. Elle dort à peine quatre heures par nuit. De nouveaux thèmes apparaissent dans son art. Sa prochaine exposition s'intitulera *Les Animaux de Poussières et la Chevauchée du Tigre*. La noble figure du félin traverse maintenant plusieurs de ses oeuvres. Il y a des oppositions globales d'ombres et de lumière qui nous font entrer dans un monde mystérieux et dangereux. Elle se consacre totalement à son travail, car, dit-elle, bientôt je serai mère et j'aurai d'autres obligations. C'est un garçon qui nous arrive et chaque jour j'y pense. C'est presque trop de souhaits exaucés en même temps. Nous sommes apparemment sous une bonne étoile. Nous avons discuté brièvement de son prénom. Mylène veut absolument que ce soit Emmanuel. J'ai beau lui dire que c'est rare de nos jours, pour un homme, elle y tient, je ne sais trop pourquoi.

— Enfin, Mylène, ça ne m'enchante pas du tout. C'est

trop proche de l'Emmanuel annoncé par Isaïe, le libérateur du peuple élu. Ne pourrait-on pas en prendre un, moins évocateur, par exemple, Laurent ? C'est chic et simple en même temps.

— J'ignorais qu'Isaïe prédisait un Emmanuel. Voilà donc une raison de plus de l'appeler ainsi. Ça préfigure un grand destin. N'est-ce pas toi, l'autre jour sur ta balançoire, qui me parlais du contexte pour élever notre enfant ? Si je me souviens, tu avais choisi, comme exemple, Alexandre le Grand. Ben, tu vois, je continue dans la même ligne.

— Il faut toujours que tu aies le dernier mot. T'es pas possible ! Bon, d'accord, si tu y tiens absolument, on va l'appeler Emmanuel. Mais j'ai l'impression qu'on devient tous un peu mabouls dans cette famille, à part Aristote, bien entendu.

— Écoute, c'est le privilège de la mère, qui a droit à ses petits caprices de femme enceinte. Après tout, tu as eu la partie facile. Moi, j'ai neuf mois de labeur devant. Alors, merci de ne pas trop insister sur ton Laurent.

— Pas de quoi, ma chérie. Tes désirs sont mon pain quotidien.

— Bon, laisse-moi travailler, tu coupes mon élan.

— Mais c'est toi qui es venue dans mon bureau pour me dire que tu avais trouvé un nom génial.

— Ah ! C'est vrai, j'avais oublié. Excuse-moi, s'esclaffe-t-elle !

— Mais pendant que tu es encore là, est-ce que moi, je peux te poser une petite question ?

— Vas-y et je verrai si mon œuvre peut attendre.

— J'ai remarqué que, depuis quelque temps, tu as cessé de faire tes recherches sur le tantrisme et on n'en parle plus. Tu t'en désintéresses ?

— Pas du tout. Mais, j'ai l'impression de le comprendre

de manière naturelle. C'est comme si ça faisait partie de moi. C'est curieux, mais c'est ainsi, je ne peux t'expliquer.

— Ça va, je suis habitué à ne pas toujours te suivre dans tes arguments. Travaille et ne m'importune plus, femme !

Je me demande parfois où Mylène puise toute son énergie. Je l'observe discrètement, transporté par sa passion et sa vision. Je crois qu'elle a atteint un sommet qui touchera profondément les amateurs d'art. Ses peintures font émerger quelque chose en nous. Elles nous transforment et nous portent à voir d'une manière différente. C'est comme si l'essentiel était mis en lumière et la futilité appelée à s'évanouir. Elle aura un grand succès, bien mérité. Le cours de l'existence varie tellement d'un individu à l'autre. Rare est le bonheur. Tellement d'humains sont égarés dans leur prison cérébrale. Incapable de s'équilibrer, en proie à des crises de dépression et de rage comme des animaux en cage. Mylène ne semble pas avoir subi d'épreuves. Tout lui sourit, mais elle n'a pas le comportement d'une personne trop choyée par la vie. Des caractères, j'en ai analysé de toutes les sortes, et je pense que ma femme a transcendé la souffrance. Elle vit sous le signe de l'harmonie depuis sa tendre enfance. Le seul nuage qui assombrit le paradis de Mylène, c'est ce pincement au cœur qui lui revient. Je la vois souvent poser sa main sur sa poitrine. Je sais que ce mal imaginaire ne la préoccupe plus et qu'elle passe outre, mais je ne suis pas satisfait de mes propres explications sur la cause de cet agacement. J'aimerais bien comprendre ce qui a pu générer ce trouble chez une personne aussi équilibrée que Mylène. Le seul qui semble encore perturbé par ce geste qu'elle fait plus ou moins consciemment, c'est Aristote. Je décèle une inquiétude dans son regard. Ce chien a beaucoup d'empathie pour sa maîtresse.

À part ça, elle produit avec une fougue inépuisable. Je

lui prendrais bien, amicalement, un peu de son diesel. J'arrive du bureau de plus en plus fatigué par la contradiction de vivre dans un milieu qui au fond me rejette. La bataille est perdue. Le Dr Eagle a triomphé. Il est dans le courant dominant et je suis seul à me débattre comme un diable dans l'eau bénite, si je puis dire. Pour me défouler, j'ai écrit une longue lettre de démission imaginaire. Ça m'a fait du bien, mais je ne suis pas dans une situation financière me permettant de jouer avec le feu. Mylène compte sur moi pour finir son exposition et je veux que notre fils naisse dans de bonnes conditions matérielles. Je ne vais quand même pas bousculer la vie de ma famille. J'ai juste à me taire. Accepter mon rôle ordinaire de psychologue et laisser de côté le penchant philosophique hérité sans doute de Jung, que j'admire. Le grand homme, hélas ! est de plus en plus marginalisé, du moins dans ses derniers travaux. Le nouvel âge s'en réclame dans un pêle-mêle inextricable, ce qui ne me facilite pas la tâche à l'institut. En plus, les rumeurs, une fois lancées, persistent comme une plaie qui ne guérit pas. Ces allusions à sa sympathie pour les nazis n'ont aucun fondement, mais ça fait l'affaire de l'école freudienne qui laisse courir la vague. Ainsi est le groupe quand il veut dominer. Tous les moyens civilisés sont bons pour discréditer l'opposant. Une bien vilaine joute, démontrant l'ignorance que nous avons de nous-mêmes. Justement, j'aimerais poursuivre dans les pas de Jung qui, sur le plan empirique, est irréprochable. Il développait des formules thérapeutiques et explorait notre nature souterraine. En cela, il se permettait des hypothèses audacieuses, des démarches philosophiques inhabituelles pour un praticien. Ses voyages pour comprendre comment une autre culture nous percevait témoignent de sa grande ouverture d'esprit. Ses études approfondies de diverses religions, son approche

originale du numineux, ses réflexions sur la symbolique du mandala, sa fameuse réponse à Job, son extraordinaire *Mysterium conjunctionis* nous révèlent un passionné de l'âme humaine et de sa psyché. Je n'en reviens pas qu'un tel géant soit aujourd'hui marginalisé. On dépense des fortunes pour explorer le microscopique et on ne sait quasi rien de notre véritable nature. Les matérialistes, avec leur credo naïf sur la réalité, ne font que servir les marchands.

Voilà, l'économie tourne, la terre est saccagée, détruite, nous sommes distraits de notre essence, mais nous assurons des profits aux dominants. Nous devenons tous semblables à eux en quelque sorte dans cette grande roue mondiale. Quand nous ne vendons pas des avoirs, nous échangeons notre expertise. Quelle tristesse de penser qu'Einstein lui-même, en contribuant par sa signature à l'enclenchement du projet Manhattan, a ouvert la course aux armements nucléaires ! Je sais bien qu'il s'est repris par la suite en disant à Roosevelt de ne pas utiliser la bombe, mais c'était trop tard. Il ne faut jamais donner le pas aux marchands. Même les plus grands esprits de notre temps se font capturer dans leurs filets impitoyables. Notre ignorance de nous-mêmes nous livre pieds et poings liés à leur arrogance. De plus en plus, la connaissance fondamentale, l'interprétation des phénomènes, n'a plus d'importance en elle-même, mais est assujettie à la valeur de ses applications.

Alors, qu'avons à faire de la nature humaine ? Si la pharmacopsychologie soigne le mal d'être, pourquoi tenter plus ? Pourvu que ça profite ! Que ça roule ! Que ça marche ! Que ça croisse ! Voilà la nouvelle quadrature de l'âme moderne. Je ne sais pas si Jésus-Christ pressentait ce que la civilisation deviendrait quand il a chassé les marchands du temple, mais, à la lumière du jour présent, je trouve ça très à point. Bon sang ! La révolte de Charles commence à

m'envahir. À quoi bon me déchirer le cœur ? Ce n'est pas moi qui peux changer quoi que ce soit à la marche du temps. Je n'ai pas l'optimisme de mon ami Bruno, qui voit dans le progrès technologique la chance pour le peuple d'avoir sa revanche sur les grands exploiteurs. Il me dit de ne pas me faire du souci. ARPANET va chasser l'obscurantisme et l'étroitesse d'esprit. Les hommes de bien pourront se retrouver et influencer le cours des choses. « Attends un peu, tu verras, dans quinze ans le monde sera en communication ultime. Il y aura plus de bonnes choses que de mauvaises qui sortiront de cette technologie. » Se pourrait-il qu'à notre insu un combat inconscient se livre contre les dominants pour nous ouvrir les portes de notre nature fraternelle, que les armes du profiteur et de l'opportuniste enfin se retournent contre lui, que surgisse la lumière de l'ombre qui nous afflige ?

Je ne suis plus le même, ni Mylène d'ailleurs. J'ai lu le chapitre que m'a envoyé Charles de son île perdue. Ça fait réfléchir ! J'ai encore du mal à croire qu'il ait retrouvé les Shaktis à partir de si peu. J'ai l'impression de vivre une fiction et je me demande si Charles n'est pas complètement submergé dans son délire. Peut-être qu'il invente tout ça. Certes, l'île des brumes existe. Bruno m'a confirmé que Johny et Arthur sont partenaires financiers dans l'école de tango. D'accord pour ce bout-là, mais qu'en est-il du reste ? Il se pourrait que son esprit accablé de ne pas retrouver la femme qu'il aime ait sombré dans un monde imaginaire. Il voit ce qu'il a besoin de croire. Curieusement, Mylène est complètement convaincue de cette histoire. L'autre soir, elle est descendue un moment de son atelier pour venir me dire deux mots. Aristote, pour une fois, me tenait compagnie et j'écoutais les nouvelles à la télévision.

— Quelque chose d'intéressant ?

— Ouais ! Ils ont coulé un bateau de Greenpeace en Nouvelle-Zélande, mais je n'ai pas très bien compris pourquoi. Une vieille dame a dégringolé les escaliers et on soupçonne son fils drogué d'accélérer l'héritage. Un soulard a tué le chien d'un petit garçon en conduisant en état d'ébriété et a pris la fuite. Ah ! j'oubliais la bonne nouvelle : les pompiers de Laval ont sauvé un matou gris lors d'un incendie à Saint-François.

— Je sentais que tu avais besoin de mon secours pour supporter tout ça.

— Ça me fait plaisir de te voir. Je m'appelle Pierre et j'habite avec toi. Tu peins sans arrêt. Tu manges en vitesse. Tu disparais. Tu exagères. Ton inspiration ne s'envolera pas. Nos conversations me manquent.

— Pardonne-moi, mon chéri. C'est vrai que je ne suis pas très présente. Je ne te fais pas un chez-toi bien accueillant, ces temps-ci. Écoute, j'ai rangé mes pinceaux là-haut et, ce soir, je suis complètement à toi. Tu as l'air perplexe, est-ce que ça va ?

— À vrai dire, je m'interroge sur le nouveau chapitre du journal de Charles. Je ne sais trop quoi penser de toute cette affaire. Je me demande s'il n'est pas en plein délire sur son île. As-tu lu ?

— Bien sûr, je suis ça comme un roman philosophique de la plus haute importance pour l'avenir des Shaktis.

— Tu plaisantes, quoi ?

— Pas du tout ! Ça me passionne. Enfin une histoire hors du commun.

— Tu crois tout ce qu'il raconte ?

— Absolument. Je trouve que maintenant tout prend un sens. Les évènements se sont tissés autour de lui pour l'amener là-bas.

— C'est un peu vite dit, quand même ! La vie n'est pas comme ça.

— C'est vrai, elle ne l'est pas parce que nous sommes coupés de ces phénomènes par notre esprit trop raisonneur. C'est ça que Martineau vient de nous démontrer de façon magistrale. J'ai l'impression de tout saisir maintenant. C'est la puissance de l'intuition. Je te le dis, tout est clair et tout se tient.

— En ce cas, tu devrais peut-être me remplacer à l'institut, car tu sembles avoir une meilleure compréhension de la psychologie humaine que moi. Je vais suggérer que l'Université de Montréal te donne un doctorat honorifique.

— Tu mets des œillères. Je pense que le Dr Eagle te rétrécit le cerveau. Il te rapetisse la tête. Enfin, c'est toi qui m'as parlé longuement de la synchronicité étudiée par Jung, et t'es pas foutu de la reconnaître quand elle te crève les yeux. C'est pas possible !

— Tu crois qu'il s'agit de ça ?

— Tout va dans ce sens. Il fallait qu'il te rencontre pour retrouver les Shaktis à travers toi. Il s'est laissé diriger par quelque chose d'infiniment vaste en lui, depuis le commencement de son somnambulisme. Il a réussi. Cet homme est devenu un véritable Shiva. Il chevauche le tigre. Tu avais raison dès le début. Charles n'est pas malade. Il est simplement différent. Il vit dans une autre fenêtre du réel. Au fond, nous sommes peut-être plus dérangés que Martineau à force de vivre dans nos murs étroits.

— Tu sais, Mylène, je t'écoute et tu sonnes vrai comme le cristal. Tu es belle à cet instant comme une reine. Je veux te faire l'amour.



Décidément, les évènements se précipitent. C'est fait, j'ai quitté mon poste. Mylène m'a aidé à franchir la porte.

Je tournais en rond, incapable de sortir de mes contradictions, de plus en plus rejeté par mes pairs, navré de me sentir aussi lourd, quand Mylène s'est pointée devant moi.

— Écoute ! Ça suffit comme ça ! Tu démissionnes de cet institut qui te rend malade. Ouvre un bureau de consultation personnel. Fais ta recherche quand et comme tu veux.

— Mylène, as-tu bien pensé aux conséquences pour toi et Emmanuel ? C'est un grand risque financier.

— Oui, je sais, mais hier j'ai eu une bonne nouvelle qui va te permettre de faire le saut. Après tout, si je suis libre, c'est parce que tu m'en as donné la chance. À moi de tendre la main !

— Qu'est-ce qui se passe ? Un vieil oncle t'a laissé un héritage ?

— Non ! Mais mon agent m'a trouvé un acheteur qui veut ma collection au complet pour trois cent mille dollars. Avec ça, on peut faire un bout.

— Pas question de céder pour si peu. Mylène, tes toiles valent dix fois plus. Ne permets pas aux marchands de te déposséder de ton bien. Tu es jeune, tu as le temps de te faire connaître. Sois sûre que, s'il te fait cette offre, c'est pas pour tes beaux yeux. Ces gens-là sont des renifleurs de bonnes occasions.

— D'accord, je vais refuser et on prendra la voie longue, mais tu démissionnes quand même. On s'arrangera. Je ne peux plus supporter de te voir tourner en rond. Tu ne peux pas te torturer pour moi. Je ne veux pas de ton sacrifice, mais ta joie, ta dignité. Plus nécessaire de courber l'échine devant la dictature. Tu comprends, ce que je dis ? Je t'aime pour toi et non pour ce que tu m'apportes. Qu'est-ce qu'il restera de toi après toute cette soumission que tu auras subie ? Je ne désire pas à ce point notre maison, ni mon atelier, ni mon jardin, ni ma vue sur la rivière, mais

ta liberté. Voilà ce que j'avais sur le cœur. À toi de prendre la décision, sans appel.

Les paroles de Mylène ont été un véritable électrochoc. Le lendemain, j'apportais ma longue lettre de démission. Le directeur Mathieu en a été vraiment peiné. Il a tenté de me dissuader, allant même à dire que j'équilibrais l'institut. Cette confidence m'a surpris, mais j'étais bien déterminé à poursuivre pour vivre en paix avec mes convictions. Il a respecté finalement mon geste. Quant à Eagle, j'ai appris à travers Mathieu, lors d'un dernier café amical, qu'il se réjouissait évidemment de mon départ, mais s'inquiétait tout de même des inconvénients matériels que je subirais. Ce que j'ai eu beaucoup de difficulté à croire. Il se savait responsable de ma situation, de mon rejet, mais a insisté pour souligner que ce n'était pas un combat personnel. « Nous étions ennemis par nos théories et nos visions », a-t-il clamé. « C'est de bonne guerre. » Rappelant que notre guerre philosophique dure depuis siècles et ne s'éteindra pas de si tôt. « Les matérialistes approchent de la victoire finale et j'ai bien l'intention d'y contribuer. La physique et les mathématiques ont chassé le grand architecte de l'univers. Plus besoin de lui pour soutenir le cosmos. Le monde évolue par lui-même et nous comprenons les lois et le hasard qui le gouvernent. La biologie comporte encore beaucoup de secrets, mais nous y reconnaissons la maturation d'une longue évolution dénuée de toute volonté supérieure. La pression sélective et les milliards d'années en ont été les matériaux de base. Il revient à nous, psychiatres, de démystifier l'âme humaine et non d'y projeter encore le spectre des croyances religieuses et spirituelles. » Chose certaine, on ne peut accuser Eagle de manquer de cohérence. Ses idées, il y tient comme à la prunelle de ses yeux et il ne peut supporter ce qu'il appelle

les avenues désuètes de la pensée humaine. « Il faudra sans doute des siècles avant que ne soit extirpée du cœur humain une peste émotionnelle qui au fond repose essentiellement sur la crainte de la mort. L'homme doit regarder la réalité en face et cesser de s'accrocher à des chimères. C'est d'abord aux hommes de sciences à donner l'exemple d'un courage sans faille et sans complaisance. » Il lui fallait donc m'abattre pour protéger l'institut. Ainsi, apparemment, ma démission ne le réjouit qu'en vertu d'un devoir de vérité. Il répète, à qui veut bien l'entendre, que c'est la nécessité historique du triomphe de la raison sur les superstitions qui l'a animé et non l'envie morbide de me détruire. Il déplore mon manque de lucidité, un point c'est tout. Il s'est montré heureux de ne plus avoir à me confronter, mais n'a pu s'empêcher de dire qu'il continuerait à combattre sur son chemin tous ceux qui propagent l'infection mentale des croyances religieuses. « Ils n'ont qu'à se tenir loin de moi. Je ne vais pas les poursuivre dans leurs derniers retranchements. Ils n'ont qu'à s'éclipser de la place publique. »

En repensant à ces propos, je me suis passé la réflexion qu'en définitive nous pouvons dire presque n'importe quoi, justifier un argument et son contraire si nous voulons absolument avoir raison. Les sophistes grecs l'avaient bien compris, mais moi, je n'avais pas saisi le sens profond de leur démarche. J'imaginais, à la suite de Socrate, qu'on pouvait toujours déceler leur imposture. Ils n'avaient qu'un but, convaincre pour gagner des adeptes à leur cause. Le fond de l'affaire, c'est que, quand nous croyons être dans la vérité, nous sommes comme eux, redoutables, car nous le sommes inconsciemment. Il vaut mieux ne pas vouloir avoir raison. C'est l'empathie humaine qui compte. C'est elle qui soigne les blessures. C'est elle qui allège la souffrance de l'autre. Je pense qu'Eagle a un grand trou

vide en lui. Cela, il ne peut le voir. Il combat cela même qui pourrait lui donner la paix.

Qu'en dis-tu, Aristote ? Et si on allait marcher un peu le long de la rivière pendant que Mylène travaille à nous faire vivre tous les deux ?

# 14

## Retour

Le jour béni se lève dans un éclat de lumières inhabituelles. Curieusement, le brouillard du matin n'a pas envahi la côte escarpée. Il nous manque presque, tant il fait partie du quotidien. Le paysage apparait donc plus clairement dans sa beauté sauvage et on vénère la vue spectaculaire sur la mer. Ariel m'a dit que Kalyani serait vers quinze heures sur le chemin du cap à la pointe de la Grosse Roche. Je me suis recueilli durant ces dernières heures d'attente et j'ai remercié la vie de m'avoir ouvert un canal dans le temps. Quand sonne l'heure, j'arrive, je la reconnais de dos. Ses longs cheveux noirs et lisses dansent sous le vent. Mon cœur s'emballe. Elle se retourne, son sourire léger et ses yeux sombres portent encore quelques voilures de tristesse. C'est tout le passé que nous absorbons en un instant. Je m'approche et lui prends les mains tout en plongeant mon regard dans le sien. J'ai l'impression de m'engouffrer dans des tumultes et des abîmes, mais nous sommes enfin ensemble.

— Kalyani, je te retrouve. Tu n'as pas changé. Tu es toujours aussi belle et merveilleuse. Que d'années perdues !

— Je ne pensais jamais te revoir. Je craignais d'exposer ma mère à ta folie, car je ne t'imaginais pas capable de triompher de la part d'ombre en toi. Tu as réussi ! Je m'en réjouis, mais mon cœur cicatrise très lentement et je ne peux te promettre de répondre à tes attentes. Trop de souffrances entre nous et d'espoirs déçus encombrent ma vision. Je veux bien néanmoins marcher à tes côtés quelque temps. Peut-être sauras-tu regagner ma confiance.

— Ta petite fille m'impressionne vivement. Elle te ressemble.

— Fatima incarne la joie d'être et l'exubérance.

— Qu'as-tu fait durant toutes ces années ?

— Après Chicago, nous sommes retournés, comme ma mère te l'a sans doute dit, vivre à Paris. La ville que je préfère. Nous n'avons pas ouvert de studio d'arts martiaux. Ariel désirait poursuivre un cheminement intérieur personnel. Moi, j'ai tenté de me refaire une vie normale. Le père de Fatima m'adorait, mais je ne l'aimais pas. C'est difficile pour un homme ordinaire de comprendre la sensibilité d'une Shakti. On ne se rejoint pas et à la longue tout s'éteint.

— Est-ce qu'il voit sa fille de temps en temps ?

— Au début, oui, mais il s'est remarié et finalement s'est éloigné de Fatima pour se consacrer tout entier à sa nouvelle famille. Fatima a pleuré souvent, car elle aimait bien son papa.

— Comment a-t-il fait pour vous négliger, toi et Fatima ? Jamais je n'aurais pu faire cela.

— Tu as fait bien pire, Charles ! Tu as failli nous détruire. N'oublie jamais cela. Lui n'a voulu que mon bonheur. Mais c'est mieux ainsi pour lui et Fatima. Il n'aurait pas été en mesure de comprendre ce qu'une Shakti doit accomplir.

— Moi, je le saisis maintenant.

— Je sais, tu as changé. Ma mère me l'a répété bien des fois. D'ailleurs, elle a toujours eu l'intuition que nos sentiers

devaient se croiser. Elle t'a ouvert le chemin, mais tu as transcendé l'ombre par toi-même. Tu es pareil à un Shiva et je suis une Shakti. Nos destinées se lient de nouveau. L'amour peut-il renaître de ses cendres ?

— Chez moi, il ne s'est jamais éteint.

— C'est pourquoi je te reçois, car cela me touche. Néanmoins, je ne peux t'offrir dans l'immédiat ce que tu espères. Il te faudra de la patience.

— J'ai l'éternité !

Et nous marchons amicalement main dans la main. Comme des enfants, nous suivons le jeu fou des vagues. Nous contemplons le bleu infini du ciel. Nous respirons la mer. Nous sommes assis l'un contre l'autre, dans le silence de tout ce qui ne peut se dire, mais se ressent si intensément. Ces instants sans paroles contiennent plus de mouvements de l'âme que tout ce que les mots chétifs véhiculent. Nous entrons dans les terres secrètes et nous marchons jusqu'aux chutes en écoutant le doux murmure de l'eau. Elle pose sa tête sur mon épaule et longuement nous restons ainsi, recréant nos lieux de mémoire.

— Je revois la rivière Chicago quand nous la traversions sans savoir ce que l'avenir nous réservait. C'est quand même merveilleux d'être en vie, de sentir tout ce qui nous est offert dans un seul regard.

— Oui, dit comme ça, un rien nous habille d'une richesse innommable.

— Kalyani, il me vient une idée complètement déraisonnable. Pourquoi ne pas créer ensemble notre propre école d'arts martiaux, à Montréal ?

— Tu es fou ! Je croyais que, là-bas dans ton Québec, il n'y avait que des forêts, des lacs et des rivières enterrés, presque toujours, sous la neige et les glaces. Vous avez aussi des villes ?

— Oui, quelques-unes ! La civilisation de l'homme blanc s'est ancrée dans notre région sauvage. Nous avons un seul ennemi redoutable, les mouches noires, mais, rassure-toi, elles ne fréquentent pas les cités. Tu aimeras Montréal.

— Et qu'est-ce qu'on y trouve à part des énergumènes comme toi ?

— Une ouverture à diverses cultures, une intégration, une fusion qui préserve néanmoins les différences, un chaudron de créativités intenses, le dépassement des tabous, et un peu trop d'effronterie pour une bourgeoise, mais rien qui puisse choquer une Shakti.

— Ah bon ! Il y a tout ça dans ton petit bougre de civilisation ?

— Qui fait cinq France avec un ciel magnifique et souvent bleu même quand on gèle. Rarement du brouillard, pas comme dans ton île !

— Où vois-tu de la brume ? Le temps est superbe.

— Une fois n'est pas coutume ! C'est comme chez nous. Il y a au moins une vingtaine de jours par années qu'on peut qualifier de parfaits. Ni trop froids, ni trop chauds, sans pluie et secs, avec une légère brise rafraichissante. Un vrai délice exotique tellement c'est rare. Le reste du temps, on chiale à propos de la température.

— Ça promet ! Là, tu m'as tout à fait convaincu. J'en parle à ma mère et on y va !

— Quoi ? Ai-je bien entendu ?

— Ne me fais pas répéter de peur que je change d'avis.

— Pas question. C'est imprimé sur toutes les particules élémentaires de l'univers qui vibrent à l'unisson dans ce moment mémorable !

— Tu es aussi cinglé qu'avant ! Embrasse-moi donc, grand nigaud, au lieu de dire des sottises.

Ce baiser délicieux m'enivre sous les cieux. Les nuages s'affolent. Le temps se libère de sa course effrénée et garde son souffle pour allonger l'instant. Décidément, cette île est un véritable lieu de pouvoir.

— Avant de te prendre comme partenaire enseignant, je veux savoir ce que tu peux faire. Je te propose un duel amical.

— Je vais te surprendre, Shakti, prépare toi à subir l'invisible force de Shiva.

Et sur les pierres plates au pied des chutes, nous laissons l'instinct de combat nous entraîner dans une danse de feu. Aucun de nous ne peut renverser l'énergie de l'autre. Un équilibre parfait nous maintient dans un mouvement continu d'échanges et de parades. À la fin, nous nous saluons avec respect.

— D'accord, ce n'est pas trop mal. Je t'accepte.

— Crois-tu que ta mère voudra faire équipe avec nous ?

— Je pense qu'elle préfèrerait créer une école de sagesse. Elle y songe depuis plusieurs années. Je ne serais pas surprise que tout ce qui se passe actuellement soit une réponse à son désir de bâtir une nouvelle communauté dans un milieu propice. Elle va se réjouir de la chose. Je connais ma mère. Elle travaille dans le monde souterrain que je commence à peine à percevoir. Elle a encore beaucoup de secrets à nous enseigner.



À Montréal, Ariel et Kalyani s'installent au Reine Elizabeth, rien de moins, en attendant de trouver un condo. « C'est quand même mieux que votre ancien quartier à Chicago. Et puis, avouez qu'il y a eu un certain progrès

depuis le Moyen Âge. Des femmes comme vous, mystérieuses et hors de l'ordinaire, soulevaient l'inquiétude des hommes d'Église, maintenant on vous offre un hôtel luxueux. Vous n'êtes plus obligées de vous cacher dans vos cavernes. Désirez-vous une vue sur le fleuve, tant qu'à y être ? » Ariel sourit à mon humour noir, Kalyani un peu moins. Toutefois, quand je leur lance que, si on ne niaise pas avec la rondelle, il se peut qu'on puisse louer un local dans l'immeuble où Arthur et Johny ont leur école de tango, elles me demandent quelques explications. Maintenant, elles comprennent de plus en plus notre langage québécois, qui, c'est le cas de le dire, va droit au but. La chance, encore une fois, nous rencontre. Ariel réserve deux vastes espaces à côté du studio d'Arthur et de Johny. « Notre nouvelle communauté va prendre de l'ampleur, dit Ariel. Aussi bien voir grand tout de suite. Je veux créer un cercle de conférenciers ouverts à un large public. Mon école de spiritualités et sagesse va explorer la nature humaine et préparer notre sortie du Kaliyuga. Dieu a besoin de l'homme pour vivre sa conscience. » De plus en plus, je constate que tous les évènements passés prennent un sens orchestré par l'intuition fulgurante d'Ariel. Kalyani et moi sommes encore ses élèves.

Je les invite à mon vieil appartement et le concierge, en me voyant accompagné de ces femmes remarquables, tombe quasi en syncope. Kalyani s'élance dans ma salle d'entraînement, Ariel se perd dans mes bibliothèques. Nous élaborons ensemble nos projets, notre lancement. Planifions quelques courts voyages dans la nature. Je leur explique difficilement qu'on ne peut parcourir tout le Québec en quelques jours. Nous faisons quand même un pique-nique au mont Tremblant et elles sont enchantées des forêts et des lacs si près de la ville. Il me reste à faire les présentations avec Pierre afin qu'il comprenne que je ne délire pas. Kalyani n'y trouve

pas d'objection. Ariel semble même s'en réjouir. Ce moment sera un pur délice. J'ai l'impression que cette rencontre bouleversera Pierre. Je ne suis pas certain toutefois que ça ne va pas l'embarrasser dans sa profession de psychologue. J'ai bien vu qu'il est mal à l'aise devant Eagle et Mathieu.

L'enthousiasme d'Ariel nous transporte. Kalyani pense qu'elle a quelque chose d'autre en tête.

— Je trouve le sourire de ta mère curieux depuis son arrivée à Montréal. Elle ne nous dit pas tout.

— J'ai la même impression, Charles. Parfois, maman a des plans ou des pressentiments qu'elle ne partage pas. Elle a un petit côté cachottier. Elle aime faire des surprises. Peux-tu croire ? Elle qui nous transperce de ses yeux gris d'acier, elle peut aussi se payer notre tête au moment où l'on s'y attend le moins.

— Je ne connaissais pas cet aspect d'Ariel. Elle est imprévisible.

— Oui ! Mais il faut vivre avec elle pour le savoir. C'est quelque chose qu'elle réserve à ses proches.

Un soir, nous prenons tous les trois un verre dans un jardin à l'arrière du bistro L'Abandon, à quelques pas de notre futur studio. Les conversations autour de nous sont animées et Ariel nous fait une réflexion surprenante.

— C'est bien le lieu propice que je cherchais.

— L'heure est venue de chasser les marchands du temple. Tu connais bien cette expression, Charles.

— Oui, celle-là est assez familière chez nous et bien des peintres en ont fait des illustrations au cours des siècles.

— C'est pourtant votre culture qui, depuis le Moyen Âge, les a soutenus plus que jamais et leur a permis d'être le pivot de la civilisation moderne. Le message derrière les toiles dans vos musées n'a pas été compris. Il faudra la puissance des Shaktis pour ouvrir une voie nouvelle dans la

conscience. La revanche des sorcières approche.

Je ne suis pas certain de saisir toute la portée des paroles d'Ariel, mais je pense qu'elle veut dire que c'est l'esprit féminin qui peut donner une autre vision de l'homme et de la réalité. Les marchands représentent le monde d'échanges ordonnés et rationnels culminant dans la haute technocratie qui nous projette de plus en plus à l'extérieur de notre centre. La Shakti pour Ariel, est ce mouvement de l'âme vers l'intérieur qui peut transcender l'ombre que l'animus déséquilibré a engendrée. Les Pères de l'Église l'ont bien démontré. Quand elle parle de la revanche des sorcières, elle évoque un retour à l'intuition de cela qui ne peut se dominer, ne peut se voir lui-même sans se détruire dans l'illusion d'une fausse image. Ma vie prend enfin un sens, après la traversée d'une longue route dans le désert.

# 15

## Minakshi

Nous attendons de la grande visite. Charles a obtenu mon numéro de téléphone par l'intermédiaire d'Arthur et de Bruno. Je n'ai pas l'habitude de parler aussi longtemps à un étranger. Il me raconte tout son voyage, sa victoire et tous ses nouveaux projets. Pour ma part, je l'informe de ma démission et des changements qui s'annoncent. Je le renseigne également sur la prochaine exposition de Mylène, planifiée en octobre dans la galerie d'art située au premier étage de leur immeuble. Il a remarqué l'endroit et pense que c'est une bonne idée. On convient de faire coïncider nos différents évènements. Nous parlons comme de vieux amis ; je suggère qu'on se rencontre chez moi et qu'on offre à ces Shaktis un aperçu de notre cuisine traditionnelle. De la dinde farcie, de la tourtière et du ragoût de boulettes selon une recette de ma grand-mère. Charles se montre enthousiaste.

— Avec ça, dit-il en s'esclaffant, je n'aurai plus besoin de traitement. C'est la guérison assurée.

— Je crois bien, en effet, que cela achèvera la maladie pour de bon.

— On n'en demande pas tant à son psy.

— Considérez-moi plutôt comme votre ami dorénavant, à moins que ces Shaktis ne soient qu'une fantaisie de votre imagination. J'attends donc de les rencontrer pour fermer définitivement le dossier.

— D'accord. Préparez-vous, la marmite va sauter !

Ils doivent arriver d'un moment à l'autre et depuis une heure je sens une fébrilité inhabituelle chez Aristote, tandis que Mylène, allongée sur le divan, a un regard vague et rêveur. Soudain, nous entendons une voiture et la voix rieuse d'une enfant. Aristote les a tout de suite repérées lui aussi. Je les accueille dans l'entrée et Mylène, qui se tient à mes côtés, me semble un peu nerveuse et je ne comprends pas pourquoi. Charles fait rapidement les présentations ; nous sommes tous un peu figés, ne sachant trop que dire. Sauf Fatima, bien entendu, qui, en voyant Aristote, découvre immédiatement le compagnon idéal. Coup de foudre est une expression faible pour qualifier l'expérience. Ce qui fait rire tout le monde et nous permet de sortir des introductions, qui ont toujours quelque chose d'artificiel tant qu'on n'a pas saisi la dimension de l'autre. Soudainement, Mylène plonge dans un état second, sans que je sache pourquoi. Elle pose sa main sur sa poitrine et balance le regard autour d'elle. Ariel sourit et, pour la première fois, des larmes coulent sur ses joues devenues pâles. Kalyani aussi vit une même émotion intense. Je les vois toutes deux saluer Mylène comme on le faisait à la cour.

— Minakshi, notre reine, nous te retrouvons enfin. Tu as traversé le temps jusqu'à nous, dit Ariel d'une voix grave et tremblante.

— C'est toi, Adarshini, la sage et vénérable. Est-ce que je rêve ?

Mylène s'approche et prend Ariel dans ses bras. Les deux pleurent d'une joie impossible à décrire. Charles et

moi ne pouvons contenir non plus l'émotion qui nous déchire. Mylène se tourne vers Kalyani qui ne retient plus ses sanglots.

— Kalyani la foudroyante, tu m'es revenue après la mort horrible qui nous a séparés et tous les siècles qui nous ont éloignées. Quel mystère que la création !

Et moi comme un idiot, trop pris par l'intensité et le drame du moment, incapable de subir davantage la tension, je sors une connerie à m'en vouloir pour le restant de mes jours.

— Ce serait quand même plus pratique si vous gardez au moins le même nom !

Le pire, c'est que j'ai l'air tout à fait sérieux, et là tout le monde éclate d'un fou rire. Sauf Fatima qui ne voit qu'Aristote.

Après l'orage qui a mis sens dessus dessous mes fragiles conceptions de l'espace et du temps, et tout le reste qui s'ensuit, la soirée se déroule à peu près normalement, si on a droit de dire après pareil chambardement. J'écoute beaucoup durant le repas, car j'ai l'impression d'être le *new kid in town* en présence de toutes ces vieilles âmes. Je m'attarde discrètement sur le visage des trois femmes remarquables que la vie a réunies sous mon toit. Ariel inspire une sagesse éternelle, Kalyani la foudre souveraine et Mylène l'équilibre parfait. Ainsi, trois des quatre-vingt-une Yoginîs légendaires sont rassemblées autour de ma table et projettent de créer une nouvelle communauté. Je suis peut-être au commencement d'une transformation historique fondamentale. Les premiers apôtres avaient-ils

plus que nous ici à cet instant ? Je me demande si le fameux ARPANET changera le temps des choses. Il a fallu des siècles au christianisme. Assurément, le monde ne sera plus comme il est présentement. Se peut-il que la sage Ariel ait en quelque sorte orchestré ces évènements qui donnent sens à tout, mais n'ont aucune logique causale ? Je ne veux pas aborder ces questions au repas pour ne pas troubler l'harmonie et la joie d'être ensemble. De faire confiance à ce qui nous dirige à notre insu dans notre rencontre improbable. J'ai plaisir à voir Charles heureux d'être près de Kalyani. Mylène l'aime bien aussi, ça se sent. Elle connaît la longue route qu'il a parcourue et les souffrances traversées. Je me souviens de ce qu'il m'avait dit lors de ma première visite à la Maison Saint-Michel, et que j'avais rejeté aussitôt. En un sens, il est effectivement un frère jumeau qui a été élevé dans l'ombre tandis qu'à moi tout souriait. De manière curieuse, nos chemins se croisent tardivement, et là, c'est vrai, nous sommes proches l'un de l'autre. Fatima mange goulument et ne comprend pas pourquoi Aristote n'a pas le droit d'entrer. Il attend sagement assis devant la porte coulissante, et je sens comme un léger reproche dans le regard de la petite. Je suis certain qu'elle me pardonnera si je lui donne la permission de finir son dessert dans le salon. Je pense qu'Aristote se verra offrir une gâterie en cachette pour sceller une fidélité à toute épreuve avec sa nouvelle compagne. Sur ça, je porte un toast.

— Je lève mon verre à notre présent, à notre futur, à notre amitié.

— Et à notre reine retrouvée, reprend Ariel.

J'ai enfin compris d'où vient la douleur imaginaire de Mylène. Ian Stevenson en parle dans ses recherches sur les cas de réminiscences. Il arrive que le corps reproduise

les traces d'un traumatisme subi dans une vie antérieure. C'est du moins ce qu'il affirme sans pouvoir l'expliquer par ailleurs. Je crois que ce mal va disparaître maintenant qu'elle se souvient. Je ne peux m'empêcher aussi de penser à la multiplicité des interprétations de l'expérience humaine. Eagle nous verrait sans doute comme un groupe d'hallucinés dangereux pour sa cause. Finalement, je suis heureux que sa présence ait accéléré un dénouement inévitable. Il m'aurait été impossible de continuer à vivre dans une cage idéologique. Même Eagle s'inscrit paradoxalement dans la convergence d'évènements qui prennent un sens inattendu.

Bien que je remue le monde dans mes pensées, il me semble plus sage de ne pas aborder des sujets aussi sérieux durant le repas. Mes invités ne tarissent pas d'éloges à l'endroit de ma dinde, de la tourtière de Mylène et de mon fameux ragoût à l'ancienne. Nous parcourons le Québec à vol d'oiseau. Nous avons l'envie de prendre la route sur-le-champ, mais trop de choses nous retiennent pour partir à la belle étoile. Au dessert, Fatima disparaît avec notre permission pour retrouver son nouvel ami. Mylène propose qu'on sorte un peu, mais Ariel me demande de rester avec elle pour discuter. Je suis surpris. Les autres trouvent tout à fait naturel qu'Ariel s'entretienne avec moi.

— Pierre, quel genre de recherches faites-vous en psychologie ?

— Vous savez, je n'en fais pas beaucoup actuellement. Mon dernier projet, qui a été refusé, portait sur la réincarnation ou plus précisément sur la réminiscence de vies antérieures. Je voulais proposer diverses interprétations du phénomène.

— C'est intéressant ! Vous pensez qu'il y a diverses explications possibles ?

— Je n'en ai pas, mais si on va dans le sens de l'inconscient collectif de Jung, au-delà du refoulement personnel, alors on peut imaginer des mémoires inscrites dans la psyché universelle.

— Ça s'accorde mal avec l'orthodoxie matérialiste de toute façon. Ce point de vue ne sera guère plus prisé que le premier.

— C'est certain ! C'est pourquoi ces phénomènes me fascinent à ce point. Ils obligent une révision en profondeur de notre conception du monde.

— Pierre, j'ai beaucoup de respect, tout comme vous je crois, pour la tentative herculéenne de Jung d'ouvrir le territoire du sacré. J'aimerais que vous m'aidiez à former un groupe de conférenciers. Les études de Jung devraient occuper une place centrale dans mon cercle philosophique. J'ai besoin d'un professeur à mes côtes. Charles est un bon autodidacte, mais je ne le vois pas enseigner autre chose que les arts martiaux.

— Ariel, ce serait pour moi un grand plaisir. J'ai toujours rêvé d'une école libre, mais rigoureuse.

— Nous avons donc une entente. Allons rejoindre les autres.

Fatima a entrepris de brosser Aristote, allongé sur ses pattes avant et prenant l'attitude d'un dignitaire de la maison, jugeant cette soirée particulièrement réussie. Mylène explique que les petites pommes vertes sont encore trop surettes quand elle voit la grimace de Kalyani et de Charles. Ariel veut maintenant s'entretenir avec Mylène et elles disparaissent sur le sentier de la berge. Charles et Kalyani se balancent doucement ; je me sens de trop et je décide de faire plus ample connaissance avec Fatima. Aristote daigne quand même me donner la patte, mais d'un geste assez brusque, l'air de dire, je suis occupé. Je comprends que là aussi je ne suis pas le

bienvenu, du moins pour le moment, car le travail de Fatima demande beaucoup de concentration. Je reviens donc discrètement dans la maison pour prendre un peu d'avance en entamant la montagne de vaisselles qui m'attend. Quand mes invités sont de retour, inquiets de ma disparition, ils se réjouissent à la vue du comptoir dégagé et de la cuisine de nouveau accessible. J'offre le digestif, décliné par Ariel, qui veut rentrer tôt ; Mylène appelle un taxi. On se quitte encore tout bouleversés par les émotions de la rencontre. La séparation de Fatima et d'Aristote reste particulièrement déchirante.

Je suis heureux de me retrouver seul avec Mylène, qui prend une nouvelle stature devant moi. Elle me sourit d'un air espiègle.

— Sa Majesté daigne-t-elle m'accorder un entretien privé ou dois-je demander un rendez-vous pour le mois prochain ?

— Mais enfin, Monsieur, qui êtes-vous pour vous présenter ainsi dans ma demeure royale ? J'appelle les gardes sur-le-champ pour qu'on vous chasse, vilain intrus.

— Bon, ça va faire ! Tu m'expliques. Je veux m'amuser moi aussi !

— Qu'est-ce que je peux dire ? Ça s'est passé soudainement. Je me suis souvenu. J'ai revécu le moment dramatique d'une vie antérieure. C'est incompréhensible si tu ne le sens pas et totalement simple quand ça t'arrive. C'est comme se rappeler un rêve.

— Et pourquoi moi ne vois-je ni ressens rien de tout ça ? Vous êtes là à vous balader dans le temps comme d'un étage au sous-sol d'un grand magasin général et moi je reste tout coincé dans mon seul présent. Non, mais il n'y a pas de justice en ce monde ! Pourquoi est-ce toujours les autres qui profitent de voyages gratuits ?

— Ah ! mon chéri, ça doit être parce que tu es une nouvelle âme. Il a fallu tous ces siècles de labeur et de mutation pour te faire naître au milieu de nous.

— C'est vrai qu'une pareille réussite demande de la préparation, dis-je d'un ton bon enfant.

Après ce petit interlude amical, on s'étonne quand même de la série d'évènements. Le choc de l'émotion nous revient par vagues successives. On revit les moments de la soirée. On tente de décoder le tout pas à pas, geste par geste, mot par mot.

— Il ne manquait, Mylène, que les Rois mages pour qu'on soit au grand complet.

— Tu es le plus fou de nous tous ! Heureusement que tu as eu l'instinct de te taire à ce propos. Je ne suis pas certaine que Kalyani aurait apprécié.

— Au fait, cette femme d'une grande beauté reste assez sévère et réservée.

— Oui, car c'est la protectrice. La plus redoutable de nous toutes.

— Et toi, dans tout ça ? Es-tu une vraie Shakti ?

— Je l'étais et en moi vit ce potentiel, mais je dois renouer avec ce que je suis. Ce n'est pas un processus automatique. Je dois m'entraîner, mais ça sera rapide dans mon cas et assez lent pour toi.

— Mais je n'ai aucune intention de passer maître dans les arts martiaux et je ne vise pas le statut de Shiva. J'ai mon bureau de psychologue à mettre en marche et ma recherche à faire. De plus, j'aiderai Ariel dans son projet d'école. Et puis, j'allais oublier mon jardin. Ça fait pas mal de boulot. Le diplôme de Shiva, ça sera pour la prochaine vie.

— Je me demande bien ce que j'ai pu trouver en toi.

— Moi aussi, si ça peut te rassurer !

— Sérieusement, chéri, fais-moi confiance, tu dois t'entraîner.

— Mais pourquoi, bon Dieu ? Tant qu'à faire, impose-moi donc le tango. Comme ça, je serai un homme total, digne d'une Shakti.

— Pierre, ce n'est pas pour moi que j'insiste, mais pour Emmanuel.

— Notre fils ? Oui, Ariel m'a parlé et je la crois. Mon cœur de mère me dit que c'est vrai. Tout ne sera pas aussi paisible que maintenant. Il y aura un envers de la médaille. La persécution des Shaktis peut reprendre. Il faudra protéger Emmanuel et Fatima. Nous ne serons pas de trop. L'ombre est toujours présente.

Curieusement, il suffit que je sente une menace possible à l'horizon, même vague et improbable, pour que mon attitude s'inverse sur-le-champ.

— D'accord ! Je ne comprends pas pourquoi tu dis ça, mais je ne vais pas me reprocher toute ma vie de ne pas l'avoir fait, si jamais il devait arriver quelque chose à Emmanuel.

— J'aime mieux ça.

Toutes ces avalanches d'émotions nous entraînent au lit pour dormir. Seul Aristote, revigoré par une surdose de caresses, tente de nous maintenir éveillés, mais il doit se résigner au sommeil lui aussi. Je me lève en pleine nuit avec la volonté d'accroître ma vigilance pour Mylène et Emmanuel. Jusqu'à maintenant, notre présent ressemble à un ruisseau dans la campagne. Nous respirons dans une bulle de bonheur. Les dernières paroles de Mylène et la venue des Shaktis m'incitent à prévoir un avenir plus dramatique. Le temps d'une paix achève pour entrer dans une vie sans doute plus large, néanmoins exposée à des dangers que je ne connais pas encore. Des vagues d'ombres vont s'abattre sur nous. Il me faudra aussi devenir le protecteur.

Le mauvais temps attend l'exposition de Mylène pour s'abattre sur nous. Un orage d'une violence inouïe, des vents à déraciner un chêne, des éclairs qui se répondent dans un ciel noir à nous étourdir, un drame sonore épeurant.

— Zut et zut ! s'exclame Mylène, mon ouverture tombe à l'eau.

— On ne peut mieux dire, ma belle artiste. Mais tu es ravissante comme le soleil et les journalistes seront là tout de même.

— Bon, allons-y. J'espère qu'il y aura quand même des curieux.

À l'arrivée de Mylène, déjà pas mal de gens sont dans la salle, malgré un temps de chien pareil. Elle est agréablement surprise. Tout de suite, on la félicite. Ses tableaux enivrent le public, on le ressent. Ariel et Kalyani s'empressent d'accueillir Mylène et tous les regards se figent d'admiration pour ces femmes ravissantes. Bruno me salue, derrière lui, Arthur discute avec un couple. Je devine qu'il s'agit de Johny et sa charmante conjointe, venus pour l'occasion. Je sais que Maria devait donner deux semaines intensives de cours de tango avancés à la fin d'octobre. Ils ont devancé leur séjour pour être à l'ouverture. C'est super sympa. Bruno m'entraîne pour me présenter et, quand j'arrive, Maria montre justement un pas nouveau à ses compagnons, Arthur et Johny, qui sont ravis. Je me lie d'amitié rapidement avec Maria et Johny.

— J'aimerais bien vous voir danser. Bruno m'a dit que c'était quelque chose hors de l'ordinaire.

— Votre merveilleuse Mylène nous a demandé la même chose. Peut-être après la fête, on pourra vous faire

une petite démonstration. Notre studio est juste à côté de celui de Charles et de Kalyani.

— Alors, c'est un rendez-vous !

Je m'inquiète de ne voir ni Charles ni Fatima. Leur absence n'est pas normale. Kalyani est encerclée par des journalistes qui lui font la cour. Je constate que Charles disait vrai quand il parlait de l'effet Kakyani sur les hommes. Je suppose qu'un Shiva est au-dessus de la jalousie, mais moi je ne le suis pas et je trouve que certains curieux ont beaucoup de questions à poser à Mylène. Enfin, on ne peut pas empêcher la beauté d'être. Vivre au côté d'une femme magnifique oblige à une certaine hauteur de vue. Bon, tout ça ne m'indique pas où sont passés Charles et Fatima. Je retire Kalyani de son groupe d'admirateurs et lui fais part de mes inquiétudes.

— Est-ce que vous avez oublié Charles dans l'une de vos valises ? lui dis-je d'un ton de reproche comme si je voulais protéger mon ami. Et où se cache Fatima ?

Kalyani me sourit, elle a deviné mon contentieux.

— C'est gentil, Pierre, de vous préoccuper de Charles. Rassurez-vous, je ne l'ai pas abandonné. Il est à l'extérieur avec Fatima. Charles et Fatima surveillent l'entrée des gens. Fatima se croit investie d'une grande mission et elle prend ça très au sérieux. On ne sait jamais. Il doit toujours y avoir un veilleur autour des Shaktis. L'ombre est présente et plus notre lumière se répandra plus les forces ténébreuses s'approcheront. Il n'y a pas d'issu à cette dynamique. Il faut néanmoins s'assurer que l'obscur n'engouffre pas le diamant. Ne rêvez pas de paix éternelle, mais apprenez à combattre dans le calme profond de l'océan. Les vagues se soulèvent sans troubler la quiétude du fond marin.

— Je vous écoute, Kalyani, mais je crains de ne pas être à la hauteur.

— Pas tant que ça, Pierre. Vous le découvrirez plus rapidement que vous ne le pensez.

— D'accord ! Je vous laisse à vos admirateurs.

L'exposition se déroule à merveille. Mylène présente ses amis aux journalistes. Je vois Ariel, Kalyani, Arthur et Johny enchantés de parler de leur projet. J'imagine que de petits reportages suivront et tous vont bénéficier de la notoriété grandissante de Mylène. Une belle énergie règne dans la salle. J'en profite pour contempler le spectacle humain des gens qui s'assemblent et discutent, et s'observent. Je repère aussi les snobismes de quelques-uns. Je m'émerveille surtout de la simplicité de ceux qui, captivés par les toiles, sans pouvoir les décrire, car ils n'ont pas le vocabulaire, ressentent néanmoins le don de soi de Mylène, une femme d'exception. Ma Shakti personnelle que je redécouvre chaque jour, qui se renouvelle à chaque instant dans sa créativité intense.

Soudain, à la périphérie de mon regard, s'amène un gaillard barbu d'une forte stature, l'air déterminé du coureur des bois, qui s'avance d'un pas rapide. Charles et Fatima le suivent de près. Kalyani l'a aussi repéré et se place devant Mylène. Le gars sort un couteau de chasse de son veston et crie comme un enragé : « Maudites femmes artistes qui volent les idées des autres ! Tu vas le payer cher ! » Quand il tente d'écarter Kalyani de sa main robuste et pointe son arme vers elle, il n'a pas le temps de voir la riposte, ni d'ailleurs les invités, figés d'horreur, médusés par la scène. Il se retrouve cloué au sol, le bras disloqué, hurlant de douleur. Charles l'empoigne ensuite et l'immobilise complètement. Un policier vient le cueillir rapidement et les gens se regroupent autour de Mylène. Ils sont surpris de la voir si calme. Moi, mon cœur bat à tout rompre. Je tremble. Je ne comprends pas pourquoi cet homme en veut

à Mylène. Kalyani m'apaise. « Tout est sous contrôle, Pierre, ne t'énerve pas pour si peu. Nous veillons sur la reine. Ils ne pourront lui faire aucun mal. Il y aura bien d'autres évènements comme cela. Nous allons t'aider. Le combat se poursuit depuis des siècles. Tu ne l'avais pas encore remarqué, mais il était tout autour de toi. Sois courageux. »



La nouvelle fait sensation dans les journaux et, d'une certaine manière, a un effet positif sur le lancement de l'école. Kalyani devient une célébrité locale. Mylène gagne en notoriété. Le volet spiritualités et sagesses est moins touché par ces évènements, mais quelques curieux rencontrent Ariel et analysent un peu l'organisation en trois disciplines : la danse, les arts martiaux et la philosophie. Quelques remarques se glissent dans des revues populaires. En somme, nous n'aurions pas pu mieux faire pour attirer l'attention. Quant à notre agresseur, il est maintenant sous soins psychiatriques. C'est un peintre raté, jaloux de la réussite de sa conjointe. Il a d'ailleurs été emprisonné six mois pour violence à son égard. On le pensait rétabli de sa dépression, mais manifestement il n'a qu'élargi sa haine envers toutes les artistes. Un type minable qui n'assume pas sa médiocrité. Dans sa folie, il croit que les femmes lui volent ses idées et son inspiration.

Ce pauvre diable perdu dans son délire a cristallisé chez moi la notion de l'ombre menaçante. Plutôt que d'y voir seulement la trace d'un hasard malencontreux, j'interprète le jeu des circonstances comme reflétant le mouvement inconscient de l'obscur. Je m'attends à ce que d'autres

incidents marqués par la griffe du mal viennent à se produire. Notre nouvelle communauté en s'élargissant suscitera des réactions diverses. Une dynamique infernale, profondément enracinée dans notre psyché collective, mettra en marche des masses aveugles. L'ascension des Shaktis soulèvera la haine. C'est le principe de la foudre !



Je dois raconter la suite du lancement. Après le triste attentat à la vie de Mylène, nous décidons quand même d'aller au studio d'Arthur et de Johny, une bouteille de champagne à la main. Le calme souverain de Mylène me renverse. Elle ne veut pas que « ce petit incident » et la pluie incessante assombrissent davantage sa journée. Elle se sent le cœur à la fête. Johny, Maria, Bruno, Arthur et moi-même, nous sommes encore sous le choc. Il nous faut l'aide du mousseux pour rejoindre la sphère nébuleuse de nos Shaktis et de notre Shiva. Quant à Fatima, elle ne pense qu'à revoir Aristote à la grande maison sous les arbres et nous reproche d'avoir laissé seul son fidèle compagnon. Tous on la regarde avec beaucoup de tendresse. Maria et Johny font une merveilleuse démonstration de tango sur une pièce intitulée *Poema*. Tous nous sommes fascinés par leur gestuelle, d'une sensualité grave et noble. La fluidité de l'élan, la douceur des bras, la vivacité soudaine des longues jambes de Maria, tout contribue à exalter l'amour humain, la passion contenue. Issu du peuple et de la pauvreté, cet art qui peu à peu s'est élevé au-dessus d'un fond obscur nous touche intensément. Maria et Johny nous saisissent jusqu'aux larmes. Envahi par toute cette beauté, cette sensibilité d'esprits magnifiques, cette délicatesse et

cette gravité, je me dis qu'il me faut moi aussi apprendre à être calme dans la tempête pour chevaucher le tigre. Aider l'être à préserver la lumière de la conscience de soi, à s'ouvrir sur le grand large et les profondeurs abyssales.

# FIN

## Aux Éditions la Caboche

www.editionslacaboche.qc.ca

### Humour

| | |
|---|---|
| Maurice Nadeau | *Dictionnaire humoristique d'un libre penseur*<br>*Dictionnaire humoristique d'un libre penseur, 2e éd.*<br>*Dictionnaire humoristique d'un libre penseur, tome 2* |

### Mémoires

| | |
|---|---|
| Henri Beaudout | *Les tribulations de Bob Brumas* |

### Novella

| | |
|---|---|
| Dominique Girard | *Bon anniversaire, Murielle !* |

### Poésie

| | |
|---|---|
| Armande Millaire | *Si l'on s'arrêtait*<br>*Au fil des jours*<br>*Au gré du vent* |

### Récit

| | |
|---|---|
| Lina Savignac | *Gens du voyage, une expérience de caravaning* |

### Roman

| | |
|---|---|
| Marc Fleury | *Le Spleen du carré St-Louis* |
| Sylvain Goulet | *L'ermite millionnaire*<br>*L'ermite millionnaire, 2e éd.* |
| Monique Michaud | *Le dernier regard* |
| Lina Savignac | *Éva, Eugénie et Marguerite, tome 1*<br>*Lili, tome 2*<br>*Charles, tome 3*<br>*La maison sur la grève*<br>*L'Irlandais Tome 1 : Elwin* |
| Rokia Tamache | *La goutte qui déborda...* |

### Témoignage

| | |
|---|---|
| Sylvain Goulet | *Susciter une réflexion qui t'appartienne 2e éd.* |
| Francyne Nadeau | *Le cancer a donné un sens à ma vie* |
| Lise Ste-Marie | *Permission d'écrire la vie* |

### Thriller

| | |
|---|---|
| Yvan Savignac | *Le projet Panatium*<br>*La piste maudite* |
| Alain Trudeau | *Protocole* |

## Collection jeunesse

## *La petite Caboche*

### Album + de 5 ans

| | |
|---|---|
| Claude Daigneault | *Le grand projet*<br>*Une amitié explosive* |

### Album + de 6 ans

| | |
|---|---|
| Lina Savignac | *Les petits souliers roses et*<br>*La chatte de Jeanne* |

Pierre Longpré mène une existence heureuse avec sa femme Mylène, sur les bords du Richelieu. Mais à l'institut Jalbert où il travaille en tant que psychologue, l'influent psychiatre Eagle, en faveur d'un traitement exclusivement pharmacologique des maladies mentales, l'attaque et cherche à l'isoler, lui reprochant des tendances spiritualistes.

Dans ce contexte tendu, le Dr Mathieu, directeur de l'institut, propose à Longpré de prendre en charge le traitement de Charles Martineau, un cas singulier. Durant sa jeunesse à Chicago, celui-ci a fait la rencontre cruciale d'une prêtresse indienne, la Shakti Ariel, et celle de sa fille Kalyani, dont il est tombé amoureux. Grand maître ès arts martiaux, Ariel enseigne l'aïkido au talentueux jeune homme. Fasciné par la science et en conflit intérieur avec un Dieu chrétien jugé insensible à la misère humaine, Charles Martineau se montre alors peu perméable au message spirituel de la Shakti. Présumant de ses forces dans un moment de crise, il engage le combat avec des voyous. Ariel et Kalyani, venues à sa rescousse, parviennent à le sauver au péril de leur vie. Une rupture s'ensuit avec les Shaktis et commence la longue errance de Martineau.

Longpré est fasciné par son patient, se reconnaissant dans sa quête de sens et d'absolu. Leurs destins se croisent au moment propice pour s'accorder à celui des Shaktis par la puissance de l'intuition et la magie du tango...



Après *Le Spleen du Carré St-Louis*, une histoire d'apprentissage amoureux, Marc Fleury nous revient avec un second roman, Shaktis, où cette fois-ci l'amour nous élève au-dessus de la condition d'ordinateur biologique à laquelle un certain matérialisme voudrait nous réduire.

9 782923 447728